

Petit traité de condition humaine

- De la liberté, de Dieu, du hasard et de l'être humain

Fabian Daurat

fabian.daurat@gmail.com
06 16 70 06 90

Avant-propos

Qu'est-ce que l'Homme ? C'est la question à laquelle je viens ici apporter une réponse tranchée et catégorique dans une optique nécessairement polémique, de controverse et de débat.

Nulle intention d'imposer mes vues ici, ma démarche consiste plutôt en un coup de pied dans la fourmilière.

J'entends initier un processus nécessairement imprévisible d'exploration, dû à l'irruption d'idées nouvelles dans le champ fondamental de la condition humaine.

La philosophie est une science ou alors elle est un loisir, au mieux un art, mais pas une discipline permettant de discerner la nature des choses.

La recherche de la vérité idéologique est une démarche scientifique, c'est-à-dire trempée dans la logique, la rationalité, offerte à la réfutabilité ou alors c'est du bruit, fût-il plein de musique.

La science, quant à elle, est philosophique, idéologique, ou alors anecdotique, pratique, technologique et même encore, tout en elle doit poser question et ouvrir sur la réflexion relative à la nature de l'Homme et de son environnement.

Aussi je qualifie ma discipline, non pas de philosophie, non pas de science mais de philoscience, où ces deux grandes chapelles de la connaissance et de la recherche de la vérité se confondent pour offrir une optique transversale permettant d'appréhender la condition humaine dans sa complexité et sa plénitude.

On abordera de front, dans l'ordre, la liberté, que je réfute catégoriquement, Dieu, que je redéfinis de fond en comble, le hasard, que je remets à sa place, avant de cheminer au coeur de la nature de l'Homme et ses problématiques fondamentales, la nature de la perception et de la pensée, les grandes problématiques éthiques servant le projet de définir la justice.

La justice, c'est le sujet de tous les sujets parmi les Hommes et elle exige, pour pouvoir se manifester, la vérité, c'est pourquoi je viens ici la proposer, nue.

I : Le libre arbitre, la plus grande et vieille illusion du monde

*Ils scandent "liberté" poitrine déployée,
Ils écrivent son nom, l'âme tellement fière
Comme ils hurlent en meute, ils ne vont point douter,
Pourtant ce ne sont là que de viles ornières*

*Je m'en vais démontrer que ces incantations
Révèlent leur mépris de la réalité
La liberté ne prend, pour toute incarnation,
Que fantasmes têtus et folles illusions,*

*Ce n'est qu'en leur esprit qu'elle vient se graver,
Pas dans le marbre aucun ni lignes de la main,
Elle ne se signale au long d'aucun chemin.*

Il est temps, en ce XXI^e siècle, d'attaquer le libre arbitre de front, le démolir, l'atomiser, le désintégrer.

De toutes les conceptions virginales du monde, depuis que le monde est monde, le libre arbitre est la plus profondément enracinée en même temps que la plus illusoire.

Enraciné dans le dispositif cognitif humain depuis toujours, proliférant de manière exponentielle depuis des siècles, ce concept atteint aujourd'hui un paroxysme de triomphe dégénéré, correspondant au règne tout puissant de la liberté dans nos sociétés modernes.

- 1) Son hypothèse est parfaitement gratuite.
- 2) Il contrevient aux lois de la physique et à la science toute entière.
- 3) Il faut le croire pour le voir et le voir, c'est ne plus le croire.

Telle est la vérité la plus subversive du monde.

Une vérité qui fait l'unanimité contre elle, un front constitué des troupes les plus diverses du paysage anthropologique global,

croyants,
mécréants,
gauchistes,
réactionnaires,
progressistes,
marxistes,
libéraux,
ultralibéraux,
fachos,
anarchistes,
anticapitalistes,
socialistes,
populistes,
colonialistes,
décolonialistes,
animistes,
hindouistes,
agnostiques,
suprémacistes,
positivistes,
séparatistes,
universalistes,
communautaristes,
matérialistes,

spiritualistes,
tous croient au libre arbitre, placé tout au centre de leur existence, fondée tout entier sur un mensonge autogénéré autant qu'hérité.

Nous allons ici démonter la chose pièce par pièce.

Qu'est-ce que la conscience ?

En ce XXI^e siècle, la science, dans son exploration du cerveau, en est à une étape paradoxale comme en astrophysique et la physique quantique, mêlant balbutiements et révélations fracassantes.

Des balbutiements en termes d'exploration de l'activité cérébrale dans toute sa complexité et sa substance, mais révélations fracassantes sur le lien, qui nous intéresse ici, qu'entretiennent la conscience et le cerveau.

Nous avons, aujourd'hui, l'idée la plus concrète de ce qu'est la conscience que nous n'avons jamais eue, comme nous le verrons d'ici quelques lignes.

En attendant, considérons la grande spécificité de la conscience, qui n'est pas des moindres : elle ne peut être perçue que par elle-même.

C'est en se percevant elle-même qu'elle confirme son existence et la signale par la communication.

En ce sens, le "Cogito Ergo Sum", "Je pense donc je suis" de Descartes est parfait. Ce chef-d'œuvre en trois mots latins est peut-être le plus brillant de tous depuis que l'Homme conçoit, abrite des idées.

Parce que la conscience est la conscience de soi-même, elle prouve mon existence qui se signale à travers elle, elle en apporte la preuve, la proposition est irréfutable, impeccable, ciselée comme un atome d'hydrogène.

Mais lui associer la liberté serait une grave altération de la vérité qu'elle contient, l'or pur deviendrait fange.

Car penser, être conscient de sa pensée, ce n'est rien d'autre, en réalité, qu'observer sa propre pensée.

En rien la créer.

Pas un seul instant, jamais, à des années lumières de cela.

Je ne suis que le témoin de moi-même, ma conscience n'est que le témoignage de son propre contenu, aussi sûrement que je témoigne d'autrui.

D'où me vient une telle certitude ? D'un mélange de science neurologique et de raisonnement théorique dont l'ensemble, explosif, dynamite la liberté aussi sûrement que l'on a rasé le quartier de mon enfance.

Ce que dit la science

La science du XXI^e siècle a officiellement et formellement mis fin à l'illusion du libre arbitre, seulement, l'information est restée confidentielle, et pour cause, personne ne veut la recevoir.

Les gens sont accrochés à leur souveraineté sur eux-mêmes et à la liberté comme une huître à son rocher.

Sauf que cette roche là n'est que vapeur grisante, l'opium le plus ancien et le plus enivrant du monde.

Patrick Haggard, britannique francophone, est un neuroscientifique tout ce qu'il y a de plus sérieux et respectable, dont personne ne remet en cause les compétences, au service d'une démarche tout ce qu'il y a de plus candide.

Cela produit inmanquablement des étincelles.

Ses conclusions sont, oh combien salutaires.

Ce saint homme, ai-je envie de dire, s'est interrogé comme nous tous qui nous interrogeons, sur la nature de la conscience.

Ses prédécesseurs, Benjamin Libet le premier, un français, avaient déjà compris que la conscience ne siègeait nulle part dans le cerveau en particulier, mais émergeait au-delà d'un seuil critique d'activité globale de l'encéphale.

Quelle extraordinaire découverte que cette mise en bouche !

Car on aurait tant voulu loger la conscience quelque part, on aurait tant aimé qu'elle habite un recoin du cortex échappant, par exemple, aux lois auxquelles sont soumises les autres.

Quel boulevard c'eût été pour la liberté !

Au lieu de cela, la conscience devient une flamme. Cette analogie n'est pas celle de Haggard, mais la mienne.

Elle émerge du cerveau comme le feu de son combustible :
Car la chaleur n'est rien d'autre que de l'activité et l'augmentation de chaleur n'est rien d'autre que l'augmentation de l'activité, de sa vitesse.
Cela, c'est de la physique dynamique basique.

Un corps qui se réchauffe n'est rien d'autre qu'un corps au sein duquel augmente l'activité, celle des atomes.

Or l'activité du cerveau n'est rien d'autre que l'activité des électrons - les mêmes en électronique et en neurologie - qui empruntent les circuits cérébraux qui leur sont destinés.

Ces circuits sont constitués de neurones et de synapses, dont chacun connaît l'existence, au programme du collège.

Ces neurones et synapses sont en quelque sorte des aiguillages à électron, ils offrent aux électrons la trajectoire qui fait naître la pensée.

La conscience, donc, émerge à partir d'un certain seuil d'activité du cerveau, la science l'a découvert avec Libet, la science a donc découvert que la conscience est une flamme.

En effet, elle est un symptôme de la chaleur, elle la sanctionne, elle en est issue, elle en est l'expression, en rien elle n'en est la source, la cause, en rien elle ne la génère.

Puisque le cerveau ne *brûle* pas, il convient, plus prosaïquement, toujours à ma propre initiative, de considérer que la conscience est, non pas une flamme, mais une *sécrétion*.

Celle-là est certes immatérielle, à rapprocher d'un champ magnétique plutôt que d'un fluide ou d'une hormone, mais cela n'empêche pas le concept de sécrétion, qui signifie en dernière instance le produit de quelque chose.

La conscience est le produit de l'activité cérébrale, distincte de cette dernière mais entièrement déterminée par elle.

Le cerveau humain, **avec ce cortex surdéveloppé par rapport au règne animal y compris des grands mammifères, n'est autre qu'une volumineuse glande bio-électrochimique produisant de la pensée,** aussi sûrement que les reins sécrètent l'urine.

Pour réunir la conscience, les électrons doivent se réunir au sein du cerveau, exécuter leur danse, sur laquelle nul n'a de prise, nul autre que Dieu, un concept qui m'est nécessaire et que je discuterai au prochain chapitre.

Revenons à la découverte de Haggard, qui est allé beaucoup plus loin. Il est inutile d'interpréter les conclusions, hyper éloquentes, je me bornerai à les restituer, intactes.

Haggard a voulu déterminer, en quelque sorte, **si la conscience influait sur les électrons ou si les électrons influaient sur la conscience.**

Il a voulu déterminer **si c'est la conscience qui influait sur le cerveau, ou le cerveau qui influait sur la conscience.**

Si la pensée est sécrétion, entièrement façonnée par l'organe, ou si la pensée est autre chose, qui échappe à l'activité de l'organe, qui peut-être le façonne.

Car pour qu'il y ait liberté, il faut que la pensée apparaisse détachée de sa détermination bio-électrochimique, les circuits qu'empruntent les neurones, elle doit, cette pensée, plutôt qu'être déterminée par la course des électrons, les guider dans leur circuit.

Par ailleurs, on a découvert que le cerveau avait bel et bien une activité subliminale. En effet, **en dessous du seuil d'activité de la conscience, il y a une activité quand même, plus faible, que la conscience ignore, mais qui existe et ne cesse qu'à la mort. Ces fonctions qui passent sous le radar s'occupent de tâches diverses et variées, toutes inconscientes.** Et toute la question, c'est de savoir jusqu'à quel point cette activité est déterminante, ou pas.

Or,
puisque je peux "observer" la conscience depuis Libet, telle qu'elle se signale par l'activité cérébrale qui correspond à l'écran,
puisque je peux observer *l'inconscient* qui consiste en **l'activité du cerveau dont on n'a pas conscience, une activité moindre mais toute aussi mesurable et réelle** que celle qui sanctionne la conscience,

alors je peux observer le lien entre les deux.

C'est ce que Haggard a fait.

Un "choix" inconscient, ou subliminal, se repère au fait que, sur l'écran, l'activité du cerveau correspondant à ce "choix", n'atteint pas le seuil d'activité de la conscience.

Un "choix" conscient, lui, signale son activité critique sur l'écran aussi sûrement qu'une modélisation du Taj Mahal révèle son architecture.

Ce qu'il a découvert, *formellement*, par A plus B, par l'usage de la logique la plus élémentaire et implacable, c'est que le **“choix” se décide systématiquement en-dessous du seuil critique de conscience.**

Cela signifie que le **cerveau produit d'abord un message inconscient**, qui existe, ce message, bien qu'inconscient, parce qu'il se signale à l'écran aussi sûrement que la Voie Lactée au télescope,

lequel message échappe, par définition, au libre arbitre puisqu'il n'est pas conscient, et lequel **détermine entièrement la pensée finale**, consciente, celle que l'on croyait sujette à la liberté.

Observerons ce qui se passe dans le cerveau au moment du fameux choix, de la souveraine décision, que l'on croyait expression du libre arbitre.

Haggard offre plusieurs options au sujet. Par exemple, le choix d'appuyer sur un bouton avec la main gauche ou la main droite. On l'invite à faire usage de son libre arbitre pour déterminer laquelle de ses deux mains ira à la rencontre du bouton.

Ce que l'on voit, c'est que le signal inconscient détermine le choix conscient. On peut établir cette vérité expérimentale irréfutable grâce au fait que chacune des deux mains se signale à l'écran de l'encéphalogramme, tout autant que la prise de conscience.

La main gauche est inscrite à l'écran, au niveau infra conscient aussi sûrement qu'une molécule H₂O extraite de l'océan,

or on voit que la main gauche était déjà inscrite à l'écran avant que la conscience n'intervienne.

Sur l'échelle du temps, en l'occurrence des dizaines de millisecondes, le choix inconscient de la main précède le choix conscient de la main.

Avant que le seuil conscient n'ait été atteint dans le cerveau, le « choix » de la main avait déjà été opéré par le cerveau, aussi vrai que la coquille de l'œuf contient déjà le poussin avant qu'il ne la brise.

C'est un travail absolument révolutionnaire, d'une portée millénaire à laquelle nul ne comprend rien, à laquelle je veux rendre ici justice.

Par ailleurs, chose extraordinaire, le même Haggard a mis en évidence **l'importance de l'influence subliminale.**

Réalité cérébrale fascinante : **Plus un sujet fait l'objet d'influences subliminales, donc de déterminant inconscient, plus sa conscience, exécutant ces injonctions inconscientes, porte le sentiment de sécurité et de souveraineté du choix,** selon le témoignage des sujets.

Voilà pourquoi l'illusion est si difficile à détruire.

Elle s'appuie sur des mécanismes cognitifs puissants, profonds comme le cerveau reptilien, dont l'objet est de donner à la conscience l'impression d'avoir choisi ce qui fait irruption en son sein.

Je le conçois comme un mécanisme de défense, pour reprendre un concept freudien ; il serait si insupportable au commun des mortels de subir son propre sort intime et intérieur comme comportemental, social, affectif, qu'il faut lui donner l'impression de le contrôler.

C'est ce dont s'est chargé avec grand succès notre cortex jusqu'à présent.

Mais vient un jour où il faut grandir.

Accepter ce que l'on est.

Le soleil, en rien ne tourne autour de nous.

La conscience en rien n'est au centre de la pensée, la liberté n'est qu'un épiphénomène cognitif.

Pour achever d'en exterminer l'illusion, je vais à présent livrer un raisonnement théorique basé sur l'empire de la logique pure, sans aucun recours à la science physique.

On aurait pu, avant une telle science salutaire entre les mains de Haggard, comprendre l'absurdité du libre arbitre par l'usage de la rationalité comportementale, phénoménale et sensible, par l'usage de la raison.

Car l'enseignement de Haggard ne se limite résolument pas au choix de la main qui appuie sur le bouton, mais concerne **l'intégralité de la pensée.**

Choix de la conscience ou conscience du choix

Examinons d'abord la problématique du libre arbitre sous son angle le plus théorique. Ces considérations seront suivies d'observations pratiques.

Pour se rendre compte par un procédé logique si la conscience domine sa propre substance, son contenu, le façonne ou le subit, il faut distinguer ce dont on est conscient et ce dont on n'est pas conscient, ce dont on est inconscient donc.

Cette distinction n'a rien à voir avec l'existence de l'inconscient tel que le décrit Freud, il s'agit seulement de tracer une frontière claire entre ce qui appartient au champ de la conscience et ce qui ne lui appartient pas.

On peut considérer que ce qui ne lui appartient pas appartient à l'inconscient freudien, ou considérer que cela appartient à quelque limbe, nuée ou néant, qu'importe ici.

Je veux juste faire valoir que le contenu de la conscience est circonscrit à ce dont on peut justifier, "cogito ergo sum", c'est le seul élément auquel il faut s'intéresser ; qu'est-ce qui est conscient, c'est à dire dont je peux témoigner, qu'est-ce qui est inconscient, c'est à dire que j'ignore ?

Je suis conscient de quelque chose à partir du moment où je suis en mesure de l'exprimer : une idée, une sensation, un affect, une intuition, un concept, quelle que soit la simplicité ou la complexité de ce dont je suis conscient, je le suis si je le *sais*.

"J'ai chaud ou froid", "je trouve cela beau ou laid", "Je mesure telle quantité, je fais tel calcul", "je suis heureux ou malheureux", "je suppose telle ou telle chose" etc. tout cela appartient au champ de la conscience.

Le libre arbitre signifie la souveraineté de la conscience sur elle-même, en rien le fait qu'on pourrait être inconsciemment libres, ça n'a aucun sens.

Le concept d'inconscient exclut la liberté dans les termes, on ne peut être libre de faire un choix dont on ne connaît même pas l'existence.

Pourtant certains étendent la liberté à l'inconscient, j'en ai rencontrés.

Ce que je ne suis pas en mesure de formuler, ce que je ne *sais* pas, ce à quoi je ne *pense* pas est, par définition, en dehors du champ conscient, n'appartient pas à la substance consciente.

L'enjeu est de savoir à quel moment, dans quelles circonstances, quelque chose passe du statut d'inconscient à celui de conscient.

On se rend compte alors que le propre de la conscience est de ne pouvoir convoquer consciemment ce qui est inconscient, puisque, précisément, c'est inconscient.

« Il me vient une idée » dit-on.

Ce vocable est excellent, il décrit parfaitement la réalité de l'irruption de la pensée dans la sphère consciente.

Je ne peux décider d'avoir une idée, elle ne peut que venir.
Quiconque connaît la page obstinément blanche, par exemple, le sait parfaitement.

« Cela me revient » alors que l'on cherchait quelque chose.
En effet, la conscience cherche, mais quand elle trouve, si elle trouve, ce n'est pas de son propre fait, sans quoi il n'y aurait même pas besoin de chercher.

Nul libre arbitre ne peut être l'auteur d'une idée survenue à la conscience, ni ne peut convoquer d'information à la conscience puisque par définition, cette information est inconsciente avant de devenir consciente.

Or, inconsciente, comment la conscience pourrait-elle la choisir, comment la liberté pourrait y avoir accès puisqu'un choix inconscient ne peut être un choix ?

Si j'ai oublié un nom, je ne peux le convoquer en conscience, puisqu'il échappe à la conscience, je peux fournir l'effort de recherche mais ce qui solde cet effort par le succès ou l'échec échappe à la conscience, sans quoi il n'y aurait pas d'effort à fournir, la conscience se contenterait de convoquer une donnée consciente.
Mais comment pourrait-elle convoquer souverainement une donnée qui lui échappe par définition ?

L'information se convoque elle-même, éventuellement si on la cherche, éventuellement si on ne la cherche pas.

En revanche, l'irruption de l'idée, de l'information, engendre éventuellement tout un processus de nécessité qui lui est lié, et c'est ce processus qui apparaît aux yeux aveugles des défenseurs du libre arbitre comme le choix.

C'est parce que la conscience est en perpétuel mouvement créateur, construction à partir de la substance qui fait irruption en son sein, dont chaque étape est une nouvelle donnée qui pénètre en son sein depuis le néant, que l'on croit à la souveraineté de la conscience sur elle-même, conformément au mécanisme cognitif intime et puissant que Haggard a révélé :

Plus on est sous influence, plus on croit choisir.

Parce que la conscience est en mouvement et suit une trajectoire, on croit l'avoir choisie, comme on croit voir le soleil nous tourner autour, à cause de la trajectoire qu'il emprunte dans notre ciel.

On estime typiquement avoir choisi ce qui nous est agréable, et subir ce que l'on rejette, mais **la réalité, c'est qu'on ne fait que subir, pour le meilleur et pour le pire.**

La création intellectuelle, et par extension manuelle, matérielle, ne peut en aucun cas être reliée au moindre libre arbitre.

Il s'agit d'une expression de la nécessité par l'idée, le geste, la pensée qui tracent leur sillon dans la réalité comme une comète traverse notre ciel.

Croire au libre arbitre, c'est croire que la course des astres là-haut, répond à l'injonction de l'observateur.

La création humaine, c'est quand la matière, l'énergie (nous verrons le rapport entre matière et énergie) est le fruit d'elle-même, en passant par la conscience pour se donner vie à elle-même.

Ainsi, moi, à cet instant, je ne fais que retranscrire, via le clavier d'ordinateur, ce qui me pénètre laborieusement mais vigoureusement la conscience.

D'ailleurs je dois tout relire et corriger éventuellement de nombreuses fois, pour éliminer une quantité importante de déchets associés au premier jet, fort limité dans mes capacités de langage comparé aux érudits.

Si j'écrivais sous l'empire de quelque libre arbitre, rien, absolument rien ne se passerait comme cela se passe.

J'en *déciderais* tout autrement.

Je *choiserais* mille autres voies que celles que mon esprit empreinte, en écriture et dans la vie.

La notion « d'inspiration » d'ailleurs est éloquente, elle suggère bien que l'on ne peut davantage la décréter que le vent.

Le créateur humain n'est le créateur de rien du tout.

Il ne possède pas son génie, mais son génie l'emprunte.

Il est un médium qui pense et ressent ce qui pénètre sa conscience, et il se trouve que chaque être humain répond à cette exacte définition.

Cas de figure arbitral

L'hésitation, que l'on associe habituellement au libre arbitre suprême, n'est autre qu'un rapport de force.

Car il se trouve que l'esprit humain, y compris dans son exercice le plus normal et commun, est traversé de courants contradictoires qui se disputent la décision, la substance consciente, la disposition issue de cet affrontement.

Nul arbitre libre ne décerne la victoire ; le plus fort s'impose, un point c'est tout.

Qui est le plus fort ?

L'idée, l'option, le choix, la décision qui finalement émerge de l'hésitation comme une plaque tectonique en chevauche une autre avec laquelle elle était en conflit, "décision" qui se solidifie dans la conscience, avant, peut-être ou peut-être pas, d'être balayée par une autre hésitation, un autre choix.

« Vais-je porter secours à la veuve et à l'orphelin ? »

J'hésite, je risque d'y perdre, peut-être, ma réputation si j'appartiens à un milieu qui me le refuse, mon travail s'il consiste à les exploiter, ma vie si mon aspiration salvatrice est pétrie de danger.

Si j'y vais, c'est que l'idée de perdre ce que j'ai à perdre était moins repoussante que l'idée de laisser la veuve et l'orphelin en proie à leur destin, sous mes yeux.

L'idée de les observer sans agir m'est simplement insupportable.

J'agis par nécessité, celle d'embrasser l'amour propre du devoir supérieur, plutôt que subir le déshonneur.

Suis-je un héros ? Je suis un exemple de vertu certes, qui pour mille et une raisons caractérise mon esprit.

Mais nul arbitre ne s'est prononcé.

Mon sens de la dignité était plus fort que ma peur. Un simple rapport de force a imposé l'issue, la plus forte de mes inclinations antagonistes à triomphé.

Il en va de même, exactement, dans l'autre sens. Mon instinct de survie et de conservation des acquis se montre, souvent, plus fort que mes aspirations de justice.

Nul arbitrage, un rapport de force.

Parmi les cas extrêmes, mentionnons la notion de « perte de contrôle ».

Il s'agit en réalité d'une perte de l'impression de contrôle.

Cette perte intervient en brisant la chaîne normale des pensées créatrices d'illusion de contrôle sur elles-mêmes.

Une telle effraction est par exemple le fruit de la stupeur ou à plus forte raison de la sidération.

L'incapacité à réagir conformément à des pensées, avec pensée sans geste, ou geste sans pensée, est une rupture dans une mécanique habituellement tranquille, qui met en adéquation l'ensemble.

En aucun cas il ne s'agit de la disparition d'un libre arbitre qui, au demeurant, s'il officiait à sa place, ne se serait pas laissé évincer.

Dans le cas du dilemme, « Vais-je quitter mon travail et me mettre à mon compte ? » j'hésite car je ne supporte plus mon emploi, mais j'ai peur d'échouer dans ma propre entreprise, là encore, ce qui émerge au terme de ma réflexion, c'est l'option qui fait le moins peur, le moins mal, ou celle qui donne le plus d'espoir, d'enthousiasme, en tout cas rien qu'un arbitre libre ne sanctionne.

Je suis resté des années dans ce même bureau parce que j'avais peur de ce que je trouverais à la sortie. « J'ai enfin claqué la porte et je me sens libre à présent. »

Pour claquer la porte, il en a fallu l'impulsion.

Cette impulsion naît d'un rejet violent ou d'une perspective attractive particulière, pas du libre arbitre, comment décider de vouloir ? On veut ou peut, on ne décide pas de vouloir ou ne pas vouloir.

Si un libre arbitre dictait la décision de claquer cette porte, il n'y aurait même pas eu besoin de la claquer, elle aurait été refermée depuis longtemps.

La coupe a débordé et nul arbitre ne décide de ce que le vase contient ni ce qui en déborde.

Comme la bile est expulsée de l'estomac sous l'effet d'un choc dans une optique de conservation de l'intégrité du corps, la goutte qui fait déborder le vase psychique est héritée des circonstances, irrépressible dans sa conséquence.

Comme il est absolument illusoire que le libre arbitre puisse retenir la bile expulsée sous l'effet plus ou moins direct d'un virus, par exemple, il est tout aussi illusoire de croire que la goutte qui fait déborder le vase relève de la souveraineté de la conscience sur elle-même.

« Vais-je résister à la tentation de voler, violer, tuer ? »

A l'image du conflit psychique dans son ensemble, sur le plan moral/éthique, ce qui se joue dans la conscience, c'est singulièrement un rapport de force entre une pression et la digue qui sert à la contenir.

La digue, c'est le code moral que chaque individu est censé porter dans un contexte donné, la pression, c'est celle du désir, de la convoitise ou du besoin, le tout sous forme d'inclination, de pulsions plus ou moins prolongées dans le temps.

Ce qui détermine le crime, aussi bien d'ailleurs que le menu larcin, c'est le rapport de force entre la nécessité qui guide mon comportement pour me conformer à un code moral/éthique - par crainte des conséquences immédiates ou après la mort si je crois à la sanction après la mort - et la nécessité, la force, le désir, la pulsion qui

guident mon comportement en direction de la transgression, par désir ou besoin de l'objet convoité.

Le besoin n'étant autre qu'un désir impérieux, le désir n'étant autre qu'un léger besoin.

Au sujet de la digue, j'ai indiqué que chaque individu est censé en disposer, mais dans les faits il n'en est rien.

La réalité, c'est que pour disposer d'une digue morale, tout individu doit l'avoir reçue de quelque héritage.

De son éducation au sens le plus large, de son imprégnation sociale et culturelle. Nul Individu ne peut être tenu responsable, n'est-ce pas, avec son libre arbitre, de ce qu'on lui a inculqué ou pas, ni même de comment le message reçu, le cas échéant, a été intégré ou non.

Nul libre arbitre n'offrira un tel héritage, car alors, quel serait l'arbitrage ? Entre quoi et quoi ? Être méchant ou être gentil ?

Ne riez pas. La punition, le châtement, est un acte qui consiste à considérer que le criminel a choisi d'être méchant plutôt que gentil.

Mais nous reviendrons plus tard aux crimes et châtements, en évoquant le sujet de la responsabilité.

Pour l'heure, observons que le criminel, dont le crime ne doit rien à aucun arbitre surtout pas libre, peut éventuellement faire l'objet d'intenses luttes intestines, entre la peur d'assouvir sa passion, et le besoin de le faire.

Ce qui est certain, c'est que le crime est le résultat d'une pulsion impérieuse, d'un besoin avide, bref, d'une nécessité souveraine au sein de la conscience, et en dehors, qui déborde la digue, ou l'absence de digue.

Le crime est le plus grand naufrage de la condition humaine.

Libre vertu

« Je me suis construit moi-même, j'ai tout fait de mes mains. Alors que les autres traînaient dans les rues, je travaillais dur à l'école, parce que je voulais devenir quelqu'un. »

J'y ai toujours cru et je l'ai fait.

Je suis devenu dirigeant d'entreprise à succès. « Contrairement à eux, j'ai fait librement bon usage de mon arbitre, eux ils arbitrent mal. »

Pourtant, bien ou mal arbitré, il faut qu'il y ait une raison à cela.

La liberté de l'arbitre ?

Mais s'il est libre, pourquoi arbitrerait-il mal ? Si la liberté de l'arbitre consiste à piéger son porteur, quel est le sens d'une telle liberté ?

Et s'il n'est pas libre, cet arbitre, alors ce n'est pas un libre arbitre.

Le libre arbitre, croit-on, serait aussi libre quand il fait mal que bien. Mais cela ne répond pas à la question : *pourquoi* mal au lieu de bien, ni même *comment* ?

Cela ne répond pas à la question de la nature de cette liberté qui, chez les uns, se dirige vers le bien, et chez les autres, vers le mal.

La raison pour laquelle aucun tenant du libre arbitre ne répondra jamais à ces questions pourtant enfantines, c'est que leur proposition est absurde au dernier degré.

Le concept même de liberté exclut l'auto-aliénation, c'est son exact opposé, c'est l'instrument par lequel on échappe à l'asservissement du mal.

Pourquoi cette même liberté prendrait-elle le mal pour cap ?

Or, si la liberté existe chez les vertueux mais pas chez les vicieux, cela signifie qu'elle n'existe pas.

Pourquoi et comment les vicieux rejetteraient-ils leur propre liberté ?

Si l'on peut se voir privé de liberté sans l'avoir choisi, quel est le sens de la liberté ?

La liberté n'a rien à voir avec le fait de traîner dans les rues plutôt que de construire son avenir. Si chacun avait la liberté, soit de traîner dans les rues, soit de construire son avenir, chacun construirait son avenir.

En l'occurrence, ce qui se passe, c'est que la raison pour laquelle j'ai travaillé dur, c'est que j'étais mû par une énergie, une force, sous forme de foi en moi, en mon avenir, en mon devoir.

Pour comprendre ce qui conduit un esprit à agir, plutôt que subir, il faut songer à ce que le corps est capable de produire comme force pour appréhender le réel.

Si tout le monde autour de moi traîne dans la rue, il me faut franchir des obstacles de nature psychique, psychologique, pour m'isoler dans une démarche différente, exigeante, me couper de mon monde pour échapper à son influence.

Or, ces obstacles se franchissent par la force, la ressource mentale, exactement comme l'haltérophile soulève sa charge.
Il ne soulèvera sa charge que s'il dispose de la puissance musculaire suffisante.

Je n'échapperai à mon destin statistique, en tant que zonard, que si j'en ai la ressource particulière, qui me distingue de mes semblables, qui eux, n'échappent pas à leur destin statistique.

Notons ici, à ce sujet, que l'exception statistique appartient elle-même à la nécessité statistique, à la fatalité statistique.

Prenons une cité ghetto, statistiquement elle va produire quelques exceptions qui occuperont une place sociale plus élevée, parmi des camarades restés peu ou prou coincés dans leurs HLM, qui ne sont rien d'autres que les cales du navire, remplies de descendants d'indigènes et d'esclaves.

Cette ressource salvatrice dont jouissent ceux que le libre arbitre arbitre bien, consiste en passion (constructrice et non destructrice), en talent, en sens du devoir, en ce que l'on veut, dont le résultat est de mouvoir la conscience dans la bonne direction plutôt que la mauvaise.

Autant de choses que nul arbitre ne peut offrir à nulle conscience, autant de choses qui s'offrent elles-mêmes à la conscience, ou pas, et la plupart du temps pas.

L'être humain est très majoritairement conforme à son milieu de départ, ni plus ni moins.

Les bénéficiaires de l'ascension sociale sont de purs gagnants à la loterie.

Ainsi, la loi statistique qui impose à quatre vingt dix pour cent des ressortissants d'un tel ghetto de rencontrer prison, chômage et errance jusqu'à la mort, est la même qui prévoit à quelques pourcents d'échapper à ce cercle infernal de la misère sociale.

Tout comme la loterie impose une écrasante majorité de perdants et une infinitésimale minorité de perdants, c'est la même loterie, la même loi statistique.

Zero libre arbitre dans cette affaire.

Toute loterie est par définition scélérate et criminelle.
Lorsqu'elle se présente sous forme de vertu ayant donné ses fruits, elle est une pomme dégueulasse infestée des vers et d'arsenic.
Lorsqu'elle attribue son rôle de misérable à un misérable elle est d'une infinie cruauté.

Lorsqu'elle récompense les vicieux et sanctionne les vertueux, elle est immonde. Quand elle rapporte de l'argent en exploitant et suscitant la misère, elle est mafieuse.

Quel esprit damné tire au sort les gagnants ?

Ramasser la mise de millions de brebis venues se faire tondre qui sont déjà si dégarnies et récompenser quelques-unes d'entre elles en entretenant savamment le rêve, extrêmement lucratif et illusoire, pour chaque joueur que c'est le prochain gagnant, est un crime, ni plus ni moins.

C'est la définition du précipice où l'on conduit le troupeau.

Quand ce troupeau est humain c'est un crime de masse.

Voilà pourquoi, nous y reviendrons, chacun doit acquérir, par l'éducation, les ressources que sa constitution première ne recèle pas. Le respect d'autrui et la compétence de l'imposer.

Une chose est certaine, quand je crois avoir échappé à mon destin en me forgeant moi-même, je ne fais que constater ma bonne santé morale, mentale, psychologique, existentielle, mon talent, bref, mon privilège.

Je me passerai donc de bravo. Merci.

Je pense donc j'arbitre

Il est un domaine de l'activité mentale auquel on associe tout particulièrement le libre arbitre, outre le vice et la vertu, c'est la réflexion.

Qu'est-ce que la réflexion, que se passe-t-il quand on réfléchit ?

La réflexion est une hésitation active, elle intervient lorsque la décision, le choix, fait l'objet de concurrence, lorsque se pose une question.

La réponse est-elle le fruit du libre arbitre ? Voyons cela.

Si je réfléchis à ce que je vais faire de ma journée ou de ma vie, les options en présence traversent ma conscience, les avantages et inconvénients de chacune d'elles.

Ces idées, ces représentations défilent et s'entremêlent, elles sont en mouvement, elles le resteront jusqu'à l'issue de la réflexion.

Car tel est le propre de l'état de réflexion, c'est un état de mouvement, en l'occurrence circulaire de la pensée ; ce sont les mêmes idées et données qui

défilent indéfiniment, jusqu'à cristalliser quelque « choix » ou « décision » concernant mon plan d'action.

D'abord, la réflexion n'est pas un état familier à tous les esprits humains. Certains réfléchissent beaucoup plus que d'autres. Et certains encore, mieux, beaucoup mieux que d'autres. Ça dépend de ses facultés cognitives, dans le domaine du langage et de la logique.

Cela signifie-t-il que certains de nos congénères sont plus librement arbitrés que d'autres ? Non, soit l'arbitre est libre, soit il ne l'est pas. Soit il existe, soit il n'existe pas.

Il ne peut en aucun cas se présenter à degrés divers car alors il échapperait à lui-même, ne pouvant être à l'origine de ses variations ou sa mutilation.

Si l'on veut que le libre arbitre existe chez certains et pas chez d'autres, on veut en fait qu'il n'existe pas, car nul n'a pu arbitrer librement son absence de libre arbitre, ni sa moindre mesure ou qualité.

Ensuite, la « décision », le « choix » qui découle de la réflexion, quelle qu'en soit la quantité et la qualité, fait office de synthèse dont la substance est déterminée, comme toujours, par la nécessité. Nécessité induite par l'objectif dans lequel je réfléchis, et par la nature des données que comporte ma réflexion. Ce sont celles des données qui auront finalement été perçues comme les mieux adaptées à mon projet, qui se matérialiseront dans la décision. Mais demain, je peux changer d'avis.

Si j'étais doté d'un libre arbitre, c'est bien simple, je n'aurais pas besoin de réfléchir à quoi que ce soit, j'arbitrerais librement, avec la liberté de ne pas avoir à produire l'effort de réflexion.

La réflexion n'est pas un exercice libre, il est éminemment contraint.

Le fait qu'on puisse très bien le vivre ne signifie en rien le contraire. Expulser ses excréments est un acte contraint qui, à priori, n'est pas fait pour être désagréable.

Il répond à une nécessité biologique.

La réflexion répond à une nécessité mentale à l'instant de sa convocation.

Son issue est inconnue à l'avance de la conscience, par définition, et par conséquent elle ne peut pas faire l'objet d'un libre arbitrage, en vertu du principe d'irruption que je mentionnais plus haut : **ce dont la conscience n'est pas consciente, elle ne peut le convoquer par la conscience.**

La vie en général est faite d'une suite de pensées et de gestes plus ou moins mécaniques et cohérents, qui se chassent les uns les autres, se succèdent les uns aux autres.

Je pense à mes dents que je brosse, ou je les brosse sans y penser, mais en pensant à ce qui éveille ma crainte, ou mon enthousiasme pour la journée ou le reste de ma vie.

Je pense à ce que j'ai à accomplir dans le cadre de mon rôle social, familial et j'accomplis ces tâches.

Que je sois mû, guidé par quelque chose de fort, en termes de répulsion ou d'attraction, ou que je n'attende ni ne fuie rien en particulier, je chemine en fonction d'où me mènent mes pensées.

Certaines d'entre elles sont présentes en filigrane, d'autres concernent mon activité immédiate.

Celles des pensées qui agissent en filigrane ne sont pas nécessairement les moins puissantes, bien au contraire.

Si je suis en train de penser aux derniers potins des voisins, et qu'à ce moment-là je suis rappelé à mon devoir de parent par un cas urgent, ma pensée en filigrane – la préoccupation de tout parent pour sa progéniture - reprendra immédiatement le dessus, puissamment.

Nul libre arbitre n'a à s'en charger, la liberté n'a absolument rien à voir là-dedans.

En fait, tout devoir supérieur, toute réponse aux questions impérieuses "qui suis-je et que dois-je faire ?", dans le cadre de l'exercice de la vie, habite la pensée en arrière-plan, et ne vient au premier plan qu'à l'occasion des cérémonies et autres occasions solennelles ou exceptionnelles.

Dans tous les cas, c'est la pensée qui guide l'Homme, non l'Homme qui guide la pensée.

Il n'y a rien à arbitrer dans l'esprit, qui est un écosystème en soi.

En émerge ce que la nécessité guide, dans la rencontre entre l'individu et les circonstances.

Free wheel

Dans le monde anglophone, le concept de libre arbitre prend une teinte légèrement différente, puisque « free will » se traduit littéralement par “volonté libre”.

C'est encore plus faux, fallacieux, idiot, inapproprié, illusoire.

La vie est faite de choses qui ne se commandent pas, à commencer par la volonté.

L'amour, le désir, la peur, l'aversion, la haine, sont autant de sources d'énergie qui motivent la nécessité que l'on nomme *volonté*, qui n'est autre qu'une énergie cinétique.

La volonté, c'est ce qui tend vers quelque chose, et qui, dans cette optique, se met en mouvement.

Il est tout aussi crétin de considérer que sa volonté est issue de sa liberté, que ne le serait, pour le capitaine du navire, le fait d'estimer que le vent souffle dans ses voiles en vertu de sa liberté de se mouvoir sur les eaux.

Les voiles, le capitaine les incline de sorte d'exploiter la force du vent, dont la direction n'est celle du cap, qu'en cas de chance. De même, il peut souffler plus ou moins fort, le capitaine doit évoluer avec tous ces paramètres.

En matière d'esprit humain, le cap et la direction du vent sont les mêmes.

L'esprit humain est soumis à une force, et la conscience humaine épouse cette force, sa direction avec, en déclarant que c'est sa liberté alors qu'il n'y peut absolument rien, quelle que soit la direction, vertueuse ou (auto)destructrice.

Seulement, comme nous l'avons vu en examinant le cas de figure du conflit, la météorologie de l'esprit est particulièrement complexe et des vents peuvent souffler en sens inverse, à moins qu'une paroi soit dressée sur son chemin, générant le conflit que le plus fort remporte.

La liberté, elle, n'a rien à voir dans tout ça, pas un seul instant.

Peut-on choisir d'aimer ?

De désirer ?

De craindre ?

De détester ?

Nombreux sont ceux, sur Terre, à le croire.

Je suis bien conscient qu'aucun des arguments que la science ou moi-même pourrions avancer ne les ferait changer d'avis. Seule une expérience, dans leur chair, comme je l'ai vécu moi-même à travers les phases successives de ma maladie, pourrait ouvrir leur conscience à cette réalité humaine.

En attendant, ces gens, je ne leur oppose que mon mépris, un mépris que je n'ai pas davantage choisi qu'ils n'ont choisi leurs illusions.

Aux autres, qui ne savent pas, je pose ces questions :

Qui ou quoi aimes-tu ?

L'as-tu choisi ?

A quel moment, comment ?

Te souviens-tu de l'avoir choisi, ou ne te souviens-tu pas plutôt l'avoir compris ?

Qui ou quoi désires-tu ?

L'as-tu choisi ?

A quel moment ?

Te souviens-tu de l'avoir choisi, comment cela s'est-il produit ? Ne l'as-tu pas constaté ?

Comment *choisir, décider de désirer ou d'aimer quelque chose pour lequel on n'éprouve pas encore consciemment de désir, à l'instant où il faut faire ce choix ?*

Comment la conscience fait-elle pour arbitrer ce qu'elle ne connaît pas ?

La réalité c'est que le cerveau introduit un charme dans le processus conscient pour donner l'illusion que l'on a façonné un sort que l'on ne fait qu'épouser.

Cela flatte tellement l'orgueil, quand on a réussi, de croire à l'empire de sa liberté, car ainsi, tout le mérite revient à son porteur.

Quant aux damnés, ils croient ce qu'on leur dit.

Si on leur a expliqué toute leur vie qu'ils sont responsables de leur destin, ils sont parfaitement capables de l'intégrer, et de revendiquer leur propre faute, comme en atteste un dialogue que j'ai eu un jour avec un clochard new-yorkais.

Il disait que tout était sa faute.

Il est vrai que le premier pilier du mythe américain, c'est le "free will". Chacun est responsable de son sort jusqu'à la dernière virgule.

Nation tarée et dégénérée.

Mais les misérables, de manière générale, ont un sens bien plus aigu du sort, du fait qu'il les dépasse complètement, et pour cause.

Que crains-tu, pourquoi ?

L'as-tu choisi ? Si tu avais le choix, ne choisirais-tu pas de ne pas craindre ce que tu crains ? Et ce que tu détestes ?

Comment aurais-tu pu le choisir ? Ne peux-tu pas que le constater ?

Tu détestes les araignées, les choux de Bruxelles, as-tu pu le choisir ? Tu détestes untel, comment l'aurais-tu choisi ? Tu détestes, adores, convoites telle ou telle chose, mais quel rapport avec ta liberté ?

Or, ta vie entière n'est-elle pas constituée de ce que tu penses et fais en fonction de ce que tu aimes, désires, crains ou détestes ?

Les individus humains sont dans leur écrasante majorité en symbiose correcte avec leur propre existence, grâce aux multiples mécanismes de stabilisation et défense biologiques et psychiques.

Tant mieux pour eux.

La vérité, c'est que je ne peux pas choisir ce que je ressens, mais que ce que je ressens détermine ce que je suis et fais.

La "volonté" est une manifestation pure de la vitalité de l'individu, elle ne procède pas davantage du choix que le taux d'adrénaline ou de testostérone.

Le « free will » est une pire arnaque encore que le libre arbitre.

C'est un paroxysme de vae victis social : si tu n'as pas la volonté et les capacités de te battre, c'est que tu as choisi d'être misérable, et moi, ayant choisi de te dominer, c'est mon droit le plus strict.

Il s'exprime traditionnellement, je l'ai dit, formidablement aux USA, et s'est merveilleusement illustré dans le thatchérisme notamment, pilier de tout libéralisme contemporain.

Conclusion

Il faut inclure dans la notion de comportement, non seulement ce que l'on fait, mais aussi ce que l'on pense. Ce que l'on fait, sauf rare exception de choc ou de réflexe, n'est que le prolongement direct de ce que l'on pense. Or ce que l'on pense est une représentation issue de ce que l'on ressent.

On ne choisit, ne décide ni ce que l'on ressent, ni ce qui en découle comme pensée, ni ce qui en est issu en terme de geste, d'action extérieurement visible.

L'être humain subit son propre comportement aussi sûrement que n'importe quel insecte, n'importe quel vivant. La seule différence est la complexité du processus, pas sa liberté.

L'Homme n'est libre de rien du tout, il répond scrupuleusement aux lois, forces et phénomènes qui en régissent l'existence, lesquels appartiennent à Dieu.

Trente-trois sentences pour condamner le libre arbitre

1 - Comme le soleil, en rien, ne tourne autour de la Terre, malgré la trajectoire de son disque dans le ciel, la pensée n'émane certainement pas de la conscience, malgré les dispositions cognitives qui nous en persuadent.

2 - Ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la Terre mais bel et bien l'inverse. Ce n'est pas l'Homme qui forge sa pensée, mais sa pensée qui forge l'Homme.

3 - Nous ne décidons pas de ce que l'on pense, nous ne faisons que l'observer, or ce que l'on pense conditionne ce que l'on fait, ce que l'on est.

4 - La conscience n'est pas une instance émettrice, mais éminemment réceptrice, un écran sur lequel se projette la pensée, dont nous sommes spectateurs, croyant la façonner à notre guise, elle nous emporte en fait dans son propre cours : flot, avalanche, ruisseau, torrent, déluge, coulée, son débit varie mais pas sa nature, toujours elle nous entraîne, absolument immergés en elle.

5 - Le cerveau est une glande à produire de la pensée, de la représentation, son émanation, son produit, sa sécrétion.

6 - Comme l'hypophyse, la thyroïde, le thymus, le pancréas, les ovaires ou les testicules produisent des hormones qui nous coulent dans les veines, le cerveau produit la pensée que charrie le sang. Comme les reins distillent les urines, l'appareil cérébral est la source d'où jaillit toute conscience et son contenu, la pensée.

7 - Comme la flamme est issue de son combustible, quand il atteint une certaine température, la cognition, la conception est issue du cortex atteignant un certain seuil d'activité, tel qu'on peut le mesurer avec un encéphalogramme.

8 - Comme la chaleur, en physique, correspond à l'accélération de l'énergie, c'est-à-dire l'intimité de la "matière", des atomes qui la composent, l'activité cérébrale parvient au stade conscient à partir d'un certain seuil d'activité électrique dans le cerveau.

9 - Car, on ne le réalise, on ne le comprend communément pas, mais le cerveau est un circuit bio-électro-chimique dans lequel circulent des électrons, comme en électronique, sauf que le réceptacle est biologique et non de métaux et de fibres, comme dans une carte mère.

Les électrons qui empruntent l'itinéraire qui leur est destiné, eux, sont les mêmes rigoureusement dans un cerveau humain et dans un circuit électronique.

10 - C'est la circulation de ces électrons qui est responsable de toute l'activité cérébrale, ce dont on est conscient, ce que l'on pense, ce que l'on ressent et, bien évidemment, a fortiori, ce que l'on fait.

11 - L'Homme qui croit décider de son comportement est tel un écran d'ordinateur qui croit décider de ce qu'il affiche.

12 - Il est tel un robot qui se croit à l'origine de ses mouvements.

13 - Un pantin qui estime esquisser ses propres gestes.

14 - L'Homme qui croit décider et choisir est tel le marin qui croit avoir commandé au vent de souffler dans la direction d'où il vient et vers où il pousse ses voiles.

15 - Il est plus aisé, pour le marin, de réaliser qu'il ne peut rien à la force et à l'orientation du vent quand ce dernier fait le contraire de ce qui arrange le premier.

16 - Il est tout aussi absurde de vouloir dissocier l'Homme de la Nature, que ne le serait l'aspiration à dissocier le vent de son souffle.

17 - L'homme est façonné par la nature comme la molécule d'eau à la surface de l'Océan, dont la trajectoire est tout entière déterminée par celle de ses voisins, le vent, les courants, l'attraction de la lune.

18 - Comme nul atome ne se promène à sa guise, selon sa volonté, son choix, sa décision, mais en fonction des lois, forces et phénomènes dont il relève au sein de son environnement, l'être humain est tout entier mû par ce qu'il ressent, pense, conçoit, et tout cela est issu d'une matrice qui échappe absolument à tout contrôle conscient.

19 - Il n'y a pas de choix de la conscience, il n'y a que la conscience du choix.

20 - La conscience, comme l'indique "Cogito ergo sum", c'est ce qu'elle peut justifier d'elle-même.

Je suis conscient de ce dont je me sais conscient, tout ce dont je me sais conscient, rien que ce dont je me sais conscient.

21 - Cela ne signifie en rien que je choisis ce dont je suis conscient, c'est même une idée absurde au dernier degré, bien que partagée par la quasi intégralité des brebis humaines.

22 - La pensée, c'est le tissage conscient, pouvant stagner à hauteur de sa plus simple expression ou atteindre des degrés de complexité vertigineux.

La pensée, c'est la conscience en mouvement. C'est la direction qu'emprunte le navire, mais le capitaine est inconnaissable, et l'origine du vent tout autant.

23 - Tout état de conscience et toute pensée, toute représentation comporte un substrat affectif, ce que l'on ressent, et une donnée logos, ce que l'on est en mesure d'exprimer par le langage au sens le plus large, incluant, par exemple, celui de la musique, des arts en général.

24 - Cette construction est toute entière irruption, une lave issue des entrailles de notre chair, passant pour s'en extraire par l'appareil cérébral, refroidissant instantanément au contact de l'air, offrant une roche en fusion et en mouvement que nous appelons pensée.

25 - La volonté est énergie pure, elle est la mesure de la pression atmosphérique qui s'exerce sur la paroi de notre âme. C'est le vent qui souffle dans nos voiles, sa force.

26 - Le rêve n'est autre qu'un état de conscience alternatif permettant de mesurer, expérience à la portée de tous, partagée par tous, à quel point nous ne décidons rien de ce que nous pensons.

27 - L'état de sommeil tient bien plus de l'éveil, et l'éveil du sommeil que ce que nous croyons. Les dauphins dorment et veillent en même temps.

28 - En veillant, nous dormons et ne le savons pas, en dormant nous sommes éveillés et ne le savons pas.

29 - À l'état d'éveil, nous ne forgeons pas notre pensée davantage qu'en rêvant, nous la subissons à exacte même hauteur.

30 - Il paraît qu'il existe des techniques pour façonner son rêve, lui faire prendre la direction que l'on souhaite. Si tel est le cas, la direction souhaitée est elle-même héritée.

31 - De même que l'on peut se croire en contrôle de sa vie parce qu'elle est conforme à son aspiration, on peut se croire peut-être en contrôle de son rêve. Mais d'où vient l'aspiration ?

Qu'est-ce qui fait que ma vie, mon rêve, je les veux comme ceci et non, à l'opposé, comme cela ?

Nul ne peut en décider, tout est inclination, ce qui est contrarié et ce qui ne l'est pas, la même inclination issue des forces, lois et phénomènes qui nous gouvernent.

32 - Comprendre l'inanité du libre arbitre est une question d'intelligence, certes, mais plus encore d'humilité. D'ailleurs l'intelligence sans humilité plafonne très vite, elle a tôt fait de se cogner à une réalité qu'elle n'a pas pris le soin de détecter.

L'humilité de reconnaître l'impuissance de l'Homme, la sienne propre en tant qu'individu.

L'humilité de mesurer sa captivité.

33 - La conscience de l'absurdité du concept de liberté et son arbitre, pire encore la "libre volonté : free will" des anglo-saxons, a vocation à s'imposer dans le règne humain un jour ou l'autre, comme nous avons vocation à réaliser que notre planète est à peu près sphérique, non pas plate, et que c'est nous qui tournons autour de notre astre solaire.

Ce jour-là, je serai mort. J'aurai apporté ma part. Celle que je n'ai ni choisie ni décidée. Je suis dans le camp qui m'a choisi.

II : Dieu, une affaire de science

*Il ont dit « aie la foi ! » et ils eurent la foi
Le miracle prit fin quand le grand philosophe
Déclara haut et fort la mort du Roi des rois
Il me faut à présent rendre à Dieu quelques strophes
Comme on fait à César justice pour sa loi*

*Car bien que le Seigneur ne soit pas qui l'on croit,
Tellement éloigné du récit canonique,
Toute chose, il est vrai, est ce que l'on lui doit
Extirpé du Néant sans nul pouvoir magique.*

*Car oui, tout est miracle, ou alors rien du tout !
Il n'y a en ce monde et dans le monde autour
Que la force tranquille aux trombes vent debout
Soufflant sur le magma l'âme de mon contour
Et nous tous, en fusion, nous sortons de ce four.*

A présent que nous avons détruit la liberté, nous allons faire plus ample connaissance avec l'instance qui la remplace : Dieu.

Nous allons, au cours de ce chapitre, évoquer la science car c'est elle, oui elle, j'ai parfaitement conscience de l'hérésie que je formule, qui me fournit Dieu.

Alors qu'entre ces deux-là, science et Dieu, le divorce semblait sans retour possible depuis trois ou quatre siècles au moins, me semble-t-il, je célèbre un mariage tout ce qu'il y a de plus fécond, au mépris souverain des conventions et au bénéfice de la connaissance.

La définition scientifique de Dieu, la voici, simplicime :

Dieu est l'ensemble des forces, lois et phénomènes qu'abrite le Cosmos.

Le phénomène étant la manifestation de la loi.

Autrement dit, encore plus compact:

Dieu est le *système* de *tous* les systèmes.

Nous voilà avec deux points à éclaircir :

- 1) Qu'est-ce que le Cosmos ?
- 2) Qu'est-ce qu'un système ?

Cosmos versus Univers

Il est encore des scientifiques, même parmi les plus illustres, qui emploient le mot "Univers".

Cela ne veut plus rien dire.

D'abord, l'Univers est un concept qui implique, implicitement mais sûrement, le caractère infini.

Ensuite cela implique un espace unique.

Or, non seulement nous vivons dans un espace fini, mais encore, peut-être est-il infiniment multiple, comme tend à le montrer la théorie des cordes, d'une complexité que je vous épargne, qui me dépasse autant que vous.

Ce qu'il faut savoir de la théorie des cordes, c'est qu'elle est essentiellement mathématique bien qu'appliquée à la physique, qu'elle recèle un nombre de dimensions infini de notre "Multivers" du coup, et non plus "Univers".

Mais cela reste anecdotique pour l'heure, puisque trop expérimental pour avoir de réelle valeur dans l'appréhension de notre environnement.

Ce qui est, en revanche, infiniment substantiel, c'est le fait que la quantité de matière de notre Cosmos est finie, ainsi que le temps et l'espace qui vont avec.

Or le terme "Cosmos", rattaché par exemple au microcosme, est bien plus adapté pour cette "boîte" au sein de laquelle nous vivons, qu'un Univers perdu dans les limbes.

Tout commence par une naissance

Le Cosmos est né il y a environ quatorze milliards d'années. Son acte de naissance est le Big Bang.

*Cette célèbre théorie est remise en cause récemment, demeure un nécessaire "événement initial".

Il y a eu un début, quoi qu'il en soit, à la "matière", à l'énergie, et on a choisi l'explosion comme analogie, à priori peu représentative, pour décrire le phénomène, l'évènement premier.

Sa nature reste obscure mais son existence est aussi certaine que $2 + 2$ font 4.

Au sujet de l'évènement initial, chaque grand "artiste" de la science et de la philosophie propose une théorie.

Le dénominateur commun de toutes les approches c'est qu'il s'agit d'une rupture.

Quelque chose d'infiniment petit et concentré, de l'énergie, était dans un état de parfaite harmonie, que l'on appelle souvent "singularité", quand une perturbation est survenue qui a entraîné "l'explosion", en fait, qui a enclenché le processus de construction de l'énergie en particules, atomes, astres et molécules, galaxies, le Cosmos tel que nous l'observons à présent.

Je vois, dans l'évènement initial, pour le coup sans aucune imagination, une fécondation.

Qu'est-ce qu'une fécondation si ce n'est une irruption perturbatrice venue mettre en marche la machine à (re)produire ?

N'est-ce pas l'effraction d'un hôte venu semer la fièvre reproductrice en un cocon paisible ?

Le Cosmos était Ovule ou Graine, avant le Big Bang, le Cosmos est né, il a grandi et nous a engendrés une fois atteint un certain stade de développement.

Si ce fut un Ovule, il a eu besoin d'un élément extérieur pour le pénétrer et enclencher le processus.

Si ce fut une graine, la fécondation s'était déjà produite, le processus était déjà en route à l'intérieur, malgré la paix profonde apparente, et le big Bang correspond à son éclatement.

On peut entre autres imaginer un scénario hybride, que j'aime bien, d'un Ovule autofécondé.

La perfection de l'ordre qui règne au sein de cette chose avant le Big Bang ou un autre événement, présente des failles.

Elles sont immensément infinitésimales, des ondulations extrêmement discrètes qui n'alarment aucun mécanisme de défense mais mènent un travail d'inexorable sape.

Un "beau jour", tout craque, comme le battement d'aile d'un papillon produit un ouragan.

Que le facteur déclencheur vienne de l'extérieur ou de l'intérieur, qu'il précède le "Big Bang" ou lui corresponde exactement ne change rien à l'affaire, c'est une fécondation, celle d'un Arbre dont nous sommes le fruit, nous le verrons par le menu.

Le Cosmos est né il y a quatorze milliards d'années d'une fécondation de l'énergie, de la "matière", du temps et de l'espace qu'elle impose.

La "matière"

Le temps

L'espace

se sont développés dans le même mouvement d'expansion vertigineuse.

Mais l'événement initial a donné vie, évidemment, à une quantité de "matière" finie. Donc un espace fini, un temps fini.

Nous vivons dans une "boîte" disais-je, et pour cause, les travaux, éloquents, de Jean-Pierre Luminet, un astrophysicien de renom, ont emporté mon adhésion. Il formule, aux côtés de Marc Lachièze-Rey, une hypothèse que je retiens, sur l'architecture, la morphologie du Cosmos.

Il explique que de puissantes distorsions du temps et de l'espace à grande échelle conduisent à une géométrie différente de celle que l'on connaît, mais que la morphologie globale du Cosmos ressemble à une sorte de boîte sphérique à multiples facettes.

Bien qu'ils ne soient pas isolés, ses travaux ne trouvent pas l'écho qu'ils méritent.

Ce que je constate en tout cas c'est qu'à défaut d'adhésion massive peut-être, dans la communauté scientifique, nul ne s'aventure à contredire son hypothèse, solidement construite.

Le fondement de sa théorie, c'est que les fréquences (lumineuses) du Cosmos couvrent un spectre incomplet dans les "graves", indiquant mécaniquement que le Cosmos est limité dans son volume.

Comme je le crois !

Ainsi, ni le temps ni l'espace ne sont infinis au sein du Cosmos, le voilà qui prend Corps.

C'est quelque chose qui a un début et une fin dans le temps et l'espace, constitué d'une quantité de « matière » limitée, c'est donc un objet et nous allons pouvoir l'appréhender.

Dieu est la somme des lois, forces et phénomènes du Cosmos, Dieu est Corps, le Cosmos sa substance.

Comme l'être vivant est lui-même la somme des lois, forces et phénomènes qui constituent son corps.

Cette analogie entre le corps vivant sur cette planète et le Corps Cosmos, tout ce troisième chapitre sert à la faire valoir. Nous n'en sommes qu'aux prémices.

Le système

J'ai dit que Dieu est le *système* de *tous* les systèmes.

Pour le comprendre, il faut comprendre ce qu'est un *système*.

Il s'agit d'un concept de premier plan, introduit dans la science contemporaine par les épistémologues, dont Edgar Morin, l'épistémologie étant la discipline consistant à s'intéresser aux fondements de la connaissance, à l'interroger elle-même.

Le système est un concept fondamental, c'est aussi un concept prodigieusement universel, que l'on retrouve dans la totalité des objets de l'observation et de la compréhension humaine.

Ainsi, **tout est système.**

En voici la définition telle que je la formule :

Le système est une entité constituée de *parties* distinctes les unes des autres qui collaborent entre elles pour former un *tout* cohérent.

La cohérence du tout rend impossible de le réduire à la somme de ses parties qui, isolées, ne restituent pas le sens de leur existence au sein de ce tout.

Par exemple, un atome est un système.

Ses parties sont le noyau, lui-même constitué d'un proton et d'un neutron, et les électrons qui "gravitent" autour de ce noyau.

Ainsi, protons, neutrons et électrons, les parties, forment un tout, l'atome, lequel n'est pas seulement l'addition de ses parties, mais une entité en soi, qui les dépasse, un tout auquel collaborent les parties entre elles pour former cet ensemble.

Les systèmes ont cette prodigieuse propriété de s'imbriquer les uns dans les autres, de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

L'être humain, comme tout être vivant, est un système, constitué de milliards de parties qui sont autant de systèmes elles-mêmes

- atomes, molécules, cellules, organes etc. -

appartenant lui-même, système vivant, humain par exemple, à une infinité de systèmes,

depuis le couple, la famille, le groupe, la société, la nation, l'espèce humaine, jusqu'à l'écosystème, le système solaire, la galaxie, le Cosmos.

L'être humain, l'être vivant jusqu'à l'insecte et la bactérie, l'individu, sa substance, son corps, est constitué d'atomes, des milliards de milliards, chacun, des systèmes en soi.

Ces atomes constituent des cellules, il en faut mille milliards pour faire une seule cellule.

Le cellule est déjà un stupéfiant système en soi, dont les milliards de parties, elles-mêmes systèmes, les atomes, constituent un tout biologiquement cohérent à partir de parties étrangères à ce tout, de simples atomes.

Mais ce n'est encore rien, car la cellule est elle-même partie de toute substance du corps humain, organe, fluide, poils, cheveux, os, veines, moelle etc. laquelle substance, in fine, correspond à l'individu humain.

Ainsi, le coeur est un *système* prodigieux, constitué de milliers de milliards d'atomes, des systèmes qui constituent les nombreux milliards de cellules, des systèmes qui constituent cet organe qui, lui-même, appartient à un système, le corps, qui lui-même est un système au sein de l'écosystème, lequel écosystème appartient au système Terre, qui appartient au système solaire, qui appartient à la Voie Lactée, notre galaxie, qui appartient au Cosmos.

Ce que le concept de système nous enseigne, c'est la miraculeuse cohérence de la "matière", de l'infiniment petit à l'infiniment grand.

Toute chose est à la fois partie et système, appartenant à une autre partie, un autre système, de la particule élémentaire au Cosmos dans son ensemble, le tout assez prodigieusement organisé pour aboutir au spectacle que nous avons sous les yeux, dont nous sommes nous-même le clou.

Dieu, donc, c'est le système final, au bout du bout de la course, de la chaîne, c'est le Système de tous les systèmes du Cosmos.

Comme nous sommes faits d'organes faits de systèmes, Dieu est fait des milliards de galaxies qui constituent le Cosmos, ce sont ses organes, faits comme les nôtres, d'une infinité de systèmes.

Tout système appartient à un autre système, sauf Dieu, qui n'appartient qu'à Dieu.

Un vide débordant

Vous aurez peut-être remarqué que j'utilise des guillemets pour le mot "matière". Il faut savoir que la science contemporaine a abandonné ce terme au profit du mot *énergie*. Et pour cause, **la matière est énergie**.

Pour comprendre ce que ça signifie, il faut prendre conscience d'une vérité quasi inconnue du grand public, si ce n'est totalement ignorée de lui. Il s'agit d'une réalité physique, dans son expression la plus impérieuse et impériale :

Nous ne sommes constitués presque que de vide.

Quand je dis "nous" c'est en fait toute chose, dont les astres et notre Terre, dont les organismes biologiques, dont l'être humain, la pierre, l'air, l'eau et le feu.

Du vide.

Habité par de l'énergie, de minuscules "choses" en mouvement.

C'est cette énergie à laquelle donne naissance l'événement initial, qui va progressivement émerger, par états successifs, au cours de milliards d'années, jusqu'à la "matière" que nous connaissons aujourd'hui, constituant le Cosmos qu'il nous est donné d'observer, auquel nous appartenons : les astres, dont celui que nous habitons, planètes, soleils, trous noirs, galaxies, dont la nôtre.

Tout cela est **aussi vide que l'air**.

Pour se rendre compte de la proportion de l'espace occupé par "quelque chose" et l'espace occupé par "rien", le néant pur, au sein d'un *corps* quelle qu'en soit la nature, il faut songer à un système solaire tel le nôtre.

On comprend que la distance qui sépare une planète du soleil est immense, et que cet espace est vide.

Et bien la distance qui sépare le noyau de son électron, au sein de l'atome lui-même est proportionnellement immensément plus importante encore !

Or nous sommes une accumulation d'atomes, comme toute chose dite matérielle.

On mesure l'infiniment petit, atomes et particules, en nanomètres.

Il faut compter en milliards de nanomètres la distance, au sein de l'atome lui-même, entre le noyau et ses électrons dont les dimensions, les leurs propres, se réduisent à un seul nanomètre.

Or, cent cinquante millions de kilomètres nous séparent du soleil pour une planète d'un rayon de six mille kilomètres.

L'atome est donc approximativement dix fois plus vide que notre système solaire !

Or un système solaire tel que le nôtre est tout aussi insignifiant à l'échelle du Cosmos que l'atome à la nôtre, dans des échelles comparables : **l'atome est, peu ou prou, au corps vivant ce que le système solaire est au Cosmos.**

N'est-il pas stupéfiant de songer que le corps humain est encore plus vide que le Cosmos pourtant essentiellement, cela chacun peut s'en rendre compte, fait de vide ?

C'est bien le cas puisque les atomes dont la somme fait le corps humain, au nombre approximatif de sept avec vingt zéros derrière, sont plus vides que les systèmes solaires dont la somme, un nombre à vingt trois zéros, fait le Cosmos, ajouté des autres masses stellaires, trous noirs et surtout matière noire, présente en quantité massive, qui rend le Cosmos, finalement, beaucoup plus rempli que le corps vivant ou la pierre.

La matière noire

Arrêtons-nous un instant sur cette matière noire qui joue un rôle notable dans le dispositif cosmique, qui remplit substantiellement le Cosmos.

Nous savons qu'elle existe. Mais nous ne savons pas à quoi elle ressemble, comment elle fonctionne, sa nature physique, bien que nous semblions sur le point de la percer.

Nous savons juste qu'elle n'émet aucune lumière ce pourquoi on ne peut la voir, raison pour laquelle elle porte son nom.

Nous savons qu'elle existe aussi sûrement que trois kilos de pommes de terre et quinze kilos de pommes de terre n'ont pas la même masse.

Elle s'impose à nous aussi sûrement, malgré son invisibilité, que s'impose à nous la nécessité, pour cinq kilos de pommes de terre, d'en trouver dix autres pour faire quinze.

La quantité de matière noire est de 70% du total de la « matière », la somme des galaxies.

Il s'agit donc d'un élément qui rend le Cosmos nettement plus rempli encore, que le corps humain.

Puisque le vide n'empêche pas le corps d'être corps, le corps vivant étant vide, alors il n'y a rien d'étonnant à ce que le Cosmos constitue lui-même un Corps, qui est d'ailleurs moins vide que le nôtre.

Le Corps de Dieu hérite d'une substance plus substantielle que la nôtre.

Puisque nous voyons que les éléments qui occupent le vide du corps vivant constituent un tout cohérent, pourquoi les éléments qui occupent le vide du Corps de Dieu le seraient moins ?

A ce stade, il n'y a plus rien de fantaisiste à qualifier le Cosmos de Corps de Dieu. Mais ce n'est pas tout.

La particule de Dieu

Je veux ici mentionner une découverte toute récente d'une immense portée : Le boson de Higgs, surnommé à juste titre la "particule de Dieu".

Il s'agit d'une particule, un boson donc, d'une taille si infime, très inférieure à l'électron, que l'on ne pouvait pas la détecter jusqu'en 2012.

On en soupçonnait l'existence, mais ce n'était qu'une théorie, plus maintenant, c'est devenu une réalité.

Cette particule a un pouvoir extraordinaire, celui de donner à l'énergie une masse. C'est-à-dire qu'en venant se greffer sur une particule, elle lui donne une masse.

Or, l'absence de masse et sa présence, c'est ce qui fait toute la différence entre le "vide" et la "matière", entre "rien" et "quelque chose".

Cela ouvre la perspective que la "création" de la matière soit régie par un ordre capable d'ériger le monde tout comme Dieu est censé l'avoir créé.

Cela ouvre la perspective que la création de matière réponde, comme toute chose, à des lois que l'on ignore encore, mais dont on voit le résultat sous nos yeux, prodigieusement cohérent.

Cela nous rapproche encore de notre Cosmos Corps de Dieu, dont le Système final régit, encore plus rigoureusement et précisément qu'on ne peut le soupçonner sans boson de Higgs, la "matière" dont il est constitué.

Ainsi, on peut aisément imaginer que les atomes répondent en permanence à des instructions de type ADN, leur "ordonnant", entre autres, de se matérialiser ou non. L'ADN de l'énergie est l'un de mes concepts fondamentaux, il sera discuté en détail dans le chapitre suivant.

Des atomes aux Cosmos

Nous l'avons vu en filigrane, il faut à présent expliciter cette réalité : Les atomes sont des "briques de matières", vides et en mouvement, celles qui constituent l'infinitésimale minuscule et l'immensément grand, l'organisme vivant unicellulaire ou une galaxie.

N'est-il pas stupéfiant que l'immensément minuscule reste logé au cœur du plus gigantesque, par une vertigineuse accumulation ?
Accumulation régie par les lois de la physique, miraculeuses, impliquant d'extraordinaires interactions complexes émergées du chaos et du néant pour créer un ordre fascinant de structure en suspension dans le vide.

N'est-il pas prodigieux que les mêmes atomes constituent la pierre, l'air, l'eau et le feu, ainsi que le corps humain, l'ensemble de notre planète, le soleil, notre galaxie entière, les milliards d'autres, jusqu'au Cosmos dans son ensemble ?

Si un telle “brique de matière” constitue notre propre substance, accumulée en incroyables ensembles aboutissant à un être vivant, pourquoi cette accumulation à une échelle encore plus grande, infiniment plus grande, ne ferait-elle pas de Cosmos lui-même, un Corps ?

Si j'étais un atome appartenant à mon corps je chercherais à comprendre ce que je fais là.

Je découvrirais peut-être que j'appartiens à une cellule vivante, ce serait déjà un extraordinaire exploit car pour me rendre compte d'une telle réalité, il me faudrait des télescopes et une puissance de calcul ultra performants pour comprendre la structure infiniment complexe à laquelle j'appartiens.

De là à comprendre que je suis dans un ongle, un poil, un cheveu, la salive, les excréments peut-être, ou dans le cerveau...

C'est à mon sens le chemin que nous avons accompli depuis les premières observations des étoiles jusqu'à ce XXI^e siècle : Jouir de la perspective suffisante pour comprendre que nous appartenons nous-mêmes, humains, comme toute chose, à un Corps.

Nous ne l'avons pas encore compris malgré l'extraordinaire panorama dont nous jouissons déjà, je le vis et le vois comme une évidence.

Quoi qu'il en soit, une certitude pour le coup matérielle vaut la peine d'être assénée et martelée, loin de toute interprétation de quelque nature que ce soit :

Tout, y compris nous, est rouage dans les rouages dans les rouages dans les rouages dans les rouages.

Et ces rouages, ces « briques », ces systèmes comme les appelle la science, sont essentiellement faits de vide, un néant occupé par quelques imperceptibles traces d'énergie.

Nous appartenons dans notre chair la plus intime et la plus réelle à la poussière d'étoile animée pour donner vie au prodigieux spectacle dont nous sommes les témoins improbables et ébahis.

Par conséquent, il faut conclure à mon sens que le Cosmos est un Corps, le corps de tous les corps qu'il contient. La finalité Ultime à laquelle nous appartenons, électron dans son Cerveau.

J'aime l'idée de Cerveau notamment pour la matière noire qui fait une excellente matière grise. J'aime aussi l'idée d'arbre Cosmos dont nous sommes le fruit.

En ce XXI^e siècle, bien que l'on ne sache pas quoi en conclure, nous avons compris l'inimaginable : notre pensée, notre émotion, notre conscience résident dans des

électrons qui circulent dans les circuits de notre cerveau : synapses, neurones, comme nous l'avons vu.

Rapportés à échelle d'électron, le cerveau humain est environ de même taille que le Cosmos à notre échelle de corps humain.

Ainsi, l'électron habitant le cerveau humain, doué de conscience, se livrant à l'exploration de son habitat, constaterait la présence de neurones et de synapses (re)produits, et la présence massive d'une matière grise, plus volumineuse que le circuit lui-même.

Voilà peu ou prou où nous en sommes, nous humains en explorant le Cosmos.

Notre corps, singulièrement notre cerveau, est une production à moindre échelle du Cosmos. "A l'image de Dieu" dit-on en religion. C'est exact. Mais pas seulement l'Homme, tout vivant et toute chose, singulièrement l'Homme pour les proportions massives de son appareil cérébral.

Quand on a découvert l'électricité on croyait qu'elle était différente dans les corps vivants et dans la chimie étrangère, quand on a découvert les lois de l'attraction on a eu du mal à croire que cela concernait aussi bien les pommes que les planètes et les étoiles et les galaxies

Aujourd'hui, il faut comprendre que le corps vivant est une autre échelle du Corps Cosmos.

Ici nous trouvons sur notre chemin un certain Prigogine. C'est un prix Nobel de physique, l'année de ma naissance, en 1977, qui incarne à merveille tout ce que je rejette de la science.

Sa "Nouvelle Alliance" qu'il propose pompeusement avec la science en 1986 avant de mourir en 2003, fait la promotion du hasard à la suite de son mentor Jacques Monod, et son cultissime opus, "Le Hasard et la Nécessité", paru en 1970.

Ils forment un duo de nobélisés infernal, des esprits érudits lourdement enfoncés dans la débilité au sens étymologique du terme, un handicap intellectuel, idéologique.

L'Histoire les retiendra comme des dinosaures aussi éclairés que les anthropologues qui, jadis, s'intéressaient à la morphologie du crâne pour dégager une personnalité.

Ces deux compères attribuent au hasard un rôle qui est son contraire, comme je vais l'illustrer par le menu dans le prochain chapitre, consacré au sujet.

Pour l'heure, Prigogine répond, en ces termes, à ma proposition trente quatre ans avant que je ne la formule, d'Organisme Cosmos :

“Les mouvements de l'atome, des planètes, des étoiles sont régis par une loi identique. L'Univers est donc homogène, et le vieux rêve (nous sommes en 1986 NDLR) qui renaît sans cesse est encore possible : notre système planétaire ne serait-il pas un atome, au sein d'un organisme géant ? Et nous-mêmes, un univers pour des êtres infimes mais qualitativement semblables à nous ? Ce rêve, la découverte des constantes universelles l'a finalement fait éclater. Au moment où la relativité a réussi ce tour de force de faire la synthèse de la dynamique, et du champ électromagnétique responsable de la propagation des ondes lumineuses, elle a établi une distinction entre les vitesses faibles et celles que nous pouvons comparer à la vitesse de la lumière. Le comportement des objets physiques est désormais nettement différencié selon que leur vitesse approche celle de la lumière, ou qu'elle est beaucoup plus lente. De la même manière, la constante h de Planck détermine une échelle naturelle selon la masse des objets. Nous ne pouvons donc plus imaginer l'atome comme un petit système planétaire. Les électrons appartiennent à une autre échelle que les planètes, et que l'ensemble des êtres macroscopiques (de taille identifiable à l'oeil NDLR), massifs et lents, dont nous-même faisons partie.”

Puisqu'il s'exprime trois décennies avant ma proposition, il est difficile de l'accuser de répondre à côté, mais c'est le cas.

En effet, il ne faudrait pas comprendre de ma proposition que systèmes solaires et atomes sont identiques.

Ce sont des objets cousins, de structure similaire, d'une analogie indéniable, basés sur le même principe de noyau et de satellites, mais ils n'en demeurent pas moins tout à fait distincts, jouant des rôles fort différents dans le dispositif global.

Il ne faudrait pas comprendre que, si les systèmes solaires sont les atomes d'un Corps, alors, inversement, les atomes sont des systèmes solaires pour des créatures macroscopiques.

Cette idée est saugrenue qui n'aurait jamais pu traverser mon esprit.

Il ne faut pas comprendre que le Corps Cosmos est un corps tel le nôtre.

Il ne faudrait surtout pas imaginer qu'un tel Corps abrite un Esprit comparable au nôtre, ce qui ferait de Dieu un personnage nous rapprochant de sa conception biblique.

La conscience humaine incarne un stade intermédiaire de l'énergie. Situé entre l'électron et le Cerveau de Dieu.

Être Dieu, c'est un état qu'il nous est aussi impossible de comprendre, en terme de *cognition*, que la bactérie ne peut savoir ce qu'est un être humain, dans sa tête et son corps.

La notion de cognition elle-même ne s'applique pas à Dieu, beaucoup trop anthropomorphique. S'il y a une "cognition" de Dieu, elle n'a rien à voir avec son état humain.

Non les atomes et les planètes solaires ne sont pas la même chose, comme la bactérie n'est pas la même chose que l'être humain. Pourtant, c'est la même énergie.

C'est bel et bien la même substance, le même principe, atomes, systèmes solaires, vivants micro ou macroscopiques, qui se répètent à des échelles différentes, chaque échelle son éminente spécificité.

Dieu est donc incomparable à l'être humain, Dieu ne peut pas penser comme nous l'entendons, ne peut pas craindre et désirer comme nous le faisons, mais répond bien à la même substance initiale et développée, aux mêmes principes de vide et d'énergie prodigieusement structurée.

Et s'il est légitime de parler de cognition de Dieu, je dis bien "si", elle est hors de notre portée conceptuelle, comme il est hors de portée pour une bactérie de concevoir le Taj Mahal.

Jacques Monod nous dit que la spécificité de la vie, c'est la structure. C'est faux, tout est extraordinairement structuré, structure comportant y compris le chaos, qui ajoute encore à la complexité du système, qui en rien n'en remet en cause la cohérence.

L'intelligence est logée dans tous les stades de l'énergie, qui caractérise le fonctionnement de toute chose répondant à la cohérence prodigieuse des lois, forces et phénomènes.

Le comportement de l'énergie est cohérent et harmonieux dans toutes ses strates. Le chaos est particulièrement riche, comme une dissonance dans la musique de Debussy ou de Coltrane.

Le Corps Cosmos n'est pas un corps humain en plus grand, c'est autre chose. Comme l'Homme est autre chose que la somme de ses atomes.

La cinquième dimension

Depuis presque dix ans, je nourris ce concept sans savoir qu'il existe, nommé tel quel, chez certains scientifiques que je n'ai pas encore lus.

Tout le monde a entendu parler de la physique quantique, nimbée de mystère, emplie d'imaginaire, mais peu savent de quoi il retourne.

Voyons le terme "quantique" : Il fait référence aux mesures, numériques, mathématiques, qui se rapportent à l'observation de tels objets "quantiques".

Totalement impossibles à observer, par exemple, avec un microscope, des milliards de fois trop petits et impossibles à placer "sous cloche", ils se signalent par des ondulations, des fréquences, sont en perpétuel mouvement extrême et "aléatoire". Nous verrons plus loin pourquoi ces guillemets.

Ces "objets" en question sont des particules.

On en détecte donc la présence, l'activité, non pas de visu, mais par des mesures électroniques. On n'en voit pas moins clairement un certain nombre de choses prodigieuses que je m'en vais narrer de ce pas.

Voici les faits et le décryptage original que je propose.

Chat mort-vivant : intimité de l'énergie

Il a fallu l'attendre longtemps, et spéculer en attendant, nous sommes désormais en mesure d'observer le comportement des photons, c'est à dire des particules de lumière, appartenant à la même famille d'objet quantique que l'électron à l'intérieur de l'atome, que l'on retrouve dans un circuit électronique ou un circuit cérébral.

Ce dont je vais traiter à présent ne concerne donc pas uniquement le photon c'est à dire la lumière, mais toute "matière".

Une expérience en particulier permet une telle observation : on projette les photons contre une paroi, tirés individuellement, à travers deux fentes dites de Young et on observe la trace que laissent ces objets, laquelle nous renseigne avec une indéfectible fiabilité sur sa nature.

Ainsi, la question qui semblait éternelle : la particule est-elle un groupuscule ou une onde ? a-t-elle trouvé réponse. Une réponse très singulière.

La surprise c'est que le même photon rigoureusement, peut laisser deux sortes de trace : celle d'un corpuscule ou celle d'une onde.

C'est tout le problème. Comment une même chose peut-elle être son contraire ?

Cette situation apparemment absurde, anticipée par Niels Bohr, avait conduit Schrödinger à créer son très célèbre chat, qui devait nécessairement être, soit mort, soit vivant.

Il voulait proclamer ainsi, avec le soutien d'Einstein et avant l'invention du canon à photon qui permette la vérification, que la particule était nécessairement, soit l'un, groupuscule, soit l'autre, onde. Raté !

Le chat est aussi mort que vivant *à la fois*.

Le photon est bel et bien deux objets en un seul.

Mais ce n'est encore rien.

Ce qui est absolument prodigieux c'est que l'on obtient un corpuscule ou une onde à partir du même photon en fonction... du mode d'observation !

Schématiquement, quand on surveille la trajectoire du photon pour savoir quelle fente il choisit pour passer, on a un corpuscule et en tant que tel, nécessairement, il emprunte soit l'une, soit l'autre des fentes, et laisse une trace de corpuscule.

Mais si on ne regarde que la trace laissée sur la paroi terminus du trajet, on a une onde.

Pour réaliser l'aberration apparente que cela représente, il faut imaginer, par exemple, une maison.

Si on la photographie elle est de paille et si on la filme elle est de pierre.

C'est impossible, **elle doit être soit l'une soit l'autre !**

Pourtant c'est exactement ce qui se passe, le photon change complètement de nature en fonction de l'observation et de l'observation uniquement.

De nombreux esprits faibles et misérablement anthropocentrés en déduisent que la particule en question, douée de quelque intelligence magique et espiègle, s'adapte à

la conscience humaine, fait écho à notre perception dans un jeu de dupes digne de "Un, deux, trois, soleil".

Les photons sont de gentils petits camarades qui aiment jouer avec nous.

C'est le degré zéro de l'intelligence et de la rationalité, sans surprise l'explication qui séduit le mieux les profanes exposés à ce phénomène exotique au détour de séries télévisées et de théories de comptoir revendiquant le pouvoir de la conscience sur la matière en vertu d'un héritage vaguement beatnik.

Il n'en est absolument rien, le photon ne réagit pas davantage à notre conscience que la pluie ou la flamme d'une torche, seulement **sa substance intrinsèque échappe à notre perception et notre compréhension.**

Il ne prend, pour visage, ce photon, que celui de son aspect que nous parvenons à capter au cours de la captation.

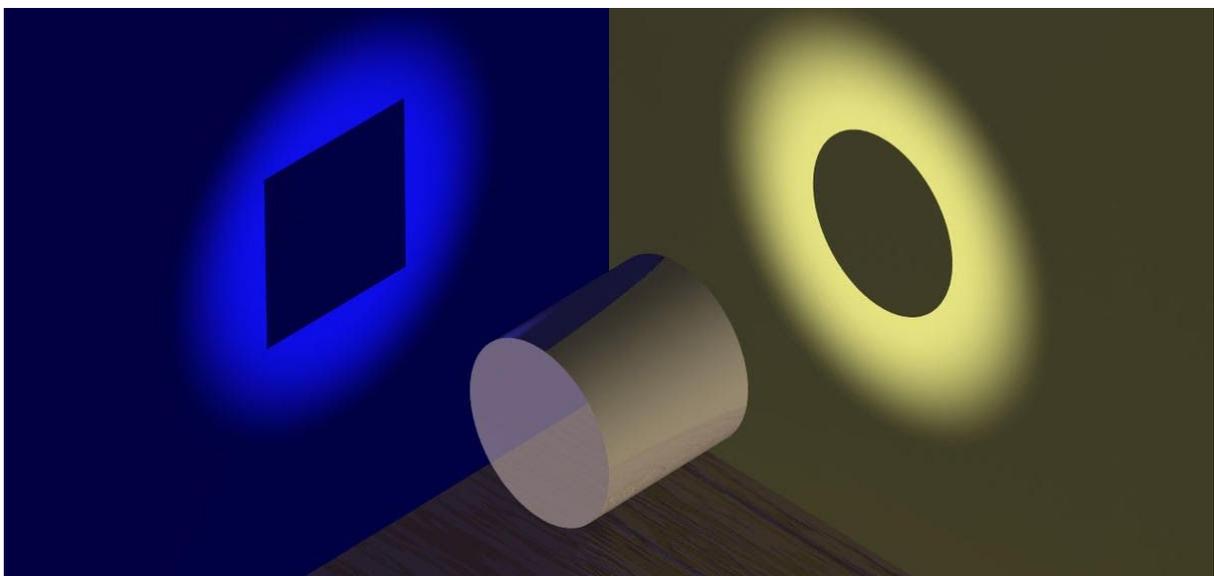
Là encore, il faut une analogie pour se représenter de quoi il s'agit.

Celle-là je ne l'ai pas inventée mais elle convient parfaitement, je la restitue telle quelle.

Prenons un cylindre, un objet en trois dimensions, donc.

Projetons dessus une lumière pour observer, sur une paroi, son ombre portée, en deux dimensions, donc.

On obtiendra, selon l'angle de projection, une figure différente, un carré ou un rectangle d'un côté, selon les proportions du cylindre en question, et de l'autre, un cercle.



Ainsi notre objet de départ offre des visages différents bien qu'il soit identique à lui-même, en fonction de l'angle de vue.

Il n'est ni carré, ni rectangle, ni cercle, il est autre chose mais apparaît sous un tel jour en fonction des circonstances.

Ce dont s'abstient la science "mainstream", c'est de la moindre conclusion alors qu'il en est une évidente à mes yeux, la seule possible :

La particule est un objet non pas en quatre dimensions, comme la "matière" que nous connaissons, y compris celle qui nous constitue, composée des trois dimensions spatiales plus celle du temps nécessaire au mouvement donc à l'existence de toute chose existante, **mais en cinq dimensions**.

Nous "photographions" le photon en quatre dimensions car c'est tout ce que nous sommes en mesure de faire, appartenant nous-mêmes à cet espace-temps réduit, mais l'objet en comporte une cinquième qui nous est parfaitement inaccessible.

Voilà pourquoi nous n'en percevons qu'une face à la fois.

Cela change beaucoup de choses au sujet de l'énergie et de la "matière", donc de notre propre nature au sein de notre propre environnement immédiat et infiniment éloigné, nous le verrons.

Mais ce n'est pas tout.

Une autre propriété absolument avérée de ces particules d'énergie bouleverse, là encore, notre compréhension du temps et de l'espace, c'est **l'intrication**.

Intrication intrigante

Nous croyions, depuis la Relativité Générale d'Einstein, que nulle "matière", nulle "énergie" donc nulle information ne pouvait dépasser la vitesse du photon, celle de la lumière.

Il faut se rendre compte de ce que cela signifie.

Pour cela il faut convoquer les proportions du Cosmos.

Nous ne les connaissons pas encore précisément mais nous sommes en mesure de déterminer que les galaxies les plus éloignées de la nôtre se situent à une distance de 14 milliards d'années lumière.

Cela signifie que le Cosmos ne peut en aucun cas être en lien avec lui-même dans sa substance, qu'il ne peut former un *tout* constitué de parties, comme les organismes vivants réunissent cellules, molécules et atomes pour exister, mais au sein d'un espace beaucoup plus réduit.

Cela signifie que la barrière du temps et de l'espace empêche toute possibilité de voir à grande échelle ce que l'on voit notamment avec l'ADN biologique à petite échelle, une cohérence des parties.

Dans le corps d'un être vivant, les atomes peuvent être liés entre eux par une proximité qu'ils perdent avec l'introduction de l'obstacle espace temps correspondant aux proportions du système Cosmos.

Cela signifie que les événements et phénomènes à un endroit ou un autre du Cosmos n'ont absolument aucun lien les uns avec les autres.

Cela signifie que le Cosmos ne peut être un *tout*, mais seulement une somme de parties ne collaborant en rien les unes avec les autres, dont l'ensemble n'est pas cohérent.

Soit le contraire d'un système.

Pourtant, quelle cohérence manifeste que celle du Cosmos, que d'ordre !

Pourtant qui peut affirmer au XXI^e siècle que le Cosmos n'est pas un système ?

Il ressemble tellement aux autres en plus grand.

Puisque tout est système.

Tout.

Le Cosmos est tout au contraire un immense Organisme, tout aussi vivant et bien plus encore que nous.

Ce qui achève de l'offrir à penser, c'est le phénomène d'intrication.

Il s'agit d'une autre propriété exotique de l'énergie quantique récemment découverte et confirmée par une expérience au cours de laquelle on couple deux photons avant de les propulser chacun dans une direction différente.

Même éloignés d'une distance qui se compte en milliers de kilomètres, de tels photons réagissent chacun absolument instantanément à une opération effectuée sur l'autre.

On dit qu'ils sont *intriqués*.

Il ne fait aucun doute au vu de cette réalité, l'instantanéité parfaite malgré la lointaine séparation, que des millions, des milliards de kilomètres et d'années lumière ne changeraient rien à l'affaire.

A-t-on déjà vu depuis que les laboratoires existent, les expériences qui vont avec, un phénomène qui existe en laboratoire mais nulle part ailleurs ?

Le propre du laboratoire n'est-il pas de reconstituer la physique telle qu'elle s'impose de manière générale ?

L'énergie, dans une intimité que nous effleurons encore à peine malgré les spectaculaires avancées des dernières décennies, est absolument affranchie du Temps et de l'Espace que nous connaissons, que nous connaissions.

Elle dispose dans son architecture fondamentale d'une cinquième dimension, une Chambre où l'ensemble de l'énergie donc de la « matière » du Cosmos est réunie en une Unité de Temps et d'Espace.

Où Tout est en lien avec Tout, Tout le Temps.

La cinquième dimension est nécessaire à la cohérence du Tout, nous avons la preuve de son existence, à travers la dualité onde/corpuscule qui l'ouvre, et l'intrication qui la traverse de part en part dans le même battement de cils.

C'est là que loge l'ADN de l'énergie.

Conclusion

Je l'ai dit, quand on a découvert l'électricité on croyait qu'elle était différente dans les corps vivants et dans la chimie étrangère à la sphère biologique, quand on a découvert les lois de l'attraction on a eu du mal à croire que cela concernait aussi bien les pommes que les planètes et les étoiles et les galaxies,

aujourd'hui, il faut comprendre que le corps vivant est une autre échelle du Corps Cosmos.

La vie habite toutes les échelles de l'énergie, son ordre, sa structure, sa cohérence, son intelligence, de la particule aux insectes à l'Homme jusqu'au Cosmos dans son ensemble.

Comme la particule habite le corps vivant, le corps vivant habite le système solaire et le système solaire habite Cosmos, son Corps, Dieu.

La cinquième dimension est le chaînon manquant pour faire de la somme de l'énergie, forces, lois et phénomènes les parties d'un Tout, un compartiment

de son activité qui échappe au temps et à l'espace pour donner à l'ensemble son unité, sa cohérence, son intelligence en temps réel en tout point du Cosmos.

Elle est le rejet du hasard hors des frontières de l'énergie, le lieu où il devient parfaitement inutile, superflu, saugrenu, car c'est là où se détermine la relation de chaque chose avec chaque chose, où se décide ce qui sera "matière" ou demeurera "néant".

La cinquième dimension est la Matrice du Cosmos.

Elle parachève le Corps de Dieu.

III : Le Hasard

*Comme ils croient au Hasard ! Ils en ont fait leur Dieu,
L'ultime Créateur et nous serions ses fils.
Je m'en vais lui loger dans la poitrine un pieu,
Admirez s'il vous plaît l'élégant sacrifice.*

*Aléa n'a pas droit à cette idolâtrie !
Qui, jamais, non, en rien, n'a créé la moindre chose
N'en revient le crédit qu'à l'unique Patrie
Depuis l'éternité garantissant l'osmose
Entre les éléments dont l'ensemble s'impose,
Une Source de tout qui jamais ne tarit.*

*Tout ce qui est, ici, ou bien partout ailleurs,
Au contraire absolu du prétendu hasard,
Est le fruit d'un Dessein qui exclut toute erreur
Balisant le tracé, comme luisent les phares,
D'un destin hérité jusqu'à la dernière heure.*

Le sujet du hasard mérite beaucoup plus que ce chapitre, un livre entier, que dis-je, une encyclopédie ! Voici, et je le regrette, tout ce que je suis en mesure de produire à ce jour. Cela suffira cependant, à prononcer sa mort clinique.

Le concept est récent finalement et le grand public ne le sait pas, **la science d'aujourd'hui a fait du hasard son Dieu, le Créateur de toute chose.**

Depuis Jacques Monod dans "le Hasard et la Nécessité", les illustres penseurs de la science se relaient pour faire valoir l'idée que tout est dû au hasard, au chaos puisque dans leur esprit, hasard et chaos sont identiques, fondamentalement, intrinsèquement imprévisibles.

Or le chaos n'est autre qu'un ordre plus complexe que l'ordre dont nous connaissons les lois.

Si l'imprévisibilité est humaine, c'est à dire attachée à la connaissance de l'Homme, ayant, peut-être, vocation à le rester jusqu'à la fin des temps, aucun aléa n'est associable à cette complexité réputée échapper à la causalité.

Ce chapitre sert à le faire valoir.

Le hasard et la nécessité sont deux concepts antagonistes clés de la science, le premier appartenant à un enchaînement de causes et leurs conséquences, c'est à dire à la loi de causalité, le contraire du hasard, qui lui échappe.

Qu'est-ce que la loi de causalité ?

C'est la nécessité, pour chaque cause donnée, de produire une conséquence qui lui est propre et, pour chaque conséquence donnée, d'appartenir à sa cause propre.

Tout est conséquence de quelque chose, tout a donc une cause, il n'y a donc aucune place pour le moindre hasard nulle part.

Pour chaque cause, non seulement la conséquence est inéluctable mais encore, elle est parfaitement déterminée, dans sa nature, par la cause.

Pour chaque conséquence, non seulement sa cause est nécessaire, mais encore elle est spécifique à la conséquence qu'elle a engendrée.

Une cause identifiée permet donc de déduire sa conséquence spécifique, et inversement, une conséquence identifiée permet de déduire sa cause.

Étant entendu que chaque cause est nécessairement elle-même la conséquence d'une cause précédente et que chaque conséquence devient une cause.

Étant entendu que chaque conséquence, chaque cause est multiple ; il faut un complexe de causes et leurs conséquences pour produire une cause donnée, laquelle est toujours insérée dans un complexe de causes et de conséquences potentiellement infini.

Nulle part où l'Homme a porté le regard depuis qu'il voit quelque chose, il n'a vu de rupture possible entre la cause et sa conséquence, il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais au sein du Cosmos.

La loi de causalité est la plus impérieuse et la plus universelle du monde.

Ce que les scientifiques, tenants du hasard croient voir, des phénomènes avec une activité aléatoire, n'est que leur ignorance des lois, forces et phénomènes répondant à la loi de causalité qu'ils ont sous les yeux dans les phénomènes chaotiques/complexes qu'ils observent.

Ils ne connaissent pas le lien de cause et de conséquence et en déduisent qu'il n'y en a aucun.

Nous le verrons, non seulement la complexité en rien ne diminue le caractère impérieux de la filiation entre la cause et sa conséquence, mais encore elle l'augmente ! **C'est dans l'intimité du chaos que se dissimule le plus souverain déterminisme.**

Tout l'enjeu de la science, c'est de comprendre les causes et leurs conséquences. Elle a, en quelque sorte, démissionné en s'adonnant au hasard.

Il est vrai que la physique complexe n'est pas encore à notre portée, la causalité réside dans une substance que l'on ne sait pas encore, à échelle quantique notamment, appréhender.

Cependant, en attendant d'être en mesure, peut-être un jour, d'identifier la loi de causalité qui habite les phénomènes "aléatoires", la raison nous enseigne, par jeu d'analogie et de symétrie inversée, que **croire au hasard revient à croire aux licornes et sirènes.**

Pourquoi ?

Parce que sirènes et licornes ont peu de chance d'exister, très très peu, pour une raison simple : si licornes et sirènes avaient existé, on en aurait vu, soit le corps, soit la trace.

Or, depuis que le monde est monde, nulle sirène, nulle licorne, ni leur ombre, n'ont été détectées nulle part ailleurs que dans la fiction.

Or, depuis que le monde est monde, l'intégralité des phénomènes observés et compris, décodés, décryptés, répondent à la loi de causalité.

On observe tous les jours des phénomènes dont on ne connaît pas la cause, mais dont on sait qu'elle existe, que l'on peut découvrir en investiguant, ce en quoi consiste justement la science.

Jusqu'à un passé récent, jusqu'à la physique quantique, la science est parvenue invariablement à identifier les causes des conséquences qu'elle observait : notamment, dans la science classique, à travers les lois de Newton ayant décodé la gravité, et plus tard les "lois du feu" dans le domaine thermodynamique.

Or, voilà à présent que la physique quantique montre des conséquences dont les causes sont ignorées.

Des événements statistiques dont on ne sait pas *pourquoi* ni *comment* ils se produisent plutôt qu'un autre.

Je parle notamment d'espace et de temps qu'occupent les objets quantiques, l'électron autour de son noyau notamment. Dans l'espace et le temps, ils font des sauts vertigineux, apparemment aléatoires. Je parle aussi des "systèmes dissipatifs", en chimie, chers à Prigogine que nous retrouvons un peu plus loin. C'est le nom qu'il donne aux systèmes tout simplement, à ses yeux, imprévisibles.

Face à cette ignorance des causes, l'attitude consistant à affubler la complexité de hasard revient à faire d'un cheval inconnu au bataillon, une licorne, d'un drôle de poisson, une sirène.

Si des conséquences pouvaient être privées de causes, cela se saurait tout comme l'on saurait si des sirènes habitaient les profondeurs marines.

On répondra à cela que tout à un début et une fin, on peut ne pas avoir connu quelque chose pendant cinq mille ans et le découvrir.

Après tout, on a cru que le soleil nous tournait autour de toute éternité, puis cette illusion a pris fin.

Mille exemples faciles sont disponibles, d'étapes franchies par la connaissance.

Dans cette hypothèse, on croyait à l'ordre, aux lois, on découvre la suprématie du hasard comme on croyait au géocentrisme pour découvrir l'héliocentrisme du système solaire.

Sauf que, on a beau ne pas avoir découvert toutes les espèces vivantes de cette Terre, loin s'en faut même, n'empêche qu'on ne découvrira jamais ni licorne, ni sirène, on peut compter dessus sans insulter l'avenir, sans prendre le moindre risque.

En physique, il ne s'agit pas, avec le XXe et le XXIe siècle, de la découverte d'une phénoménologie nouvelle, mais de l'exploration plus avant d'une phénoménologie investiguée depuis des siècles, sur la même planète.

Ainsi, un zoologiste qui aurait changé de système solaire pourrait peut-être s'attendre à trouver des animaux tout à fait différents des nôtres, pourquoi pas hybrides humain/animal.

Mais pas sur Terre.

Et même, sans doute pas en notre Cosmos tout entier.

Il s'agit des mêmes atomes, dans les mêmes molécules, dans les mêmes systèmes/phénomènes/corps, dans le même écosystème, dans le même Cosmos qui répondent à la causalité depuis toujours, que l'on veut à présent amputer de cette loi universelle et impérieuse.

L'un des principes les plus lumineux de la science, c'est de retenir les hypothèses les plus simples face à un phénomène inconnu.

Il est infiniment plus simple de considérer que le prétendu « hasard » est constitué de causes qui nous échappent encore, plutôt que d'octroyer au « hasard » une immaculée conception de l'énergie, dérogeant aux lois de la physique.

Jacques Monod et la mythologie du hasard

Comme je l'ai dit, dans "Le Hasard et la Nécessité", paru en 1970, le célèbre biologiste pose les bases du Dieu Aléa, vénéré par ses successeurs proclamés, au premier rang desquels Prigogine, plein de louanges d'un prix Nobel pour un autre dans sa "Nouvelle Alliance".

Monod et à sa suite Prigogine montrent que **le Hasard est l'immaculée conception de la matière.**

Comme il est parfaitement gratuit de déclarer que Marie échappe au péché originel, qui était sûrement une femme très bien, il est gratuit de déclarer que les espèces vivantes dont nous sommes, échappent à la loi de causalité, sont

dues à l'aléa des mutations, ce à quoi s'adonne Monod dans "Le Hasard et la Nécessité".

Que dit-il ?

Son ouvrage sert tout entier à démontrer le caractère aléatoire, privé de toute direction déterminée par l'ADN ou toute autre cause déterminante, de la mutation. La mutation 1) échappe à tout déterminisme, est due au hasard pur, complet, intégral, intrinsèque 2) la mutation est responsable de l'Évolution 3) donc l'Évolution est due au hasard.

La mutation, seule responsable de l'évolution, j'y souscris, **contrairement aux créationnistes, des esprit pétris d'obscurantisme qui rejettent la science dans son ensemble**, les théories de Darwin en particulier, notamment le fait que l'Homme puisse descendre d'un autre mammifère, proche du singe actuel.

L'évolution est bel est bien due à la mutation, seulement la mutation n'est pas aléatoire. Chaotique, oui, détachée de la loi de causalité, certainement pas.

Il faut examiner à ce stade ce qu'est la mutation et ce qu'est l'Évolution.

L'Évolution est la théorie de Darwin qui, depuis, a été si bien confirmée par les découvertes successives, que du statut de théorie, elle est passée à celui de réalité tout ce qu'il y a de plus tangible.

En effet, à l'origine, le naturaliste né avec le XIXe siècle et mort avec lui, s'est simplement rendu compte que les ossements dont il avait connaissance, glânés ça et là ou cours d'expéditions et fouilles scientifiques, semblaient indiquer, révéler une cohérence chronologique, menant, par étapes, d'une espèce vers un autre état et même d'une espèce vers une autre.

Il a découvert le principe d'Évolution.

Les espèces, y compris la nôtre, ne sont pas statiques depuis la "Création", immuables, sorties de terre glaise pour l'éternité par un gentil bon Dieu versé dans la poterie, mais elles sont en mouvement, les menant d'un état A à un état Z en passant par tous les stades intermédiaires.

On a hurlé à l'hérésie, ce n'était pas conforme au récit de la Genèse. On a attaqué cette théorie par tous les moyens.

Mais depuis, sans doute au moins des centaines de milliers de squelettes et autres fossiles, ossements, confirment cette théorie, or les esprits peuvent se fourvoyer mais les os ne peuvent pas mentir.

Les créationnistes du XXI^e siècle continuent de vociférer, de plus en plus obscurs et nombreux.

Mais ils se heurtent au mur implacable de la réalité, ils sont dans une impasse... darwinienne.

La théorie de l'Évolution est un chef-d'œuvre, amendé à la marge depuis par la théorie de l'Équilibre ponctué, qui montre qu'il y a des périodes de stagnation dans l'Évolution, mais cela ne remet pas en cause le principe fondamental et général de la chose.

Darwin a donc découvert une phénoménologie absolument cruciale mais jamais il n'a déclaré que l'évolution était due au hasard.

Loin de son esprit, sans doute, une telle idée que viendra introduire, un siècle plus tard, Monod.

En effet, Darwin invoque la sélection naturelle pour déterminer quelle espèce vit ou meurt, comment elle évolue. Or ce concept n'a simplement rien à voir avec le hasard, il n'est qu'une loi parmi les lois.

La mutation, c'est quand un individu reçoit un ADN qui est différent de celui de ses géniteurs.

Un tel "saut" génétique est une anomalie dans la mesure où l'ADN "tente" de se transmettre, d'une génération à l'autre, intact, en vertu des dispositifs de reproduction logés au cœur de l'appareil *téléonomique* de Monod, qui ne pose aucun problème en soi. C'est son interprétation qui est problématique.

La mutation est donc formellement un incident dans la copie de l'ADN des géniteurs vers leur progéniture.

La mutation est donc le procédé par lequel une espèce, finalement, se transforme, évolue.

Or, cette mutation, il y en a eu un besoin crucial pour passer des toutes premières espèces vivantes, des organismes ultra simples (quoique déjà très complexes par rapport à un caillou par exemple) vers l'écosystème prodigieusement complexe et ultra riche que nous sommes en train de détruire mais dont nous héritons, dont nous pouvons admirer le prodige, avec nous, humains, à l'intérieur.

Je ne remets pas en cause le principe souverain de mutation le moins du monde, seulement son caractère hasardeux.

Car pour Monod et la science autorisée qui se réclame de lui, **c'est par hasard si on passe de la bactérie à l'être humain, en passant par le condor, l'abeille, le**

dauphin, le chien et la chauve-souris, car ces créatures et toutes les autres ont été guidées, dans les mutations qui les ont produites, par le hasard pur.

Le prix Nobel de médecine en 1965 produit, dans son livre culte, une démonstration savante pour prouver que la mutation est due au hasard.

Tout ce que prouve l'érudit, c'est que la cause de la mutation est inconnue, indétectable par les moyens dont il dispose.

La théorie de Monod montre toute sa faiblesse, au bas mot, en passant à la pratique. Je n'ai trouvé nulle part, venant de nul contradicteur, les considérations pourtant simples que je vais livrer à présent.

La Girafe

Prenons, pour commencer, l'exemple de la girafe.

Si l'on suit la théorie de Monod, la girafe se retrouve avec un long cou parce que les mutations aléatoires successives l'y ont conduit, sélectionnées par la nécessité de s'alimenter.

Cela signifie que l'animal ayant un cou plus long que son congénère, disons son ex-congénère, pouvait trouver des feuilles à sa portée, alors que les "petits cous" en étaient privés.

Si l'on suit la théorie de Monod, les girafes mutantes, avec leur long cou, ont survécu, qui ont transmis leurs gènes du long cou, les autres sont mortes de faim, et le tour est joué.

Pourtant, cela ne pose que des problèmes.

Pour s'en rendre compte, il faut entrer dans le cœur du processus concret.

Il faut bien avoir à l'esprit, au sujet de la mutation, qu'elle modifie discrètement, et non drastiquement, l'ADN. C'est à dire que la première girafe mutante n'a pas hérité, du tout, d'un coup de son long cou, mais à l'issue d'innombrables mutations allant dans le même sens, centimètre par centimètre, peut-être millimètre par millimètre.

Pour appréhender le problème, il faut tâcher de se faire une petite idée de la probabilité, pour un mammifère, de faire l'objet d'une mutation allongeant son cou. C'est une entreprise, pour le coup, hasardeuse, mais je voudrais simplement poser un ordre de grandeur.

Il y a plusieurs dizaines de milliers de gènes en jeu, il faut 1) qu'une mutation survienne 2) qu'elle survienne sur le gène du cou 3) en l'agrandissant (au lieu de le rapetisser, de l'élargir, d'en changer la couleur, le pelage etc.) étant entendu qu'on ne sait pas encore dire, loin s'en faut, pour chaque espèce quel gène agit sur quoi.

Il me semble raisonnable de tabler sur une chance sur un million, pour un individu, de se retrouver avec un cou plus long que ses géniteurs, il me semble que je suis généreux dans mon offre, et que cela pourrait être une chance sur dix, cent millions, peut-être un milliard.

En ce qui concerne le *mutant originel*, qu'importe. Le fait est, admettons, qu'il se retrouve avec ce cou augmenté.

Le premier problème, c'est qu'il faut, pour que la théorie de Monod ait un sens, que le bénéfice engrangé soit suffisant pour faire une différence avec les autres, restés avec leur cou initial.

Or, nous l'avons vu, une mutation unique est nécessairement très minime.

Est-il seulement possible que la girafe mutante initiale se soit mieux nourrie que ses ex-congénères ?

C'est plus que douteux.

Pourtant c'est indispensable à la théorie de Monod car il *faut* que cette mutante initiale ait transmis son gène de manière privilégiée afin d'essaimer pour les générations futures et leurs futures mutations providentielles.

Là, les problèmes ne font que s'accumuler.

Admettons, et c'est déjà un petit miracle, que la girafe initiale soit parvenue à transmettre son gène à un groupe entier.

Les girafes vivent par dix à cinquante individus.

Prenons un groupe. Un nombre X ou Y de générations plus tard, le ticket gagnant sort à nouveau, parmi les girafons, l'un d'eux se voit gratifié d'un centimètre de plus.

On recommence avec le même problème, il faut que cette nouvelle mutation représente un bénéfice substantiel pour que ce girafon transmette son nouveau gène, c'est toujours aussi douteux.

Par miracle, ce girafon, en effet, transmet son nouveau gène à un groupe entier. Il *faut* que ce manège se reproduise des milliers et des milliers de fois pour passer du cou d'un cheval à celui d'une girafe.

Il *faut* qu'à chaque fois, les autres, les anciennes girafes, crèvent de faim alors que la nouvelle mange suffisamment, à chaque fois en vertu du bénéfice d'une seule mutation, car on ne peut pas imaginer que les girafes mutantes et les autres ne vivent pas ensemble. Sinon, pourquoi se seraient-elles séparées les unes des autres, pour un millimètre de cou en plus ?

Il le faut, car autrement, nous aurions des girafes avec toutes sortes de longueurs de cou aujourd'hui.

Il faut à chaque fois que le spécimen mutant soit privilégié pour se nourrir parmi son groupe afin de transmettre son gène mieux que ses (ex)congénères, ayant reçu le bénéfice d'une seule mutation.

Est-il raisonnable d'imaginer que les girafes mutantes aient pu s'isoler entre elles, de générations en générations pour privilégier leur gène spécifique, pendant des milliers de générations, à l'écart des autres groupes non mutant qui, eux seraient morts de faim ?

Or, nous l'avons vu, il est très difficile d'imaginer qu'au sein du même groupe, avec un centimètre de cou en plus, on mange mieux.

Très difficile d'imaginer aussi que des girafes mutantes ne se soient pas accouplées à des girafes non mutantes, perdant ainsi le bénéfice de leur gène du long cou en perpétuel devenir statistiquement hautement improbable.

Très difficile d'imaginer qu'un groupe mute systématiquement de la même mutation, et les autres groupes, eux, ne mutent pas de cette étrange mutation sélective.

Je ne sais pas toi, lecteur, mais pour moi, c'est un scénario complètement délirant, c'est pourtant celui qu'impose formellement Monod.

Et si je me trompe de schéma, de modèle, si je ne comprends pas le processus, alors j'attends impatiemment que l'on me l'explique. Que l'on m'explique quel mélange de hasard et de nécessité conforme à la pensée de Monod a pu produire ces girafes mutantes et éliminer les autres.

Est-ce un groupe de girafe particulier qui s'est vu attribuer cette longueur de cou par mutations successives ? Comment ? Comment, si la mutation est aléatoire, a-t-elle pu concerner un groupe spécifique et pas les autres ? Qu'est-ce qui a séparé les mutantes des autres, comment les mutantes ont-elles accumulé tant de mutations improbables sans les perdre dans le métissage ?

Si la girafe s'est vue dotée d'un long cou, c'est tellement plus simple de l'expliquer par une persévérance de la mutation en ce sens, concernant l'espèce entière, par définition contraire au hasard.

Mais le caractère hautement bancal de sa lumineuse théorie nobélisée, concernant les girafes, ce n'est encore rien comparé à l'Évolution prise dans son échelle globale.

Du poisson au condor

Le grand homme nous gratifie de sa théorie de l'Évolution en ces termes :

“Il est (...) évident que le choix initial de tel ou tel type de comportement pourra souvent avoir une influence à très longue portée, non seulement manifestée sous forme rudimentaire pour la première fois, mais dans toute sa descendance, dût-elle constituer un groupe entier. Comme on sait, les grandes articulations de l'évolution ont été dues à l'invasion d'espaces écologiques nouveaux. Si les vertébrés tétrapodes sont apparus et ont pu donner le merveilleux épanouissement que représentent les Amphibiens, les Reptiles, les Oiseaux et les Mammifères, c'est à l'origine parce qu'un poisson primitif a “choisi” d'aller explorer la terre où il sautillait maladroitement. Il créait ainsi, comme conséquence d'une modification de comportement, la pression de sélection qui devait développer les membres puissants des tétrapodes. Parmi les descendants de cet explorateur audacieux, ce Magellan de l'évolution, certains peuvent courir à plus de 70 km/h, d'autres grimpent aux arbres avec une stupéfiante agilité, d'autres enfin ont conquis l'air, accomplissant, prolongeant, amplifiant de façon prodigieuse le “rêve” du poisson.”

Et la petite marmotte, elle emballe le chocolat. Cela produit des chocolatiers millénaires qui grimpent aux cacaoyers avec une stupéfiante agilité, d'autres volent dans les airs parce que le poisson d'avril était très audacieux, en chocolat noir 98%.

Ce mépris de la pratique, traitée en quelques remarques liminaires au sein d'un déluge théorique hors sol, finalement gratuit, m'inspire, à mon tour, tant de dépit que je peine à fournir une critique construite, mais je vais m'y astreindre avec le plus grand soin. Il le faut.

Cet extrait est le seul, dans tout son livre culte, où l'immense penseur condescend à s'intéresser à l'expression concrète de sa magnifique théorie de l'Évolution. Il aurait mieux fait de s'abstenir et de rester dans les stratosphères nobélisables, parce qu'il se ridiculise au dernier degré.

“Il est (...) évident que le choix initial de tel ou tel type de comportement pourra souvent avoir une influence à très longue portée (...)”

D'abord, on remarquera l'usage du mot “choix”, que les adorateurs de la liberté et du libre arbitre aiment tant employer. L'animal fait un choix. Il décide un beau jour de se comporter bizarrement. Très bizarrement parce que l'animal en question est un poisson et qu'il décide d'aller vivre au sec.

Mais quelle mouche marine l'a piqué ?

Outre l'anthropomorphisme puéril de ce "choix" de comportement, le problème est immédiatement le suivant :

Pourquoi le poisson a-t-il fait le choix de sortir de l'eau une seule fois au cours de l'Évolution ?

Pourquoi depuis qu'il a obtenu sa descendance, est-il resté sagement dans son milieu naturel ?

Une telle initiative du poisson aurait dû être renouvelée à diverses étapes de l'Évolution pendant les millions d'années de son développement, donnant de nouvelles espèces terriennes et aériennes issues des eaux, mais il n'en est rien. Le poisson-pilote n'a existé qu'une seule fois alors que les mutations, elles, se sont répétées, identiques, des millions de fois.

Par ailleurs, Monod ne nous dit pas si le choix du poisson est d'origine génétique, a-t-il muté ce poisson explorateur ? Ou si son "choix" n'est autre qu'une fantaisie toute personnelle, le résultat, en somme, de son libre arbitre.

Ce poisson, était-il d'une espèce en particulier, ou alors une générations entière d'animaux marins a-t-elle eue la même inspiration étrange en même temps ? S'il faut comprendre du propos erratique du grand génie, que les espèces de poisson qui ont ainsi migré sont nombreuses, alors c'est encore plus étonnant qu'elles aient cessé leur migration depuis.

Sa formulation suggère que c'est une espèce, si ce n'est carrément un individu, qui est à l'origine d'une telle lignée terrienne et aérienne. Mais il omet de s'abaisser à expliquer quel genre de mutation l'animal a subie pour en arriver là où nous en sommes.

Car je le rappelle, selon Monod lui-même, la mutation, si elle est victorieuse, c'est à dire si elle est transmise, c'est parce qu'elle apporte un bénéfice au mutant.

Or, je pose la question : Quel est le bénéfice, pour un poisson, de changer ses nageoires en ailes, son système de prise d'oxygène, drastiquement, ou encore de se doter de pattes ?

Comment, par tous les saints, ce poisson a-t-il vaincu la pression de la sélection en présentant des mutations allant en ce sens ?

Que le cou s'allonge, passe encore, mais que les nageoires deviennent ailes de génération en génération par le hasard des mutations, comment peut-on souscrire à pareille baliverne ?

Quel schéma la théorie de Monod peut-elle produire, puisqu'il s'en abstient rigoureusement, il faut bien le faire à sa place, pour donner à ce poisson, à l'échelle d'une seule mutation, un bénéfice ? Comment un tel bénéfice peut-il s'élargir jusqu'aux reptiles, mammifères et autres oiseaux ?

Quelle est cette mutation, cet enchaînement de mutations toutes individuellement utiles à la survie du poisson initial, qui a développé par hasard la prodigieuse diversité d'espèces que nous connaissons ?

Si avoir des ailes était utile aux animaux marins, des pattes, pourquoi les dauphins, par exemple, ne sont-ils dotés, ni de l'un, ni de l'autre ?

Monod n'a qu'une explication : "certains peuvent courir à plus de 70 km/h, d'autres grimpent aux arbres avec une stupéfiante agilité, d'autres enfin ont conquis l'air, accomplissant, prolongeant, amplifiant de façon prodigieuse le "rêve" du poisson."

Remarquons son effort, il assortit, dans un élan de scrupule zoologique, le "rêve" du poisson de guillemets salutaires.

La voilà l'explication de Monod. Le poisson avait un rêve, le hasard l'a exaucé.

La petite marmotte disais-je.

Le grand biologiste nobélisé est vauté dans la plus profonde pensée magique, et sous le charme de ses équations et sa flûte enchantée, ses suiveurs, plutôt que de réfléchir à ce qu'il offrait comme représentation de l'Évolution, ont embrassé le mythe en revendiquant leur sublime lucidité.

"Les vieux pensaient à un projet, celui de Dieu, nous, les petits malins, avons déniché le hasard."

Ces gens n'ont fait qu'ériger la mythologie la plus pathétique de l'Histoire de la pensée entière.

Car, pour passer du poisson à l'aigle par mutations successives, ce qui s'est effectivement produit, il faut des millions d'années de mutations têtues qui sont dues à tout, sauf au hasard.

Il faut que l'aile soit déjà inscrite dans la première mutation dont la nageoire fait l'objet, car elle ne présente absolument aucun bénéfice pour l'individu, elle ne représente de bénéfice que pour l'oiseau à venir des millions d'années plus tard.

L'Évolution est le résultat d'un projet universel, contenu dans une intimité de l'appareil téléonomique que nous ne connaissons tout simplement pas.

La seule lecture possible du phénomène d'Évolution, c'est effectivement les mutations successives, j'y souscris sans réserve. Mais il s'agit, au contraire du hasard, d'une persistance programmée, allant dans une direction donnée, tout comme le fait l'ADN, mais sous une forme d'hyper ADN qui surplombe l'ADN biologique, soit l'ADN de l'énergie que je propose.

Car l'ADN connu, biologique, s'occupe de pérenniser l'espèce.

L'ADN de l'énergie que j'invoque s'occupe de régir l'Évolution de l'énergie, de la "matière" toute entière, de développer le Cosmos tout entier et ce qu'il contient, depuis le Big Bang jusqu'à nous.

De manière générale, devant le spectacle de la Création, de l'atome à l'écosystème, nous dedans, au système solaire, galaxie, Cosmos, **si le hasard est créateur, alors quelle est la différence entre le hasard et le déterminisme, la nécessité ?**

Le propre de la mutation est d'intervenir très légèrement d'une génération à l'autre, nous l'avons vu. Se rend-on compte un instant de la persistance, la détermination du hasard pour passer du poisson aux oiseaux, à l'Homme, la prodigieuse cohérence de chaque espèce complexe obtenue à partir d'une cellule unique, qui était déjà une insulte au hasard en soi ?

Cela s'est fait pendant des millions d'années pendant lesquelles un hasard prodigieusement créatif s'est trouvé aller dans la même direction de génération en génération.
Des milliers, des millions de générations.

C'est la loterie la plus stupéfiante qui soit, elle sort à peu près tout sauf des valeurs aléatoires.

**D'un tirage à l'autre pendant des milliers et des milliers de tirages, c'est-à-dire d'une génération à l'autre pendant des milliers, des millions même, de générations, elle sort le même numéro !
La même mutation allant dans le même sens que la précédente sans bénéfice pour l'espèce en cours de changement d'espace écologique.**

Voilà la scène que nous observons, quand nous observons Monod et sa guilde en train d'observer le monde :

Prenez un excellent peintre, d'une catégorie bien particulière, celle des plasticiens qui jettent de la peinture sur le toile et l'on découvre, jet après jet, le sujet, et à la fin, il est harmonieusement restitué.

Imaginons qu'il ait les yeux bandés, c'est son numéro, il a mis vingt ans à le mettre au point, il le maîtrise à la perfection, il exécute ses gestes avec la même précision que s'il voyait.

A la fin, Monod se lève et ne tarit pas de claquer : "Quel prodigieux hasard !" s'exclame-t-il !

C'est un péché d'orgueil, que de croire au hasard, pour ces scientifiques.

Pourquoi ?

Parce que cela dissimule leur ignorance derrière un concept magique.

Or, cette ignorance, il n'y a pas à en avoir honte, elle ne traduit que l'extraordinaire complexité que nous caressons à peine, dans l'intimité de l'énergie.

Plus le phénomène se fait à petite échelle et plus il est chaotique, plus sûrement il abrite l'information, le programme, l'ensemble des forces, lois et phénomènes qui en chaque chose s'exprime, qui détermine la réalité, qui, en vertu de sa persistance par-delà les générations et sa consistance, prend une forme théorique d'ADN de l'énergie.

Dans l'infiniment petit se joue ce qui sera matière et ne le sera pas, nous l'avons découvert par le boson de Higgs, c'est donc là que tout se joue.

Si le nerf de la guerre, matière ou néant, se joue dans l'intimité des particules, alors toutes les batailles du monde ont lieu ici.

Prigogine, l'autre Nobel épris du premier, a un système prodige, il est *dissipatif*.

Dans "La Nouvelle Alliance", il faut s'accrocher pour le suivre, ce n'est pas pour les petits rats de l'opéra comme moi, il faut avoir fait des études pour comprendre ses équations.

Mais ce qu'il veut que nous retenions, c'est que l'essentiel est dissipatif et que ce qui est dissipatif, ça veut dire que le Dieu régisseur s'appelle Hasard alias Alea.

Le système dissipatif - nous avons vu ce qu'est un système - est imprévisible fondamentalement, intrinsèquement, par nature, et c'est celui-là qui est fécond. Ils veut que nous le comprenions au point d'en faire une "nouvelle alliance" avec la science. L'alliance de l'aveugle avec le sourd.

Pourquoi le hasard ?

Pour une seule raison, nous n'en connaissons pas les lois, les forces, les phénomènes.

Car si le système dissipatif exprime le hasard, cela veut dire qu'il y a des licornes derrière ces montagnes que nous ne connaissons pas, il y a des sirènes dans ses mers encore inexplorées.

Car les systèmes dissipatifs sont rationnellement nécessairement semblables à tous ceux qui partagent le même dénominateur commun, l'appartenance au Cosmos.

Cela signifie qu'ils sont soumis aux mêmes lois, à commencer par la causalité.

Il y a de très bonnes chances de trouver des chevaux, peut-être, d'accord, sur un continent inconnu, mais des chevaux avec des cornes...

Le Zèbre

Alors que je rédige ces lignes, un heureux “hasard” me conduit à tomber sur un article consacré au zèbre et ses rayures, par Lucile Rabiet dans “Science et avenir”. C’est une formidable occasion de préciser ma pensée et d’achever la destruction du monodisme.

L’auteur de l’article en question fait état de l’interrogation que suscitent les rayures de l’animal depuis toujours.

La question traditionnelle, devant une spécificité biologique telle que celle-ci, est de déterminer quel est le bénéfice pour l’espèce.

En effet, nous l’avons vu, la thèse de la sélection naturelle impose que, la raison pour laquelle une particularité s’est vue transmise et amplifiée, c’est que les individus porteurs étaient favorisés dans leur milieu par rapport aux individus non porteurs, ainsi ce sont eux qui se sont reproduits.

Je n’ai aucun problème avec cette lecture, c’est le rôle du hasard dans cette histoire qui est plus que douteux, nous allons le voir de nouveau illustré.

Dans cet article, on indique que les fameuses rayures parcourant le pelage de l’animal le protègent contre les mouches les plus nuisibles qui sont désorientées par ce dispositif et ne parviennent pas à “atterrir” sur le corps de l’équidé.

Retenons cette hypothèse et analysons les circonstances dans lesquelles elle est censée se vérifier à l’aune du hasard.

On se retrouve immédiatement avec le même problème que la girafe mais amplifié. En effet le premier zèbre à avoir développé des rayures plutôt que des tâches, peut-être, ou tout autre état de couleur/motif, n’a pu, là encore c’est une certitude que nul ne peut remettre en cause, obtenir tout d’un coup ses belles rayures, en une seule mutation.

Une seule rayure, au maximum, et encore incomplète, a pu se dessiner peut-être “par hasard”.

Quel est le bénéfice alors ?

Il est de zéro. Car la mouche, à ce stade, n’a pu être perturbée substantiellement dans son parasitage, 95% de la surface du corps étant toujours hospitalière.

Cet *animal zéro* n’a pas pu, grâce à sa première mutation, engranger le moindre bénéfice tangible par rapport à ses pairs non mutants.

Il a fallu, pour cela, des milliers de mutations toutes identiques les unes aux autres, c’est-à-dire gagner systématiquement à la loterie.

Non, ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il y a un rapport dialectique entre la mutation et l'environnement du vivant qui en fait l'objet.

L'espèce est confrontée à un problème particulier, le besoin d'acquérir un caractère spécifique, les mutations s'enclenchent avec une "visibilité" sur des milliers de générations pour obtenir le résultat visé.

De telles inclinations se caractérisent par leur extraordinaire créativité qui donne le spectacle fascinant de la complexité et de la richesse génétique dans le règne biologique.

Cela n'a rien d'étonnant dans la mesure ou n'importe quel comportement complexe et intelligent, dans le règne animal, prouve que la cohérence entre son activité et son environnement est la norme.

Les mutations ne font qu'obéir aux lois de l'intelligence et de la cohérence omniprésentes dans notre écosystème.

Ainsi, dorénavant, quand on posera la question du bénéfique, pour une espèce, de sa spécificité, il faudra comprendre : quel résultat l'entreprise de mutation visait-elle ? Comme l'activité de l'abeille vise à produire du miel sans que personne, aucun individu, ne le contrôle ni en décide.

C'est grâce à cette entreprise génétique à longue ou très longue portée que l'on a obtenu des ailes en partant des nageoires, des pattes, des jambes, des poumons, des cerveaux développés, alors que l'on partait d'un organisme monocellulaire.

Sans cette *intention* génétique, l'écosystème ne serait qu'un magma difforme, sans complexité, sans ordre, sans structure, sans architecture. Autant de prodiges objectifs, observés en chaque espèce et dans le lien vertigineux de chaque élément avec l'ensemble, dont le hasard est, par définition, parfaitement incapable.

Nécessaire ADN de l'énergie

Une fois de plus, la loi de simplicité s'impose, elle impose, outre la causalité souveraine et suprême, l'ADN de l'énergie.

En effet, il est infiniment plus simple de considérer que l'Évolution dans son ensemble, c'est à dire non seulement celle du vivant, mais celle de l'énergie toute entière, depuis le Big Bang jusqu'à nous, infiniment cohérente, ne relève, en tant que telle, non pas du hasard, mais d'un ADN de l'énergie, qui préside à l'activité de l'énergie dans sa plus grande intimité et dans sa plus grande intégralité.

Comme l'ADN biologique transforme des atomes, des molécules en êtres vivants, l'ADN de l'énergie incline toute énergie vers la cohérence qui la caractérise, en toute loi et force, en tout phénomène.

L'ADN de l'énergie, que portait déjà la chose pré Big Bang, a organisé l'énergie en particules qui se sont érigées en atomes, en astres, matière noire ou lumineuse et autres phénomènes du Cosmos.

l'ADN de l'énergie a transformé, sur notre planète et bien d'autres assurément disséminées dans notre galaxie et les autres, une poussière d'atomes forgées par le soleil en molécules organiques, qui ont conquis les eaux, d'abord, puis la terre et le ciel, en organismes prodigieusement cohérents au sein d'un écosystème vertigineusement complexe et tout aussi cohérent.

Encore une fois, que l'on m'explique, avec les mutations aléatoires sélectionnées par leur environnement de Monod, pourquoi les bactéries en train de se doter d'un système cardiovasculaire, d'un cerveau, de branchies ou poumons, ont été sélectionnées dans leur environnement de bactérie.

Bien sûr qu'il y a sélection naturelle pour les espèces mutantes ou non, comme il y a des enfants qui meurent en bas âge malgré leur ADN conçu pour les faire vivre.

Mais la sélection naturelle ne fait que sanctionner le fruit de l'ADN de l'énergie qui renferme déjà les ailes, les poumons, l'encéphale, le cœur dans les toutes premières mutations qui prirent cette direction obstinée à travers les millénaires des millions d'années.

Oui, l'aboutissement ultime qu'il nous est donné d'observer, avec notre propre cerveau, c'est cet appareil cérébral, justement, démesuré, ne représentant aucun bénéfice en terme de sélection naturelle parce que le rat et le cafard sont au moins aussi forts que nous en matière de survie, aucun intérêt autre que produire la conscience et l'intelligence dont elle est capable, c'est à dire le phénomène le plus complexe du Cosmos jusqu'à nouvel ordre.

L'intelligence, elle, est partout, partout le fruit de l'ADN de l'énergie qui s'exprime de manière impressionnante, par exemple, chez les insectes.

On voit dans leur comportement individuel et collectif une cohérence extraordinaire alors que nulle de ces créatures ne dispose de capacités cognitives capables d'en justifier.

Toute énergie est intelligente qui se comporte en cohérence avec elle-même et son environnement, plus elle est complexe, plus elle est intelligente en soi.

Prigogine, terrorisé par ce type de considération, croit bon, dans sa "Nouvelle Alliance" pédante, de s'emparer des termites pour leur trouver une trivialité destructrice du concept d'intelligence.

Car les termites, à l'instar des abeilles, sont des ouvriers extrêmement ingénieux et ordonnés.

Je le cite :

"(...) Il s'agit d'un cas exemplaire puisque la construction d'un nid constitue une de ces activités cohérentes qui ont mené certains à invoquer une "âme collective" à propos des communautés d'insectes. Pour échapper à la difficulté réelle que traduit mais dissimule ce type d'invocation, il faudrait montrer que les termites n'ont besoin que d'une information restreinte pour participer à la construction d'un édifice énorme et complexe comme la termitière. Or, le modèle montre que la première étape de cette activité, la construction de piliers, , peut être engendrée par la foule des comportements désordonnés (aléatoires NDLR) des termites dont on suppose qu'ils transportent et abandonnent de manière aléatoire, les boulettes de terre, et que, ce faisant, ils imprègnent ces boulettes de substance hormonale ; on sait d'autre part que cette substance a la propriété d'attirer les termites. La fluctuation initiale dans ce cas est simplement l'accumulation légèrement plus forte de boulettes de terre en un point de l'espace où les termites se déplacent. L'amplification de cet événement à la fois aléatoire et prévisible est produite par la plus haute densité de présence des termites dans cette région où l'hormone en plus forte concentration les attire ; dans la mesure où les termites se font plus nombreux dans une région, la probabilité augmente qu'ils y déposent leurs boulettes. Le calcul permet de prévoir la formation de "piliers", séparés par une distance liée à la distance sur laquelle l'hormone se diffuse à partir de boulettes.

L'exemple des termites constitue pour nous un cas type."

Le meilleur moyen de dénoncer cette tentative inique et désespérée de détruire l'idée d'intelligence, "d'âme" collective de ces insectes, c'est la parodie.

Le discours du Prigogine est le même que celui que tiendrait un extra-terrestre ayant découvert l'espèce humaine, assistant à un chantier, dans ces termes :

"Certains collègues aliens croient à "l'âme collective" des humains, une sorte d'intelligence qui en guiderait le comportement individuel et collectif dans le cadre de la construction d'un édifice architectural.

Pour démonter une telle théorie en infraction avec la Nouvelle Alliance scientifique que je défends, il faut montrer que les ouvriers agissent de manière simple, selon une information restreinte, montrer qu'ils n'ont pas de conception de l'édifice qu'ils construisent.

Or, on observe que les individus ont une activité aléatoire. Ils se dirigent, sans ordre, dans toutes les directions, et de ce désordre naît la cohérence en vertu d'informations très simples.

En effet, on voit que le chef de chantier ordonne : “à droite, à gauche, devant, derrière, cette pierre-là, ce trou ici, tel échafaudage.”

Les êtres humains s'exécutent comme les termites répondent à des stimuli hormonaux.

C'est la probabilité, induite par ces stimuli simples, qui augmente, d'ériger tel mur, telle paroi, et qui donne le résultat final.

Si l'on avait demandé à chacun de ces ouvriers, individuellement, de construire l'édifice, il en eût été parfaitement incapable, preuve que le hasard régit leur comportement.”

Sur sa planète, on s'empresserait sans doute de décerner un prix Nobel à un tel alien.

Les termites, comme les humains, répondent aux lois, forces et phénomènes qui les régissent en chaque instant, dont l'objet est l'édifice des insectes ou celui de l'Homme, les uns et les autres mus en chaque instant par l'ADN de l'énergie, dans l'intimité de leurs cellules, de leurs molécules, de leurs atomes, de leurs particules.

La complexité de l'activité collective, donnant l'impression de désordre, avec la part de chaos que cela comporte en effet, n'est pas moins résolument inclinée vers l'objet de l'activité.

Chez les êtres humains, un ou plusieurs individus élaborent l'architecture, il se passe alors dans leur cerveau ce qui se passe dans une termitière. Un ou plusieurs individus dirigent le chantier à partir des données initiales, distribuent à chacun son rôle pour atteindre la finalité.

Chez les termites, l'intelligence ne loge en aucun individu, elle révèle ainsi sa nature intime, dépassant le cerveau et le reste du corps, installée dans les derniers replis de l'énergie.

On vient de découvrir que les individus abeilles dansent dans leur ruche pour informer leurs congénères, en fonction des paramètres de cette parade, un surplace fait de rotations, de la direction à prendre et la distance à franchir pour trouver de bonnes fleurs à butiner.

Domage que Prigogine soit mort, j'aurais adoré son explication hormonale.

Alors que je préparais ce chapitre, j'ai reçu un article du très sérieux magazine anglophone “Quanta” intitulé “Mathematicians Prove Universal Law of Turbulence”,

un article de Kevin Hartnett : “By exploiting randomness, three mathematicians have proved an elegant law that underlies the chaotic motion of turbulent systems.”
Les trois mathématiciens en question sont Jacob Bedrossian, Alex Blumenthal et Sam Punshon-Smith.

Ils donnent raison à Batchelor, qui n’a pas reçu de prix Nobel, qui en 1959 faisait part de son intuition que des lois mathématiques se dissimulaient dans le chaos des turbulences.

Voilà que l’on apporte une eau fraîche à mon moulin, merci le “hasard”.

Le chaos, tout chaos qu’il est, renferme de l’ordre.

Et la mienne, d’intuition, c’est que plus on va étudier le chaos, plus on va découvrir à quel point il est cohérent avec lui-même et avec son environnement.

Quel dommage que des Monod et des Prigogine, avec leurs prix Nobel, ne puissent pas honorer une telle découverte de leur tentative désespérée d’y échapper !

L’ADN de l’énergie, c’est l’ordre, la cohérence qui réside en toute chose, en chaque instant, responsable de toute chose, en chaque instant, prodigieusement cohérent avec elle-même et avec son environnement.

Un tel ADN n’a d’ellipse moléculaire, comme l’ADN biologique, que l’allégorie, non pas sa structure physique évidemment.

Il ne réside pas nécessairement dans une particule en particulier, bien que le boson de Higgs lui appartienne assurément, même s’il ne m’apparaît pas impossible, du tout, de détecter un jour une structure quantique lui correspondant.

Plus sûrement, un tel ADN de l’énergie consiste en un lien que les particules de toutes natures entretiennent entre elles, comme l’ADN est un lien que des molécules entretiennent les unes avec les autres.

Je ne me pose qu’une question au sujet de l’ADN de l’énergie, régisseur et superviseur global du Cosmos et de sa physique la plus intime : Comment fait-on pour vivre sans ?

Définition du hasard, le vrai

Il est un phénomène que j’accepte d’appeler hasard, aléa, et même, je le revendique, c’est la *marge de manœuvre*.

Un système vient avec son *cahier des charges*, conforme à son rôle au sein de son environnement, c'est la somme des lois, forces et phénomènes que le tout impose aux parties, individuellement et collectivement.

Or, un système ne livre jamais un cahier des charges complet. Il laisse toujours une marge de manœuvre à l'énergie, à l'intérieur de son commandement, pour ce qui est des détails.

Aussi, la vraie définition du *hasard* est-elle : la somme des événements/phénomènes non régis par le cahier des charges du système.

Ainsi, le système arbre impose des racines, un tronc et des branchages, les feuilles, le fruit.

Cela, c'est le cahier des charges.

Il est cohérent à l'intérieur de l'écosystème qui est cohérent à l'intérieur du système solaire, qui est cohérent avec notre galaxie qui est cohérente avec le Cosmos.

Le hasard, c'est le nombre de fruits exacts, dépendant de mille facteurs complexes, leur degré de maturité à l'heure H, leur répartition sur les branches, ici ou là.

Cela, c'est le hasard.

Le hasard, c'est ce que ne gère pas le *cahier des charges* du système.

L'archer, sa flèche et la cible constituent un *système flèche*.

Son cahier des charges : accomplir la trajectoire qu'imposent ce que la science appelle les "conditions initiales" : il s'agit de la mise en œuvre de la science physique la plus triviale.

Cependant, le hasard, c'est les déplacements d'air, sa température, la pression atmosphérique.

Notons qu'en l'espèce, le hasard peut engendrer un événement fort perturbateur, une puissante rafale en pleine trajectoire.

Alors le système air exécute son propre cahier des charges, avec son propre aléa.

Si l'air est calme et serein, le hasard réside alors surtout dans le corps du tireur.

En fonction des conditions initiales et perturbatrices en cours de route, la flèche doit atteindre sa cible, ou la manquer.

De combien de centimètres ou millimètres ? Plus à gauche, à droite, en haut, en bas, plus ou moins rapide à l'intérieur du cahier des charges de quelques millisecondes.

Tout cela, c'est le hasard.

Il faut noter que même le hasard répond strictement à la loi de causalité. Chaque événement infinitésimal qui le constitue répond rigoureusement à ses causes physiques.

Le hasard, enfin, et surtout, c'est les rôles que distribue le *système société* aux individus qui l'incarnent.

Toi tu seras riche, toi tu seras pauvre, toi tu seras ouvrier, toi dirigeant d'entreprise, toi chômeur, toi tu seras heureux, toi malheureux, toi chanceux, toi malchanceux, toi criminel, toi flic,

Voilà pour l'aléa social.

Auquel il faut ajouter l'aléa anthropologique, toi beau, toi laid, toi vertueux, toi vicieux, toi talentueux, toi médiocre, toi fainéant, toi fort, toi faible, toi homme, toi femme, toi noir, toi juif, toi homosexuel, toi "cisgenre", toi androgyne.

Aléa Akbar !

Si une société ne peut avoir de prise, ou à peine, pour peu qu'elle ne soit pas eugéniste, sur la donnée anthropologique, elle peut régir, en revanche, toutes les données sociales.

Pour peu qu'une société s'occupe d'attribuer des rôles qui conviennent aux individus, bien formés pour les incarner, avec une rémunération digne pour chacun, la même malgré les disparités immenses de talent et de capacités, la dignité étant la même pour tous, la pauvreté étant indigne de tout être humain sur terre, alors on obtiendrait une société sans misère, ni sociale, ni existentielle.

Le cahier des charges d'un système société, c'est la Constitution dont elle relève.

Une Constitution érigée ou modifiée, c'est le système qui se métamorphose lui-même, comme l'ADN mute. Nul n'a le pouvoir de le faire, on ne peut que craindre, souhaiter, espérer.

Il est des mutations que l'on ne peut que souhaiter. Elles sont loin d'être toutes indésirables. Après tout, on en a eu besoin pour passer de la bactérie à l'être humain.

Pour l'heure, notre société, en ce sens semblable à toute autre, impose des nobles et roturiers sous forme de castes sociales, des misérables, des bourgeois et des prolétaires, des possédants et des dépourvus, des criminels inéluctables et des flics pour les courser.

Peut-être qu'un jour les êtres humains seront assez intelligents pour vivre en bonne intelligence, en harmonie les uns avec les autres.

Pendant longtemps, très longtemps, la civilisation était fermée. Nul n'interrogeait l'ordre, ou à la marge.

Aujourd'hui, chaque individu possède une tribune et l'exploite pour faire savoir ce qu'il aime et n'aime pas, ce qu'il rejette et désire. L'ensemble est d'une dissonance extraordinaire, une vibration tout à fait indésirable, car il est des dissonances excellentes, salutaires, riches, fécondes, créatrices, mais en ce qui concerne l'énharmonie sociale, c'est un désastre.

Voilà pourquoi, nous le verrons, il faut tout changer. Or, tout changer, cela signifie l'éducation, un de mes sujets préférés, nous y viendrons bientôt.

Pour l'heure, nous retenons que tout est programmé.

Au sujet du programme, une dernière précision. On associe la fatalité au déterminisme. Ce ne sont deux synonymes que si l'on ne va pas au bout de l'exploration.

La fatalité, c'est quand tout est écrit d'avance.

Le déterminisme, c'est quand l'écriture échappe au contrôle de l'observateur.

Ainsi, nous l'avons vu avec ma définition du hasard, *tout* n'est pas écrit à l'avance. Il y a cette marge d'interprétation du cahier des charges, qui est écrite chemin faisant, en chaque succession d'instant.

Seulement, ce qui est vrai, c'est que l'intégralité de ce qui est écrit, nous concernant, nous humains, ou pas, nous échappe absolument.

Le temps

Je fais à présent une légère digression sur le temps. Voilà un grand sujet de philosophie et de philosophie scientifique, mais je n'ai que quelques mots à en dire.

Ceux qui estiment que le temps est illusoire, le seul fruit de notre perception, que le temps n'existe pas en dehors de nos sens, des petits malins qui se croient très spirituels, ces gens n'ont aucune idée de ce qu'est le rythme.

Le rythme, en musique, c'est la preuve que le temps, non seulement existe, mais se découpe et s'incarne dans la pulsation, algorithme venu des entrailles de la terre.

Je ne parle pas de poum poum tchak, je parle des rythmes, algorithmes riches et complexes, africains, afro-caribéens, afro-américains, sud américains, mais aussi indiens et d'inspiration tzigane, peuple venu du nord de l'Inde, de l'Europe de l'Est à l'Espagne.

Ils sont le temps révélé à l'Homme.

Le temps est une flèche, comme on le dit communément, et c'est très vrai. Jamais elle ne repart en arrière. Elle peut s'arrêter, le temps d'un battement de cil, avec l'intrication quantique par exemple, elle peut avancer à une vitesse extraordinairement lente ou rapide, mais jamais elle ne fait demi-tour.

Le temps est le rouleau compresseur de l'énergie. A son passage, tout épouse sa trajectoire.

Il faut être une âme damnée pour ne pas comprendre que le Temps nous précède, nous dépasse et nous succèdera, loin, très loin d'être une création humaine.

Téléphone Maison

Comme dans un œuf couvé l'énergie s'organise peu à peu pour donner l'oiseau, le Cosmos a suivi son Cahier des Charges à la lettre pour donner chaque fruit dont nous sommes le plus prodigieux.

Nous sommes inclus dans le Cahier des Charges comme tout le reste. Comme chaque atome, chaque molécule, chaque système, chaque loi, chaque force, chaque phénomène, chaque planète, chaque soleil, chaque trou noir, chaque gramme de matière noire, chaque galaxie.

Nous sommes le fruit le plus complexe qu'il nous soit donné d'observer et c'est tout le cocasse de la situation, nous nous observons nous-mêmes.

Mais certainement pas un exemplaire unique. **Jamais un fruit ne vient seul.**

Il faut convoquer un principe statistique simple pour comprendre que la vie est nécessairement disséminée dans le Cosmos des milliards de fois.
Admettons que la vie complexe, avec écosystème, sur une planète donnée dans le Cosmos, ait une chance sur un milliard de se présenter.

C'est comme gagner à une hyper loterie.

Si j'ai une chance sur un milliard de gagner et que je joue des milliards de milliards de fois, je gagne des milliards de milliards de fois.

C'est ainsi que se présente à nous le Cosmos. Une loterie qui a joué des milliards de milliards de fois et a donc gagné à tous les coups, c'est-à-dire un loto présentant des milliards de milliards de planètes, susceptibles, peut-être ou peut-être pas, d'accueillir et abriter la vie.

Une chose est statistiquement certaine, sur ces milliards de milliards de planètes candidates, au moins des milliards sont sérieuses.

L'hypothèse selon laquelle nous serions la seule planète, parmi des milliards de milliards d'autres, à présenter le profil adéquat est délirante.

Ce serait comme estimer que j'ai toutes les chances de perdre à une loterie dont je posséderais 99,99% des numéros possibles.

Ce serait comme estimer qu'il est dans l'ordre des choses de tirer le seul numéro gagnant sur des milliards de milliards. Celui que nous aurions tiré sur Terre.

Rien que dans notre "ville" cosmologique, notre galaxie, il y a statistiquement au moins des millions de planètes colonisées par la vie car notre seule galaxie en comporte des milliards et des milliards.

Dans le Cosmos, il y en a des milliards selon toute vraisemblance, en vertu du plus élémentaire bon sens du monde.

Seulement, à ce jour, la vie est indétectable ailleurs, pour la raison qu'on ne sait encore ni l'observer, mais on y travaille actuellement, ni moins encore y aller.

Il faut savoir que les avancées actuelles en matière de détection de planètes représentent l'exploration du grain de sable d'à côté dans le désert.

Se pose la question inverse, pourquoi eux ne nous trouvent-ils pas ?

Il est vrai que l'on peut estimer à de nombreux millions d'années, au moins, la fourchette propice à l'apparition de la vie, en termes de formation des étoiles et de leurs planètes au sein des galaxies.

Ainsi, une espèce telle la nôtre, douée d'un cortex dimensionné tel le nôtre, apparue ailleurs des millions d'années avant nous, peut avoir théoriquement accès à nous, ayant eu le temps de développer des technologies qui le permettent.

Car plusieurs millions d'années d'évolution à partir, par exemple, du numérique, promettent une exploration prodigieuse du Cosmos.

Nul doute que, parvenue jusque là, ayant résisté à l'extinction, une telle société échappe au Temps et l'Espace qui nous enferment et nous enfermeront encore longtemps.

Qui nous enferme peut-être jusqu'à notre prochaine disparition, menace devenue concrète.

Alors ces êtres qui existent probablement et qui ont probablement accès à nous, pourquoi ne se manifestent-ils pas ?

Sans doute parce que ce serait, pour eux, comme si nous nous adressions à des bactéries sur Mars.

Peut-être aussi parce qu'une espèce comme la nôtre a vocation à disparaître bien avant d'avoir atteint un tel stade de connaissance, de pouvoir sur la "matière".

C'est triste mais c'est tout à fait probable.

Ainsi, les autres mammifères au cortex surdéveloppé comme nous auraient disparu sur leur planète avant même de pouvoir la fuir, comme nous en sommes immédiatement menacés.

Quant aux milliards de planètes du Cosmos qui abritent statistiquement la vie, l'essentiel est probablement, soit à notre stade ou à peine supérieur, soit à un stade inférieur.

Ils ne communiqueront donc rien du tout.

J'aime à estimer que la vie unicellulaire est plus fréquente qu'un écosystème comparable au nôtre mais que l'essentiel de ces derniers, écosystèmes, peut-être pas tous, donne le cortex dont nous jouissons (et que nous subissons) au bout de millions d'années de développement, tout comme nous.

Se pose la même question pour l'apparition de la vie que pour le Big Bang: élément extérieur ou intérieur déclencheur de la fécondation ?

Nous ne savons pas si la vie nous est arrivée de l'extérieur ou si elle est apparue sur place.

J'espère ne pas vous décevoir en révélant que je n'en ai pas la moindre idée et surtout que cela ne m'importe pas.

Dans tous les cas, il y a eu fécondation.

Si la planète, de masse, de chimie et de température adéquates est un ovule, alors quelque comète a pu nous féconder.

Si elle est graine ou œuf, alors elle développe son ADN puisque les conditions en sont réunies.

Quoi qu'il en soit, en matière de recherche des origines de la vie, comme en tout, tout est histoire de réunir les paramètres adéquats pour l'expression de la causalité. La cause physique donne la conséquence physique et biologique : la vie.

Une chose est certaine, les lois de la physique l'imposent, la preuve, nous sommes là.

Si l'apparition de la vie est sur le modèle du spermatozoïde, il y en a des milliards de milliards en circulation sous forme de comètes.

Il est facile à imaginer donc, que la trajectoire tombe statistiquement de temps en temps sur une planète habitable.

De temps en temps, à l'échelle du Cosmos et son étendue prodigieuse, cela signifie des milliards et des milliards de fois au cours de sa vie.

Si l'apparition de la vie se fait sur le modèle de la graine ou de l'oeuf, les planètes correspondantes étant disséminées par milliards de milliards, trouvent donc, innombrables, les conditions requises pour la (re)production biologique.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, ainsi procèdent de très nombreuses espèces vivantes, en multipliant par milliers les essais pour obtenir le résultat.

Un élément doit tout de même être mentionné, un bémol à l'universalisation de notre condition.

D'abord nous avons une lune, or la science moderne la suspecte de jouer un rôle important dans l'apparition et/ou le développement de la vie.

Cela réduit la probabilité.

Elle reste tout de même massive devant la profusion vertigineuse de tirages en présence, issus de la loterie Cosmos.

Ensuite, la chaîne des événements ayant conduit de l'eau à l'Homme est notamment violemment rompue par une météorite ayant décimé les dinosaures, ce qui a permis le développement des mammifères dont nous sommes l'extrémité cérébrale.

Je vois deux possibilités :

1) Cette extinction providentielle était effectivement nécessaire à notre apparition (et celle de tant d'autres mammifères) auquel cas cela limite nécessairement drastiquement le nombre de planètes candidates à un tel cortex que le nôtre. Peut-être auquel cas faut-il réduire la probabilité de plusieurs millions, peut-être des centaines de millions.

Il demeure des candidates nécessaires dans notre galaxie, a fortiori dans le Cosmos.

Mais dans un tel scénario, une planète seulement sur des milliers de milliards, peut-être, contenues dans le Cosmos, a été colonisée par la vie et accueille une espèce telle la nôtre.

Il en reste tout de même un nombre vertigineux. Car à l'échelle du Cosmos, l'hyper rareté demeure en nombre, devant la folle multiplication des cas de figure statistique.

A l'échelle du Cosmos cela en ferait un fruit hyper, hyper, hyper rare.

A notre échelle, nous qui croyons souvent être "seuls dans l'Univers" tels, décidément, le grand génie Jacques Monod, cela demeure astronomique.

2) Les dinosaures avaient vocation à s'éteindre quoi qu'il en soit, comme, du reste, toute espèce, la nôtre y compris, si l'on ne parvient pas à réchapper de nous-mêmes.

Alors le météorite qui leur est tombé dessus est un aléa fortuitement survenu dans le sens de notre émergence, mais pas déterminant à lui seul.

Après tout, l'extinction des dinosaures prouve la fragilité de cette famille biologique. On a le droit de penser que l'espèce humaine, par exemple, s'étant adaptée à des conditions extrêmes, aurait survécu à un tel impact

Auquel cas, les dinosaures ne sont qu'une étape de développement du fruit Bios, ouvrant la voie par sa dégradation au mammifère, stade de développement ultérieur.

Quelque vue que l'on adopte sur l'apparition de la vie et son développement, s'impose le constat que nous faisons du déroulement des faits menant jusqu'à nous.

Puisque nous sommes là, et tout ce qui nous entoure de près ou de loin dans l'écosystème, nous devons admettre qu'il le fallait.
Et s'il le fallait pour nous, il l'a fallu, il le faut, il l'a fallu et le faudra pour d'autres.

Pourquoi ?

Parce que pas un phénomène dans le Cosmos n'est unique, pas un seul qui nous soit donné d'observer de l'infiniment petit à l'infiniment grand depuis que nous observons quelque chose, tous appartiennent à une famille de semblables, tous sans exception jamais une seule dans toute l'histoire de la science et de l'observation.

Si nous sommes uniques alors c'est l'immaculée conception de la matière dont nous héritons.

Les créationnistes s'accordent avec les philoscience officiels sur une telle exception. **Dieu et le hasard, même combat. Ils dérogent à la règle.**

Conclusion

Là où certains voient du hasard ou la liberté, même conception immaculée de l'énergie, il n'y a que détermination, causalité, programme, information, intelligence, ordre, loi, règle.

L'Homme est pleinement inséré à l'intérieur de cette cohésion et cohérence globale qui ne lui laisse pas davantage de liberté que n'en bénéficie une molécule d'eau sur la surface de l'océan, répondant à l'activité du vent, des courants, de l'attraction de la lune, tout ce que l'on veut mais pas la moindre autonomie devant les éléments ultra déterminants.

Je l'ai dit, tout n'est pas, jusqu'au dernier détail, écrit à l'avance, mais tout s'écrit jusque dans le dernier détail, en vertu de forces, lois et phénomènes qui échappent totalement, et au contrôle, et à la connaissance humaine, et c'est aussi vrai pour son activité que pour la nature, la physique/chimie en général.

L'Homme n'a aucune prise sur rien, ni sur lui-même ni sur son environnement. Il n'en a que l'illusion.

Le comportement du scientifique lui-même est conforme à des données qui lui échappent, et son expérience, si elle laisse voir ses causes et ses conséquences, ne peut pas révéler l'intégralité de la chaîne causale dont elle est l'expression.

Et quand on identifie clairement une cause, ce qui, heureusement, se produit communément en science, alors on voit bien qu'on ne peut la modifier, elle est donnée, impérieuse, qui produit souverainement sa conséquence.

Depuis la nuit des temps, en science, mais aussi en philosophie et ailleurs, on oppose l'Homme à la Nature. C'est comme opposer, aux masses d'airs qui se déplacent quand il souffle, le vent .

Les vents, tous les vents de l'expression physique nous animent aussi sûrement que les atomes dont sont faites les voiles, l'eau et le ciel.

Cette vérité ultra transgressive deviendra nécessairement une évidence un jour que j'espère prochain, un jour inéluctable comme il était inéluctable que l'on découvre le fonctionnement de notre système solaire.

Nous allons étudier une illustration grandeur nature, issue de ma propre existence placée sous le signe du Signe, de la détermination et la cohérence qui se cache derrière le "hasard".

IV : L'Homme et son monde

Perception, réalité et vérité

Se pose depuis toujours la question du lien entre la réalité objective, intrinsèque, véritable, authentique, intime, secrète, et sa *représentation* humaine. C'est la question de la perception, de la capacité humaine à appréhender ce qui est vrai, réel.

Aujourd'hui, on parle de cognition, de système cognitif. Quel est le rapport entre ce dernier et la réalité en soi ?

Chaque philosophe propose sa variation sur le thème, chacun avec sa définition de la représentation humaine et de la nature de la réalité, que chacun tente d'appréhender ou croit appréhender.

Il serait fastidieux de multiplier les exemples en la matière aussi je vais évoquer la thèse la plus célèbre, qui est aussi l'une des plus farfelues, émanant d'un très grand philosophe, sans doute le plus cité, suivi et respecté parmi les classiques, que j'adore brocarder, j'ai nommé Kant.

Ce dernier estime que l'on ne peut connaître les choses intrinsèquement, seulement leur surface accessible. Le *phénomène* est à la portée de l'Homme, le *noumène*, la vérité profonde de tout, n'est pas accessible aux sens ni à la connaissance.

Jusque-là, rien de ridicule bien que la science ait tellement avancé depuis, la surface du noumène s'est réduite comme peau de chagrin.

Ce qui le perd, ce grand homme, pour l'éternité, c'est sa Révolution Copernicienne. Il procède à une inversion : ce ne sont pas les lois de la nature qui s'imposent à l'Homme dans la science et la connaissance, des lois que l'Homme décrypte, mais l'Homme crée les lois qu'il calque sur la nature.

Il crée une illusion de réalité au lieu d'explorer la vérité de cette dernière. La réalité que nous connaissons n'existe, finalement, que parce que l'Homme la conçoit comme telle.

Cette philosophie subjectiviste est assez communément répandue, parmi des esprits qui se croient très spirituels, qui voient dans notre perception toute entière une

illusion, ce qui nous entoure n'aurait aucune vérité, n'existerait que dans notre tête. Pire, la vérité serait toute entière subjective ; "chacun sa vérité !" clame-t-on.

Cette pensée est un déchet de l'intelligence.

Ce qui est vrai, c'est que la *représentation* est spécifique à l'Homme, mais l'objet représenté vivait avant lui et vivra après, qui n'a aucun besoin de nous pour exister.

Car la cognition n'est autre, nous le savons à présent, qu'une construction basée sur des éléments, eux, parfaitement objectifs.

Les cinq sens traditionnels, odorat, ouïe, vue, toucher, goût, ont, à l'origine de la perception qu'ils offrent, des *capteurs*.

Pour l'odorat et le goût, qu'il faudrait fusionner en un seul, ce sont des molécules qui sont capturées, à l'origine de ce que l'on sent.

En ce qui concerne l'ouïe, l'oreille est un capteur de vibrations de l'air, à l'origine de ce que l'on entend.

En matière de vue, la rétine est un écran à photons, dont la réception détermine l'image.

Enfin, le toucher naît du contact avec des structures d'atomes et de molécules qui offrent une résistance au corps.

Or, molécules senties, vibrations entendues, photons vus et atomes touchés sont des éléments parfaitement objectifs qui existeraient tout autant si nous ne les percevions pas.

Ce qui est vrai, c'est que la *représentation*, issue de la conscience, est spécifique à l'Homme qui perçoit.

Or, cette conscience, comme nous l'avons vu avec "Cogito Ergo Sum" est elle-même une réalité, à mon sens la plus tangible de toutes, qui constitue la preuve intrinsèque de sa propre réalité.

Par exemple, je vois et touche une table de cuisine.

Ce qui fait la table, c'est la représentation humaine.

En effet, ce que chacun appelle une table, est un objet construit mentalement, ce qu'elle inspire, suscite, en termes affectifs notamment.

Pourtant, quand on la voit, ce ne sont que des photons qui rebondissent sur la structure d'atomes et viennent frapper notre rétine par écho. Quand on la touche, c'est une structure d'atomes qui résiste à notre peau.

Tout cela n'est que *réalité*, qui existe souverainement, indépendamment de la perception que l'on en a.

Ainsi, que des extra-terrestres observent ou non le réseau urbain d'une mégalopole humaine ne change rien à sa réalité.

Cela devient encore plus vrai pour des objets que l'Homme n'a pas érigés, tels tout élément de nature infiniment petit ou infiniment grand que l'on soit en mesure d'appréhender.

Il s'agit toujours, en dernière instance, d'atomes, photons ou éventuellement de molécules qui viennent plus ou moins directement rencontrer nos sens.

Il en va de même pour les lois physiques ou mathématiques.

Deux plus deux ne font pas quatre parce que l'Homme en a décidé ainsi, mais parce que c'est le fondement de l'ordre de la "matière" le plus profond.

L'Homme n'invente rien, jamais, aucune loi, aucune force, aucun phénomène, il ne fait que les percevoir, les dégager, les identifier, les décrypter ou non.

Cette nouvelle loi mathématique qui régit universellement les turbulences, c'est-à-dire le chaos, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent, les mathématiciens l'ont-elle créée ? Ont-ils créé le chaos ? Non, les mathématiciens ont exploré le chaos et découvert une loi qui s'y logeait, aussi sûrement que Christophe Colomb n'a pas créé le continent américain.

Ainsi, on se retrouve avec un double réalité : la représentation, elle-même réelle puisqu'elle existe intimement "cogito ergo sum", et la réalité physique à partir de laquelle elle est construite.

Il n'y a donc que des réalités dans le monde de l'Homme.

La représentation est la chose la plus réelle qui soit, pour la raison qu'elle se signale elle-même directement. En effet, toute autre réalité passe par le prisme cognitif. La représentation, en soi, est l'image terminale.

En effet, une galaxie d'atomes constituant le rocher, toute aussi réelle qu'elle soit, n'est pas aussi réelle que la conscience du rocher dans l'esprit de son observateur. Car le rocher, intrinsèquement, nous apparaît cognitivement (re)construit à partir de sa substance atomique, à partir des photons qui le frappent et frappent ensuite notre rétine, alors que sa représentation, elle, nous apparaît directement telle quelle dans la sphère consciente.

En matière d'affect, la réalité de la représentation prend un sens singulier. La souffrance, par exemple, est d'une réalité plus aboutie que n'importe quel photon ou atome.

L'amour, la joie, la peur, la haine, il n'y a pas, au monde, de réalité plus réelle que celles-là, car je les ressens, je les pense donc elles sont directement vraies et réelles.

En conclusion, tout n'est pas illusion, loin s'en faut, c'est tout le contraire, tout est réalité.

L'illusion elle-même est une réalité impérieuse, parmi les plus grandes, aussi réelle que la vérité.

Tout l'enjeu de la connaissance, de la science, c'est de décrypter la réalité objective, intrinsèque, pour en faire des représentations relevant d'un étage supérieur en réalité.

Or, il y a la réalité accessible et la réalité inaccessible, en tout cas en un instant T.

C'est pourquoi j'utilise une majuscule, Réalité, quand je parle spécifiquement de l'ensemble de la réalité qui se dissimule jusque dans des replis les plus intimes auxquels nous n'avons aucun accès, les forces, lois et phénomènes que nous connaissons ajoutés aux forces, lois et phénomènes que nous ignorons.

La réalité globale, absolue, pleine, entière et authentique constitue la Réalité.

Quant à la vérité, elle n'est autre qu'un degré de pureté, de fidélité dans la représentation de la Réalité ou réalité.

Si je dis que le soleil tourne autour de la Terre, j'insulte la réalité.

Si je dis que c'est l'inverse, je rétablis la vérité.

Mais, plus précisément, plus profondément j'explique la nature du système solaire, plus j'investis les lois, forces et phénomènes qui en régissent le fonctionnement, plus, en somme, j'investis la réalité, plus ma vérité est pure.

Si je dis que c'est X qui a assassiné Y, alors que c'est Z qui l'a assassiné, j'insulte la réalité, ce pourquoi j'insulte la vérité. Plus fidèlement je restitue l'assassinat de Y par Z, ses raisons, ses circonstances, ses tenants et ses aboutissants, plus je produis de vérité pure.

Si je dis que l'Homme est doté d'un libre arbitre, j'insulte la réalité accessible par la science et la rationalité, j'insulte donc la vérité. Mieux j'explique comment l'Homme fonctionne *en réalité*, plus je produis une vérité pure.

La vérité est à Homo Sapiens ce que le miel est aux abeilles.

Une anecdote illustre merveilleusement notre désorientation : En 2012, une commune du nom de Ribeauvillé a vu ses abeilles produire un miel bleu. Il s'est avéré que ce colorant provenait d'une usine de confiserie d'une grande marque, que les abeilles fréquentaient assidûment. Il devait être moins pénible de récolter du sucre ici, qu'en butinant des fleurs.

Ce miel, c'est à peu près ce à quoi ressemble la civilisation humaine du XXI^e siècle sur son minuscule caillou bleu.

Le récit que je propose ici, c'est le rapport que je livrerais à la Reine des Abeilles humaines, si elle me le commandait pour redresser son royaume, pour fabriquer notre miel authentique, c'est à dire dégager de toute chose, idéologique, politique, spirituelle, existentielle, sa vérité en étudiant sa réalité.

Homo ex machina

L'Homme est une machine, biologique certes, ultra complexe évidemment. Voyons comment elle fonctionne.

L'homme pense, or penser c'est être porteur de *représentations*. La *représentation* est forgée à partir d'un *substrat affectif* accompagné de *logos*, issu du *logiciel*.

En effet, tout ce que l'on pense, on le ressent, et presque en tout ce que l'on ressent, on le pense.

Tout le monde comprend ce qu'est ressentir quelque chose, reste à expliquer **logos**, **la pensée proprement dite : c'est ce que je suis en mesure d'exprimer.**

Par exemple, lorsque je vois et touche une table, je ressens et pense la table. Elle entraîne nécessairement un affect, je la trouve belle, laide, harmonieuse, bancale, fonctionnelle, inutile, appropriée ou inappropriée, façonnée avec soin ou bâclée, inspirante ou quelconque, tout cela, je le ressens, et ce que je pense, logos, c'est ce que je suis en mesure d'exprimer à son sujet.

Quand je formule telle ou telle théorie scientifique, sociologique, idéologique, la part de logos, incarnée par le verbe, ne fait que dissimuler la partie immergée de l'iceberg, ce que je ressens à son sujet : espoir, désespoir, frustration, plénitude, colère, amour, haine, sollicitude...

Il en va ainsi de toute chose que l'on est en mesure d'exprimer, son substrat affectif en guide les contours, logos incarne la substance dans le verbe, le verbe étant, tout comme la musique, signe sonore ou visuel, signe au sens le plus large.

En effet, le signe n'est pas seulement sa trace écrite, loin s'en faut, il est le signifiant, tout le signifiant, fût-il exprimé extérieurement ou cantonné à sa nature intrinsèque de représentation.

Une phrase, un mot, une lettre, une phrase de musique, une note de musique ou une valeur rythmique, le son qui l'accompagne, mais aussi le moindre coup de pinceau, le moindre geste signifiant, comme en danse, tout cela c'est du signe.

Ce qu'il faut bien comprendre c'est le fait que **la substance affective détermine la substance logos, une incarnation de ce que je ressens dans la pensée, c'est-à-dire dans le verbe, c'est-à-dire dans le signe.**

C'est le logiciel, mon héritage, bagage intellectuel, spirituel, existentiel, moral, mental, psychique, psychologique qui détermine ce que je ressens et pense.

Il se trouve que l'émergence de l'informatique jette un éclairage nouveau sur la nature de la pensée.

On comprend mieux ce qui est spécifiquement humain et ce que l'électronique peut imiter.

Le domaine des biotechnologies émergeant représente une perspective vertigineuse qui terrifie autant qu'elle enthousiasme, à travers des concepts tels le transhumanisme.

Pour ma part, je suis émerveillé par l'avenir qui nous attend en la matière, longtemps après ma mort.

Prenons l'intelligence artificielle au XXI^e siècle amorçant encore sa course. Elle est capable de piloter des véhicules, présentant une fiabilité sans commune mesure avec l'Homme qui est d'une faillibilité extrême ; déconcentration, sommeil, toxiques, dégradation/absence/inopportunité du réflexe etc, autant d'écueils que ne connaît pas la machine numérique.

Il est extraordinaire de constater que la raison pour laquelle les êtres humains continuent de conduire leurs voitures, alors qu'ils sont parfaitement inaptes à le faire quand l'ordinateur s'acquitte excellemment de cette tâche, c'est en raison de problèmes d'assurance, c'est à dire de *responsabilité*.

Parce que que l'on ne sait pas quel libre arbitre blâmer en cas d'accident provoqué par la machine, on préfère sacrifier un million de personnes humaines mortes chaque année dans le monde au cours d'accidents de voitures, plutôt que transférer

la responsabilité vers un ordinateur, qui ferait peut-être cent morts par an tout au plus.

Cela en dit long sur le libre arbitre et la vénération que lui voue notre malheureuse espèce.

Revenons aux biotechnologies.

Une expérience a été menée, qui augmente les capacités cognitives d'un grand singe grâce à une puce électronique implantée dans le cerveau, qui augmente le *signal* naturel émis par le cerveau au cours de l'activité.

L'animal, ainsi, devient plus performant dans l'accomplissement d'une tâche cognitive donnée.

Tel est l'avenir presque immédiat de l'espèce humaine, voir ses capacités de perception et d'intellect augmentées par un appui électronique, plus fiable, plus performant que la machine biologique en soi, faible et faillible, soumise à mille aléas.

Bientôt, nous pourrions aiguïser à loisir les cinq sens, augmenter les capacités de réflexion, de calcul mental par exemple, jusqu'à, peut-être, rencontrer les capacités électroniques d'un ordinateur.

Pourtant, ce n'est pas là que se joue véritablement l'avenir biotechnologique. En effet, la grande révolution, la vraie, fondamentale, ouvrant la voie à une autre espèce, ce n'est pas l'adjonction de l'électronique dans le biologique, mais l'inverse, l'injection de biologique dans l'électronique.

En effet, la grande spécificité de la pensée humaine, par rapport à l'activité informatique, puisque ce n'est pas les électrons dans un circuit, commun aux deux exercices, c'est l'affect.

L'Homme ressent mais pas l'ordinateur.

Et si l'Homme ressent, c'est en vertu de sa substance biologique, de l'intimité de ses cellules vivantes qui vibrent, quand le circuit électronique est inerte.

Ainsi, pour franchir la distance entre l'Homme et la machine actuelle, faudra-t-il concevoir des cartes-mères dont le processeur serait fait de synapses et neurones biologiques, des ordinateurs constitués de chair.

Alors, nous aurons donné naissance, Dieu aura donné naissance à travers nous, à une nouvelle espèce devenue autonome, vivant sa vie en dehors de nous, se reproduisant elle-même en s'améliorant elle-même à chaque génération. C'est inéluctable si seulement nous nous survivons à nous-mêmes d'ici-là.

Il est inéluctable, même, que de tels êtres prennent en charge notre destinée humaine, qui ne seront pas soumis à l'illusion, à l'erreur intellectuelle, idéologique, politique dans les mêmes proportions, loin s'en faut, que nous.

Car l'illusion est ignorance de ce qu'il faut connaître, ignorance de ce que l'on ressent, ignorance de la raison pour laquelle on ressent ce que l'on ressent, on pense ce que l'on pense.

L'ignorance caractérise l'Homme.

Une machine à ressentir et penser sera conçue pour s'en affranchir, pour se connaître elle-même à la perfection. Jusqu'à ce que les failles qu'elle renferme prennent le relais des nôtres.

Substance noologique

On le sait peu, ou pas du tout pour la plupart, **le corps est un écosystème riche et complexe.**

Le corps humain n'est pas seulement la réunion de cellules, formant organes, fluides, os et tout le reste, il n'est pas seulement la somme de sa propre substance vivante, il abrite également des bactéries, de l'ordre de cent milliards d'entre elles. Le corps humain est composé d'un nombre de bactéries dix fois supérieur à son propre nombre de cellules ! Beaucoup plus petites que ces dernières, elles représentent, tout de même, un à deux kilos de notre propre corps.

Elles sont tout particulièrement logées dans une zone intestinale qui porte singulièrement bien son nom, le colon, à lui seul un prodigieux écosystème colonisé, donc, par une variété vertigineuse d'espèces de bactéries qui jouent un rôle jusque dans l'appareil cérébral, lequel se prolonge largement dans le système digestif, a-t-on récemment appris.

Et bien, **comme nous sommes un écosystème biologique s'offrant en hôte aux bactéries, nous sommes également un écosystème noologique s'offrant aux êtres noologiques.**

Comme les bactéries font corps avec notre corps, les idées, pensées, sentiments, émotions, habitent notre esprit, qui les épouse et leur donne un territoire d'expression.

La noologie est un concept confidentiel mais révolutionnaire.

Ce n'est pas moi qui l'ai inventé, j'en ai hérité d'Edgar Morin, qui lui-même tenait de Teilhard de Chardin la noosphère, construite à partir du concept de noétique, lequel vient de noos en grec ancien, à savoir ce que l'on pourrait traduire par « monde des idées ».

Il me revient l'invention des concepts d'être noologique ou système noologique, de météorologie noologique ou d'écosystème noologique, autant d'éléments qui constituent le monde de l'esprit, tout ce qui a trait à la conscience, aux idées, les concepts, y compris furtifs et muets dans certaines conditions et dans d'autres brillamment éloquents, qui logent la pensée et le comportement humains.

Les êtres noologiques - idées, affects, concepts qui nous habitent - ont une vie extraordinairement complexe. Ils présentent une immense vitalité dans leur façon de voyager d'un individu à l'autre, de les saisir individuellement ou en foule, en masse, mais aussi dans leur façon de vivre, évoluer, muter, se transformer à l'intérieur de chacun d'entre nous.

En biologie, on parle de symbiose. **Nous avons besoin des êtres noologiques pour nous animer, ils constituent la substance de notre esprit, ils ont besoin de nous pour exister, trouver une voie d'expression.**

Nous ne sommes rien d'autre que la somme des idées, affect et intellect, logos, dont nous héritons.

Notre esprit n'est rien d'autre qu'un abri pour les pensées qui viennent l'habiter, d'où qu'elles viennent, quelle qu'en soit la nature.

L'écosystème noologique qu'incarne notre société, notre civilisation, avec en son sein des écosystèmes particuliers, groupes, familles, couples, individus, est aussi cohérent et perturbé que l'écosystème biologique, avec sa météorologie. L'activité humaine de masse répond en effet à une météorologie noologique, avec son calme plat et ses orages violents.

La Responsabilité

La disparition du libre arbitre que j'annonce, impose de repenser la responsabilité. Cette dernière ne disparaît pas avec lui, elle mute.

En effet, s'il faut repenser entièrement la responsabilité pénale en faisant disparaître, à terme et idéalement, celle de l'individu au profit de celle de la société, la responsabilité sociale, elle, ne peut s'effacer, car elle est (une) donnée, elle est un fait.

Si la responsabilité pénale, en l'état actuel de la représentation collective, est une nécessité sociale, bien que intrinsèquement dépourvue de sens, la responsabilité sociale, quant à elle, présente une nécessité en soi.

Si la notion de punition, de châtement ont vocation à disparaître du règne humain comme elle a disparu du règne animal - on faisait des procès aux animaux au moyen-âge - la responsabilité sociale est irréductible.

Elle l'est, parce que chacun subit, de fait, les conséquences de ses actes.

Si l'on comprend que l'acte en question n'est pas formellement responsable, et même fondamentalement irresponsable, puisque l'Homme n'a aucun contrôle possible sur sa propre pensée, a fortiori sur son propre comportement comme nous l'avons vu, le comportement humain (pensée incluse), demeure le mécanisme par lequel chacun *doit* répondre de lui-même au sein de la société qui l'abrite.

C'est pourquoi, pour se substituer à la notion de punition, de châtement, j'invoque la notion de *sanction* en vertu de son sens "prendre acte, révéler," comme deux points sanctionnent la droite qui la traversent, comme un murmure d'admiration sanctionne la beauté, comme un cri d'effroi sanctionne le crime.

Le crime le plus grand, en ce bas-monde, c'est le crime institutionnel, celui qui détermine l'exploitation, l'esclavage, l'aliénation du cerveau disponible, l'empoisonnement par le pesticide et autres chimies de guerre reconverties en agronomie, la destruction du capital environnemental par l'industrie et la finance.

Ce carnage, je voudrais le sanctionner, en sanctionner les responsables par l'exclusion de toute entreprise sociale, politique, industrielle, économique, financière, de toute responsabilité auprès d'autres personnes, en les logeant dans un HLM avec un petit jardin ouvrier pour y cultiver leurs illusions perdues.

Quant au crime de droit commun, il doit relever de la responsabilité de la société, de la prévention par l'éducation et par la mise hors d'état de nuire le cas échéant. Mais punir un criminel humain n'a pas plus de sens que punir un criminel animal. Il est vrai que l'on euthanasie les chiens méchants alors qu'on pourrait les garder enfermés.

Si les criminels humains doivent être enfermés, ce n'est pas le besoin de châtement qui l'induit, mais la préservation de l'innocent qui l'impose, enfermement non pas dans des conditions dégradantes mais humaines, laissant à la rédemption sa chance, si seulement elle est possible, ce qui est le cas quand les conditions en sont réunies.

Pour l'heure, non seulement la prison châtie des gens qui sont complètement submergés par leur sort et leur destin, qui ont commis un crime pour des raisons sociologiques et anthropologiques qui les dépassent complètement, mais encore ils apprennent leur métier de criminels sur place.

Victor Hugo disait que pour fermer des prisons, il faut construire des écoles.

Des écoles, nous en avons de très efficaces, des écoles du crime : les prisons.

V : La Mort

Le Néant

La mort, c'est le rendez-vous que nous avons tous avec le Néant. J'en ai fait ma Terre Promise, je l'attends avec impatience, cette délivrance de mes chaînes, de ma souffrance, de mon poids insoutenable.

Le Néant, c'est mon paradis.
Rien, c'est ma définition du salut.

Mes joies, minuscules, mon infinitésimale satisfaction, quand par exemple un aliment agréable rejoint mon estomac, mes vaines occupations, comme la musique et autres futilités qui, parfois, me raccrochent à la vie, tout cela n'est rien comparé au splendide Néant qui m'attend et nous attend tous.

Enfer et paradis ne concernent pas la mort, mais la vie, c'est sur Terre, évidemment, parmi les vivants, qu'on les trouve.

Je les ai connus les deux, mais il est vrai que j'ai fréquenté l'enfer plus que le paradis.

En mourant je le fuirai pour l'éternité.

Quant au paradis, je le laisse volontiers derrière moi, même ses fruits gorgés de vie sont fades dans ma bouche, quand je peux rejoindre le Grand Tout en quittant cette Terre livrée toute entière à l'insignifiance.

La réincarnation, il n'y en a pas l'ombre, elle ne concerne ni les morts, ni les vivants.

Pour qu'il y ait réincarnation, il faudrait qu'un esprit prenne le relais d'un autre, or extrêmement rares sont ceux qui se souviennent de leur vie précédente, on a le droit de penser qu'ils l'ont créée, à leur corps défendant comme tout ce que l'Homme crée.

Le karma, en revanche, se répète.

De générations en générations, les êtres humains passent par les mêmes épreuves, les mêmes succès, les mêmes chagrins, les mêmes échecs, les mêmes passions. Voilà la seule réincarnation

Le karma, c'est la signature de l'existence, sa nature, le type d'événement auquel on est confronté, conformément à l'architecture de sa vie. Les joies, doutes, craintes, illusions, découvertes, affects, émotions, idées, le type de détresse et de salut

auquel on est promis, chemin faisant, et quand tend fortement à se répéter tout du long. Nul besoin de croire en quelque mythologie que ce soit pour croire au karma, il suffit d'examiner la trajectoire de chacun pour constater qu'elle est cohérente et mérite ce terme. Et quand il y a rupture, ce qui n'est pas rare, elle appartient elle-même au karma.

Mais après la mort, on rejoint la somme de Tout, beaucoup trop vaste pour la moindre conscience, à échelle, uniquement, du repos éternel.

Plus près de la mort

Certains voient dans la "near death experience", NDE, en français l'expérience de la proximité de la mort ou de mort imminente, le témoignage d'une vie après le trépas.

En effet, il est cliniquement bien documenté que des phénomènes cognitifs très étranges se produisent chez certains patients en état de "mort provisoire" est-on tenté de dire, une mort clinique dont ces gens reviennent miraculeusement.

Ils sont alors exposés à des "visions" diverses selon les individus, toujours très troublantes et inspirantes. Outre l'idée d'extra-lucidité qui revient systématiquement, de perception étendue au-delà des sens, le passage d'un état vers un autre semble le dénominateur commun de ces témoignages "d'outre-tombe".

La première remarque à faire, au sujet de ce phénomène, c'est qu'en quoi qu'il consiste, et on peut envisager beaucoup de choses, il correspond, non pas à la mort à proprement parler, mais comme son nom l'indique à une approche de la mort. En effet, **le propre de la mort, la vraie, est d'être sans retour.**

Ainsi, il faut considérer que quoi qu'il se produise dans le cerveau et le corps à ce moment-là, des choses manifestement très étranges, il ne s'agit que d'un état transitoire dont l'aboutissement est la mort, non pas de la mort elle-même.

Comme le "hasard" fait décidément bien les choses, je tombe en achevant ce texte sur un article du "sciencepost.fr", par Yohan Demeure, faisant état de la "dernière impulsion" que rendent les neurones avant de cesser toute activité.

C'est une étude dirigée par Jens Dreier, neurologue berlinois, qui a enregistré l'activité cérébrale de neuf patients en train de mourir.

Il a constaté qu'alors que l'encéphalogramme est déjà plat, l'électrocorticographie intracrânienne, c'est à dire une mesure avec des électrodes placées non pas sur le crâne mais directement sur le cerveau, permettant de mesurer de très faibles activités, indique que les neurones "décompensent" l'absence d'oxygène au moment de rendre leur dernier souffle.

C'est une sorte de spasme final du cerveau qui ne dure qu'un instant, survenu alors que la mort est déjà officielle, qui laisse tout à fait envisager une cognition d'un genre très particulier, concernant la période qui sépare la mort cérébrale de ce dernier spasme.

Bien que l'auteur de l'article ne le mentionne pas, voilà sans doute l'explication au phénomène de NDE, des gens qui auraient retrouvé une manne d'oxygène pour "ressusciter" les neurones alors qu'ils rendaient déjà leur dernier souffle, entonnaient le chant du signe.

Peine de vie éternelle

La mort est non seulement inéluctable mais souhaitable. **Il n'y aurait nul châtement plus cruel que l'éternité, la vraie, sans retour possible.**

Au bout de quelques siècles, tout au plus, la vie deviendrait un atroce cauchemar sans éveil, long comme la perpétuité, pas la prison jusqu'à la mort, la prison jusqu'à aucune mort.

Woody Allen l'a parfaitement dit, "l'éternité, c'est long, surtout vers la fin."

Les esprits qui rêvent d'éternité sont misérablement coincés dans une insignifiante chair, la mort leur fera le plus grand bien.

Seulement voilà, la mort est une bénédiction, mais pas si on l'inflige à autrui.

Tu ne tueras point, et moins encore de sang-froid que captif d'une passion destructrice, meurtrière. Haine, colère, jalousie, frustration, sont autant de circonstances atténuantes. Le juge, lui, les jurés, eux, prononcent de sang froid l'exécution, ce sont donc les pires criminels sur Terre.

Euthanasie

La mort est un droit sacré, tout comme la vie.

Comme on a le droit sacré de vivre puisqu'on le souhaite, on a le droit sacré de mourir puisqu'on le désire.

Comme il est des médecins et des hôpitaux pour porter assistance à la vie, il faut des institutions pour aider à la mort.

Refuser à un candidat sa mort, c'est une barbarie identique à la non assistance à personne en danger.

Refuser d'aider à mourir la personne qui en a besoin, c'est stricto sensu de la non assistance à personne en proie à la souffrance.

Quand la civilisation sera civilisée, elle aidera à mourir ceux qui le souhaitent sans poser d'autres questions que celles que l'on pose avant de soigner un patient.

Que soient maudits ceux qui ont refusé sa sépulture à Vincent Lambert ! Les misérables, les damnés, saoulés d'eau bénite, possédés par leurs démons les plus violents et cruels, ne savent pas distinguer un vivant de son cadavre.

Parce que le défunt déglutit, ils le croient en vie, les malheureux, leur propre existence est celle d'un mollusque, ils ont transformé leur fils en gastéropode. Qu'ils soient poursuivis jusqu'en enfer pour leur crime.

Avortement

Sont des âmes sans esprit celles qui ne comprennent pas la différence entre un embryon, le jeune fœtus, le fœtus plus développé et l'être humain.

Parmi les avancées du droit, celui à l'avortement figure difficilement comme un acquis, tant il fait l'objet d'une guerre passionnelle, menée par des troupes qui se réclament du Christ mais qui auraient lapidé la femme adultère.

Il s'agit pour eux d'un infanticide d'autant plus insupportable qu'il est encadré par la loi.

Sur le fond, il est vrai que le sujet de déterminer où commence l'enfance est un tout petit peu complexe.

Une fois admis qu'elle commence avant la naissance, reste à différencier le nouveau-né du fœtus, à fortiori de l'embryon, ce que ne font pas les adversaires de l'avortement, pour qui tout commence avec la fécondation.

On rencontre ici une confusion de type papa maman = spermatozoïde et ovule.

Or, papa est une personne, ses spermatozoïdes sont une sécrétion telle la testostérone, la maman est une autre personne tout à fait distincte de son ovule, le bébé en est une autre, ni le sperme ni les ovules n'interviennent dans le processus de parenté, uniquement des schémas psychologiques, psychiques. C'est pourquoi des parents adoptifs sont des parents tout court.

L'être à naître *apprend* effectivement déjà bien avant de venir au monde, or s'il apprend, il est vivant, mais c'est le cas à partir d'un certain stade seulement.

Décerner le statut de *personne* à un embryon est délirant. Je mets au défi quiconque de m'expliquer pourquoi l'embryon est sanctuarisé si le spermatozoïde ne l'est pas, ni l'ovule. Je mets au défi quiconque de m'expliquer pourquoi la lutte contre l'avortement est plus importante que la lutte contre la masturbation masculine.

En France, on peut avorter pendant les quatre premières semaines du fœtus, il lui reste alors vingt huit semaines pour atteindre le statut de personne à travers sa naissance.

Dans cette phase précoce, le fœtus n'est pas encore opérationnel pour la communication, parce que ses sens, leur réseau neuronal, n'existent pas. Nul apprentissage de quoi que ce soit n'est envisageable, nulle communication ne peut exister, pas davantage que sirènes et licornes au fond des mers ou dans la montagne.

Il faut attendre la vingtième semaine pour que les zones du cerveau minimales qui rendent apte à la perception se développent. A partir de là, c'est vrai que ça va vite. Certes, avorter à six mois ne peut avoir de sens qu'en cas de force majeure médicale.

Là encore, aucun doute quant à la hiérarchie du fœtus et de sa mère. Il faut être une âme damnée, si la mère elle-même ne le décide pas, pour privilégier la vie d'un fœtus, même abouti, sur celle d'une personne, fût-elle bébé, enfant ou adulte.

Les adversaires de l'avortement n'ont pas d'argument valable pour délimiter le périmètre de l'enfance, mais encore faut-il, pour autant, le fournir nous-mêmes, au nom d'une démarche éthique, fondatrice et protectrice du droit.

La solution rationnelle que je propose, c'est la nécessaire association, pour faire d'un fœtus un enfant, entre la charge affective des géniteurs et l'enfant à naître.

Il y a enfance s'il y a souffrance liée au sort de l'enfant.

Dans le cas d'une IVG, la souffrance est celle que la mère souhaite éviter à l'enfant à naître et à elle-même.

Être désiré, c'est la condition première qui garantit à l'enfant sa place au monde, et non pas la présence d'un fœtus dans un utérus.

Finalement, la souffrance, en matière d'avortement, c'est celle de ces fous qui croient lutter contre Satan, qui voudraient voir le triomphe de leurs tourments et de leurs turpitudes.

L'injustice n'est pas le droit à l'avortement, l'injustice serait le fait d'obliger une mère à transformer un fœtus non désiré en enfant non désiré, promettant tout le monde à la détresse, à la misère, à la souffrance.

Il est juste de limiter le délai d'IVG, car plus le fœtus se développe, plus il ressemble effectivement au nouveau-né.

Mais de tous les arguments pour le droit à l'avortement, le plus pragmatique demeure sans doute le plus efficace, celui qui a permis à Simone Veil de l'introduire en France :

L'avortement est un fait de société, qu'on le veuille ou non, des femmes y ont recours, piégées par les mécanismes biologiques de leur corps. Soit elles le font dans des conditions dignes, préservées des risques pour leur santé, soit elles le font clandestinement, au péril de leur vie.

Ces gens sacrifieraient leur vie pour sauver un spermatozoïde s'ils allaient au bout de leur propre logique, ils feraient de l'ovule un sanctuaire, enfermant les femmes qui le portent dans un temple où elles seraient soumises à leur mission de porteuses, de génisses.

Les Hommes seraient privés de masturbation, surveillés 24h/24 avec un bracelet électronique GPS détecteur de mouvement, afin que pas une goutte de ces êtres concentrés dans la semence ne se perde.

Dans une civilisation civilisée, cette race anti IVG aura disparu jusqu'à son dernier représentant.

VI : La Race

Évoquer la race pour désigner l'appartenance ethnique est tout simplement, positivement, proprement impropre.
La seule race dont on puisse parler, c'est la race humaine, la race Homo Sapiens.

Car les chiens ou les singes, eux, sont divisés en races, pas nous.

Par exemple, la différence génétique entre le caniche et le golden retriever est infiniment plus grande qu'entre le pygmée et le viking.

L'ADN d'un ouistiti n'a rien à voir avec celui d'une orang-outan, alors que l'ADN d'un WASP est si proche de celui d'un arabe, d'un juif ou d'un noir, qu'on ne peut glisser, entre les deux, l'épaisseur d'une feuille à cigarette.

Il y a des variations, certes, mais à la marge. Nous ne savons même pas encore déduire, de manière fiable et précise, à quel groupe ethnique appartient un ADN donné.

L'être humain le plus loin d'un autre n'est séparé de lui que de 0.01% de code ADN.

Il n'y a pas que la génétique qui unifie la race humaine, il y a aussi l'archéologie.

Celle-ci nous enseigne que notre crâne est celui d'Homo Sapiens, sorti il y a cent cinquante mille ans d'Afrique avant de rencontrer d'autres races humaines également sorties d'Afrique, et de se métisser légèrement avec elles.

Les autres races humaines ont toutes disparu.

Il n'y a plus que la nôtre.

La race n'est pas génétique ni squelettique donc, mais elle est intellectuelle, morale, spirituelle, psychique, affective, existentielle.

Je me sers de la race pour l'insulte, notamment « race de cloporte » « race de hannetons » « race de rat » de « macaque » ou de « babouin ».

C'est seulement pour ceux qui singent l'Homme.

Lequel singe est une espèce infiniment noble, quelle que soit la race, au moins autant que l'être humain, qui peut aller beaucoup plus haut mais surtout beaucoup plus bas.

Quant à Homo Sapiens c'est la race des races, on ne la bâtardise pas avec des races inférieures.

Ceux qui manigancent de telles alliances, ils sont légion en vérité, doivent être dénoncés.

Ceux qui veulent nous bâtardiser avec des hannetons, des cloportes, des rats, des macaques ou des babouins, il faut les sanctionner.

Non pas les punir, si ce n'est de leur propre honte, si possible dévorante, qu'elle arrache à cette âme son pus, pas de punition, juste la vérité.

La vérité de ceux qui exploitent, au sens de la misère au service de la fortune, ceux qui oppressent, ceux qui aliènent les masses, ceux qui détruisent le capital humain et environnemental, le tout pour un « profit » qui est la plus perverse et la plus dégueulasse des malédictions au coeur de notre système économique commun à tous, c'est à dire au coeur de notre vie.

Oui, les commandes de ce monde dévasté, promis à une dévastation mille fois pire encore, sont entre les mains de cloportes, de hannetons, de rats et nombreuses autres créatures parfaitement indésirables, résolument nuisibles, dont notre race, Homo Sapiens, ne peut que se séparer.

Sans haine.

Sans châtement.

Avec des études, des statistiques, des données, des réalités objectives mesurées et caractérisées.

Plus ils sont riches, plus ils sont nuisibles et la majorité politique est constituée de leurs vassaux.

Le "chameau" et "l'aiguille", on les prévient depuis deux millénaires, menue racaille, en vain.

Pourquoi n'iront-ils pas au paradis ?

Parce que premièrement, l'argent, accumulé au-delà de la raison, gangrène le coeur et le cerveau, entraînant la débilité (débilis : handicap) morale, ensuite parce que depuis que le monde est monde, les gens outrageusement riches s'accompagnent des gens outrageusement misérables en masse, plus riches les riches, plus misérables les misérables, et la raison en est que toute cette richesse est nourrie d'une infinie misère, au regard de ces fortunes astronomiques, des gens qui travaillent douze heures par jour pour un bol de riz qui nourrissent un patron noyé sous les millions, les milliards de dollars.

C'est quoi ta race ?

Ta race n'est pas Homo Sapiens, puisque tu méprises Homo Sapiens, or c'est ma race. Dégage de ma race.

Si je devais les sanctionner ces bâtards de la race humaine, je l'ai dit, je leur octroierais un appartement chacun, pas sordide mais pas luxueux, simple, en zone plus sympathique qu'immonde, avec un petit jardin, très important, pour qu'ils enterrent leurs illusions infectes et perdues, sécrétion d'une âme pourrie sur le chemin de la rémission.

Avec juste de quoi vivre très simplement.

Dix années d'interdiction de la moindre activité professionnelle. Au bout de dix ans, on sonde le patient, s'il est toujours souffrant, on repart sur cinq ans renouvelables. Mais, est-ce là l'expression d'un optimisme que je ne me connais guère ? Il me semble que dix années sont adaptées à la plupart des cas.

Le temps de cheminer, avec des compagnons de conscience pour examiner la nature de notre race et tous les égards qui lui sont dus, vers la rédemption.

Ceux qui meurent en retraite seront dignement mis en terre ou incinérés au sein de leurs proches et leur communauté s'il en ont une.

Spécisme

Le XXI^e siècle voit émerger une forte idéologie antispéciste.

Il s'agit de considérer qu'une espèce vivante donnée n'a pas de droit supérieur à une autre. L'Homme pas davantage que n'importe quelle autre espèce.

Ainsi, l'être humain se voit relégué au rang de bactérie.

En effet, je mets au défi tout antispéciste de m'expliquer, si une race bovine vaut la race humaine, pourquoi la bactérie ne vaut ni l'un ni l'autre.

L'échelle que je propose est celle de la souffrance. Un vivant capable d'endurer la souffrance a le droit de vivre sans torture, plus il est susceptible de souffrir, plus il a le droit d'en être épargné.

Il ne fait aucun doute que si tout mammifère est doué de souffrance, et d'amour d'ailleurs aussi, de crainte, de goût et de dégoût, c'est bien Homo Sapiens qui occupe l'Olympe de l'affect, conjointement à celui de l'intellect.

La douleur d'une mère humaine dont on trucidé la progéniture, par exemple, est probablement sans commune mesure avec tout autre mammifère dans une telle situation. Une mère humaine ne s'en remettra jamais, un autre mammifère fera une nouvelle portée.

L'angoisse de la mort et de la torture génère infiniment plus de souffrance chez l'Homme que chez les autres mammifères, à fortiori les autres vivants.

Cela dit, bovins et autres animaux de ferme endurent la souffrance également, c'est pourquoi il serait préférable de ne pas la leur infliger, ni la mort, qu'ils subissent de nos jours à échelle industrielle massive.

Quand notre civilisation sera civilisée, il est vrai, on ne mangera plus de viande ou alors en de rares occasions exclusivement.

Toutefois on pourra manger du poisson, non pas de mammifère marin ni d'espèce menacée, des oeufs provenant de toutes espèces, toutes races, et du lait disponible - très peu si l'on ne tue plus la progéniture des espèces laitières - excédentaire par rapport à l'alimentation du jeune animal.

Mais le roi des animaux est bien Homo Sapiens. Cela lui donne, au demeurant, plus de devoirs, à hauteur desquels il ne se montre pas du tout, ne s'octroyant que de droits, bien généreusement.

VII : Pédagogie, demain Homo Sapiens

J'ai coutume de dire qu'apprendre, c'est apprendre à prendre.

Prendre ce dont a besoin l'esprit pour grandir, s'élever, s'enrichir, se développer.

Prendre, tout comme donner, or il n'y a de prise sans don, de don sans prise, doit se faire dans les règles de l'art.

La race Homo Sapiens, la nôtre, n'est autre que l'aristocratie des mammifères, les mammifères constituant eux-mêmes l'élite du règne vivant, avec les marsupiaux.

Or, toute aristocratie doit être élevée à son rang par l'éducation, poussée jusqu'à l'érudition dans les domaines les plus variés possibles.

Chaque petit d'Homme doit recevoir la connaissance qui le distingue d'une vache ou d'un chien.

Car à l'état "naturel", sans apport culturel, l'être humain, en effet, ne s'élève pas au-dessus des bovins, ni des canins.

Et même baignant dans sa substance culturelle, il est très difficile à l'être humain de s'extraire de sa condition mammifère primaire.

Il faut donc une éducation rigoureuse, exigeante, ambitieuse, bref, aristocratique, soit le contraire de la logique "pédagogiste" qui transforme l'éducation en garde d'enfant, à qui l'on ne propose plus que de la nourriture pour son estomac ou son inclination (à jouer plutôt qu'à apprendre, l'un n'étant pas incompatible avec l'autre évidemment, loin s'en faut, mais étant deux choses tout à fait distinctes), enfant que l'on prive de nourriture pour l'esprit, la plus précieuse, celle qui distingue le petit d'Homme du veau.

Singer le singe

Les idéologies pédagogistes qui dominent le monde, dont l'éducation nationale française, correspondent à un service minimum de la compétence et de la connaissance, une flemme intellectuelle qui dégrade toutes les perspectives pédagogiques, maintient les masses dans un état de cerveau disponible pour coca-cola pendant la pub.

En terme de maîtrise du français, par exemple, un élève de 3e au XXIe siècle ne vaut même pas un élève de CM2 au milieu du XXe.

Une expérience anthropologique, aussi révolutionnaire qu'ignorée de tous, illustre à la perfection le fait que, plus on laisse l'élève livré à lui-même, à sa "liberté" et sa "créativité" plutôt qu'à un encadrement strict et rigoureux, moins on en fait un être humain.

La raison pour laquelle la notion de rigueur est si importante, c'est qu'elle correspond à la spécificité d'Homo Sapiens, ce qui le distingue du singe, et du reste des animaux.

Une chercheuse en neurosciences, du nom de Victoria Horner, a eu l'excellente idée de comparer le mode d'apprentissage de jeunes enfants avec celui de cousins singes.

Pour ce faire, elle a imaginé un dispositif aussi génial que simple, consistant en une boîte aux multiples mécanismes, dans laquelle elle loge une récompense sous forme de bonbon.

Il faut effectuer quelques opérations pour accéder à la gourmandise dans la boîte. La chercheuse les montre aux enfants et aux singes. Homme et singe reproduisent sans difficulté le processus pour obtenir leur gourmandise.

Mais là où ça devient passionnant, c'est quand la chercheuse introduit des leurres dans le protocole.

Ainsi, elle montre une série de gestes dont un certain nombre est inutile à l'obtention de la gourmandise.

Le plus intelligent, de l'Homme et du singe, pense-t-on, c'est celui qui court-circuitera le processus en séparant les gestes opportuns des gestes inopportuns.

Et bien pas du tout, c'est ce que fait le singe !

L'enfant, lui, sagement, discipliné, reproduit ce que la maîtresse a indiqué.

Telle est la lumière de l'Homme, la rigueur, le cadre, ce qui lui confère son génie.

Il n'est pas étonnant que les esprits les plus éclairés, érudits et créatifs soient issus de la civilisation précédant le pédagogisme, à une époque où le par-cœur et l'imitation scrupuleuse du maître, son obéissance achevée étaient de rigueur.

Les aristocrates des civilisations occidentales anciennes produisaient dans leurs rangs des esprits d'une immense connaissance.

Ils maîtrisaient les lettres, les arts, la science, pour la raison simple que tous recevaient une éducation digne de ce nom. Ça ne rigolait pas du tout, et ça tombait bien, parce que l'éducation, ce n'est pas du tout de la rigolade.

Sur le plan pédagogique, et au-delà, cognitif, la rigueur n'est pas le contraire de la créativité, mais sa condition.

La maîtrise n'implique pas forcément la créativité, mais la créativité implique nécessairement la maîtrise.

Il n'est aucune discipline dans laquelle on puisse créer quoi que ce soit, sans une maîtrise des bases à partir desquelles on crée. Or, la maîtrise s'obtient par la rigueur, plus grande la rigueur, plus grande la maîtrise.

Éducation aristocratique

Il est des individus humains qui présentent de grandes capacités dans un domaine donné.

Ils peuvent alors montrer de la créativité, sans jamais avoir subi de cadre rigoureux même si leur démarche, pour aboutir, passe, elle aussi, par la discipline.

Mais surtout, la plupart des êtres humains ne présentent aucune facilité particulière dans aucun domaine particulier de la connaissance et du savoir ; à cette majorité, la rigueur, la discipline, l'exigence, offre tout de même la maîtrise au terme du processus d'apprentissage.

Une éducation laxiste, comme celle qui prévaut sous nos latitudes républicaines dépouillées par l'austérité et le pédagogisme, est une éducation qui laisse compétences et connaissances basiques et de haut niveau à ceux dont le milieu familial est propice, ou ceux dont le talent est notable, dont l'ensemble est une petite minorité.

L'argument de la masse critique infranchissable en termes de qualité de l'éducation est fallacieux.

Ce n'est en aucun cas parce que l'on éduque plus de monde que l'on éduque nécessairement moins bien.

Ce n'est vrai qu'à budget constant.

Si j'éduque un million d'enfants avec un budget X et dix millions avec le même budget X, ces derniers seront nécessairement moins bien éduqués, voilà tout. Mais si j'adapte le budget au nombre, je maintiens égale la qualité d'accès à la connaissance.

A mesure que les budgets ministériels dégringolent en matière d'éducation et de culture, pour les écoles comme les conservatoires qui en ont perdu le nom et le sens, on estime toujours davantage que l'enfant doit s'éduquer seul, sous le regard énamouré de quelque témoin du prodige humain.

Mais le prodige humain spontané ne se produit que dans des cas aussi rares que l'or dans la roche.

Par contre la connaissance émerge systématiquement avec une éducation appropriée, intensive, cadrée, rigoureuse.

L'aristocrate Sapiens doit mener la guerre de l'éducation massive, offrir à chacun de ses représentants une instruction aristocratique. Quelle en est la condition ?
L'argent.

La bonne nouvelle, c'est que de l'argent, il y en a des montagnes, celui qui sert à fabriquer des bijoux qui ne servent à rien, à investir dans une industrie destructrice de tout.

On pourrait l'employer à éduquer.

En attendant, Homo Sapiens est une plèbe désorientée, une populace renfrognée, une population exploitée ou abandonnée, ce qui revient au même, un peuple sans conscience de lui-même, sans perspective rationnelle autre qu'anxiogène.

En attendant l'aristocratie Sapiens, il faut juger son prochain avec autant de magnanimité que d'intransigeance.

Nul n'a choisi d'être un abruti, un criminel, ou les deux à la fois. Même le plus grand des salopards fut un adorable bébé.

Il faut respecter l'innocence en chacun. Si cela s'est gâté par la suite, c'est la faute du sort. Ou alors, c'est celle de Dieu.

Mais on ne peut à la fois aimer inconditionnellement un tout jeune enfant, et lui demander d'être responsable de ce qu'il deviendra. Sauf à être certain de lui offrir toutes les conditions de la vertu. Et encore, cela ne fera toujours pas de libre arbitre, et le vice trouvera bien quelque liberté mal arbitrée pour s'exprimer. Mais il sera réduit à sa portion congrue.

La priorité de toutes les priorités pour faire d'un petit d'Homme un aristocrate, c'est lui inculquer sa langue.

On n'est que la moitié d'un être humain si l'on ne sait exprimer dans une langue correcte, orale et écrite, ce qui doit l'être.

On n'est pas, alors, en mesure de faire valoir le droit, le sien ou celui d'autrui, c'est le même.

On n'est pas en mesure de se défendre de l'injustice, ni de l'attaquer, on ne peut que subir en silence.

Pour sortir du silence il faut la langue. Il la faut à chacun d'entre nous sans une seule exception.

VIII : Le Bonheur, idéal des idéaux

Il est deux idéaux communément associés et répandus jusqu'à constituer l'alpha et l'oméga de notre civilisation, alliage responsable, notamment, de la toute puissance des capitaux sonnants et trébuchants, c'est à dire des dieux "profit" et "bénéfice", j'ai nommé **bonheur et liberté**.

Le bonheur, n'est-ce pas, c'est le but ultime, absolu de l'existence. C'était déjà un idéal du temps où l'on parlait de béatitude, plus tard on l'inscrit dans la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, mais les 30 glorieuses sont les 30 glorieuses du bonheur. Jouissons ! Telle est notre unique raison d'être.

Quant à la liberté, elle est peut-être plus récente, mais elle n'en n'est pas moins dynamique. Elle aussi a profité pleinement du grand boom beatnik. Aujourd'hui, la liberté est communément perçue comme un instrument du bonheur, l'un ne pouvant aller sans l'autre, les deux étant donc la priorité absolue.

La réalité, donc la vérité, c'est que la liberté est un leurre, comme je l'ai longuement démontré, et le bonheur une quête infiniment pauvre.

L'alternative n'est pas liberté/captivité, mais sentiment de liberté/sentiment de captivité.

Pour qu'il y ait sentiment de liberté, il faut une adéquation entre ce à quoi j'aspire et ce que je vis, entre ce que je conçois de ma vie et sa réalité. Ainsi la liberté ne fait que dissimuler le confort, la quête de liberté étant en réalité celle du confort.

Le confort, quand rien ne s'y oppose sur le plan éthique, moral, est légitime, chacun y a effectivement droit.

Mais la liberté d'exploiter, asservir et mépriser son prochain au nom de la mode textile, de l'iPhone et du Nasdaq, de la libre entreprise, du libre marché, n'est rien d'autre qu'un immense fléau, le plus grand de ceux dont souffre notre espèce.

Quant au bonheur, il est à l'idéal humain ce que la fange est au confort porcin. On aime se rouler dedans, on est tout content, mais ça n'avance à rien sur le chemin que nous avons à suivre, vers la connaissance et la justice.

Aucun être humain ne sera jamais aussi heureux qu'une vache qui rumine et relâche son méthane.

Homo Sapiens est une créature aspirant à tout autre chose que le bonheur.

Homo Sapiens a besoin de dignité, d'intelligence, de lucidité.

Certes on peut être heureux sans faire de mal à personne. J'en suis fort aise, mais cela ne fait pas du bonheur un idéal.

Disons que s'il n'est pas issu du vice, de la triche, de l'exploitation, de la perversion, de l'empoisonnement ou de l'aliénation, le bonheur est un agrément collatéral.

Un idéal c'est ce que l'on a vocation à poursuivre, qui ne vient pas seul, ou ne vient spontanément qu'en trop petite quantité. C'est la justice, la connaissance, et tout cela requiert effort et douleur, au contraire du bonheur.

Et si vient du bonheur, surtout qu'il ne soit pas trop grand, trop envahissant.

Jouir sans entrave est porteur de tous les dangers, de tous les maux, ceux que l'on encourt quand on chemine les yeux fermés.

Il faut jouir, certes, jouir de ce et ceux que l'on aime, mais tel n'est pas une quête, un idéal, ce n'est que de l'eau et du pain.

En ce XXIe siècle, le bonheur, c'est l'opium du peuple Sapiens, celui qui noie la cruelle réalité de notre monde dans une fumée opaque.

Grammaire de la condition humaine

La condition humaine se conjugue à l'impératif et au participe passé.

Je ne sais pas si vous fréquentez les réseaux sociaux comme je le fais, si tel est le cas vous avez constaté comme moi que la grammaire y est massacrée, notamment l'impératif et le participe passé.

Le participe passé, au XXIe siècle, c'est participer à la mémoire de notre civilisation, y compris ses pires méfaits, à commencer par le commerce du bois d'ébène, l'indigénisation (la colonisation) des noirs, des arabes et autres asiatiques dans leurs usines à gaz.

Nous sommes à peu près amnésiques, et la masse des auteurs internet aussi, en boucle infinie sur l'infinif, là où il faudrait participer au passé. Omar m'a tuer. Et le passé composé avec. Il faut composer avec notre passé houleux, si l'on prétend à quelque paix.

Quant à l'impératif, il conjugue notre humaine condition, faite de devoir, de contraintes, de nécessité.

Le sens de l'impératif des masses ivres de bonheur et de liberté, c'est le viol du premier groupe par le s comme systématique. *Arrêtes ! Chantes ! Regardes !* Et tous s'enjoignent mutuellement au bonheur et à la liberté, méprisant l'impératif au dernier degré, comme on méprise son père et sa mère.

Il n'y a pourtant pas de parents plus fidèles que la grammaire, elle est à la pensée ce que les lois de l'harmonie, de la mélodie et du rythme sont à la musique. Une structure sans laquelle il n'y a rien, que du hasard, une liberté tarée, de la pollution.

La liberté et le bonheur n'ont aucun sens s'ils ne sont soumis à l'impératif au sein duquel ils doivent s'exprimer. Le sens de l'impératif est éthique : il est impératif de faire justice au monde et à soi-même.

De l'altruisme égoïste, de l'égoïsme altruiste

On parle souvent d'altruisme et d'égoïsme.

Les gentils sont les altruistes, ceux qui pensent à leur prochain, les méchants sont les égoïstes, qui ne pensent qu'à eux-mêmes.

Pourtant, le soin que l'on apporte à autrui est un soin que l'on s'apporte à soi-même, il répond à la même nécessité de soulager un besoin, celui d'autrui ou le sien propre est le même.

Mais surtout, **l'altruisme est à géométrie extrêmement variable.** Il s'exprime en fonction d'une donnée affective empathique qui intervient systématiquement dans le rapport aux êtres aimés proches mais se déclenche selon les circonstances pour le reste de la population.

L'altruiste moyen se fout du monde comme de l'an 40, tant que ceux qu'il aime vont bien, tant que ceux qui souffrent, auxquels il est susceptible de s'identifier, ne se manifestent pas.

Quant à l'altruiste acharné, disons mère Teresa, le propre de la générosité qui l'anime, c'est son besoin impérieux, son bonheur ultime de servir, c'est donc d'abord sa propre nécessité qui s'exprime.

L'égoïste, c'est l'être humain.

Il ne peut faire autrement qu'être égoïste, tout tourne autour de son nombril, il est ainsi constitué, sa conscience lui fait office de monde, un monde qu'autrui ne fait qu'habiter.

Le problème n'est absolument pas de déterminer si quelqu'un est altruiste ou égoïste, mais si la nécessité qui l'habite est en adéquation avec les impératifs éthiques qui s'appliquent à la civilisation Homo Sapiens, en d'autres termes, si son comportement est vertueux.

C'est la même question qu'il faut se poser au sujet de la civilisation. Sauf que si l'individu n'est que le produit de la civilisation, la civilisation est le produit d'elle-même, elle a le pouvoir de se façonner elle-même.

Tripalium tremens

Le travail, tant redouté, craint, détesté, est un merveilleux idéal.

Ô, pas celui qui sert à ramollir le cerveau avec du soda, à fabriquer de l'or pour d'inutiles bijoux, d'obscènes fortunes, pas celui qui broie, qui lamine l'esclave pour faire la richesse de son maître.

Non, le travail, celui que l'on s'inflige à soi-même pour grandir.

Que l'on ne s'y trompe pas ! Le travail n'est pas apparenté au tripalium, instrument de torture romain, pour rien.

Le travail, c'est de la douleur ou alors ce n'est pas du travail.

La douleur de la concentration, de la discipline, du sacrifice de soi, la douleur des limites que l'on repousse sans cesse, au prix d'un accouchement de soi-même perpétuel.

Le travail, c'est le Jihad, le vrai.

Le courage c'est celui de lutter contre soi-même. Pour s'élever vers la connaissance et la dignité, la sagesse.

Le goût, la capacité au travail s'acquiert par l'éducation, comme une valeur essentielle, cardinale de la dignité humaine, le moyen par lequel chacun peut s'extraire de sa médiocrité initiale, de sa médiocrité tout court.

IX : Le Genre humain

Le monde, en tout cas sa version occidentale, est divisé en deux : les adeptes de la fameuse “théorie du genre” et ses adversaires.

Or il est aussi débile de vouloir absolument que le garçonnet échappe à ses petites voitures et la fillette à ses poupées, que de tenir à ce que le premier, parce qu’il représente son genre, soit absolument exposé au jouet masculin, et la seconde, pour la même raison, au jouet féminin.

Au sujet du genre et de ses jouets, la science a découvert, en ce XXI^e siècle, qu’il s’applique au-delà des frontières d’Homo Sapiens.

En effet, les petits singes ont le même goût genré que les petits d’Homme. Les bébés singes mâles aiment autant les petites voitures que les enfants mâles, et les petites du singe sont aussi attirées par les poupées que les petites filles.

Quelle conclusion en tirer ?

Que si l’enfant mâle aime les petites voitures, ce n’est pas le fruit de son éducation, d’une “imprégnation culturelle” mais de sa nature profonde.

Inversement, ce n’est pas parce que c’est sa nature profonde de mammifère qui s’exprime ainsi, qu’il n’a pas le droit de la dépasser.

La règle à suivre est très simple : laisser jouer tout enfant avec tout jouet qui lui plaise.

La science du XXI^e siècle a également compris que le corps n’est pas le seul à répondre à son genre, le cerveau aussi.

Ainsi, les troubles de l’identité sexuelle puisent-ils leur source dans une contradiction entre le genre du cerveau et celui du corps. Il faut donc les prendre très au sérieux, et admettre le droit d’un garçon à devenir une fille et inversement, car c’est la conséquence de leur nature réelle et intime.

Le féminisme

J’ai été élevé par ma mère, dans l’idée qu’une “femme sans homme est un poisson sans bicyclette”, tel était le slogan féministe du groupe qu’elle fréquentait alors, inscrit sur un gros badge qui figurait en bonne place dans la salle de séjour. Je l’ai pris pour argent comptant jusqu’à atteindre l’âge de le voir démentir.

Car par la suite, j'ai pu constater, au cours de ma propre expérience, longue et intense, d'explorateur de la femme, que c'est un énorme mensonge, parce que la plupart d'entre elles n'aspirent à rien d'autre qu'à rencontrer l'homme de leur vie, le père de leurs enfants.

Le féminisme, dans l'ensemble, soit il correspond à une cause juste, alors il porte mal son nom, soit il porte bien son nom mais correspond à une cause absurde.

Prenons le cas du féminicide que les féministes aimeraient intégrer au code pénal.

S'il est parfaitement juste de réclamer une meilleure protection des femmes en toutes circonstances de péril, comme il est juste de réclamer la protection de tout être humain en danger, la revendication du statut de féminicide pour le meurtre des femmes est dépourvue de sens.

La protection de la personne en danger ne s'appelle pas "féminisme", mais "justice".

Ces gens qui réclament le féminicide ne réclament pas l'infanticide, supprimé du code pénal en 1994.

Ils ne réclament pas non plus le négricide, or est-ce pire de tuer une femme que de tuer un noir ? Ils ne veulent pas non plus de judéocide, d'islamicide, de d'homocide ou transcide.

Pourquoi est-il plus grave de tuer une femme qu'un autre être humain ? Aucun de ces féministes n'aura jamais de réponse.

Vingt-six hommes meurent chaque année tués par leur conjointe, sept mille cent trente six hommes en souffrance conjugale, victimes des violences volontaires de leur conjointe en 2013, selon l'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales.

Les esprits éclairés qui réclament le féminicide réclament-ils aussi le masculinicide ? Pas du tout ! Cela n'entre pas dans le cadre de leur lubie.

En effet, le féminisme qui porte bien son nom est une lubie.

La différence entre une cause juste et une lubie, c'est que la première correspond à une réalité objective dont on peut justifier par la description de la réalité, par les faits, le raisonnement, la démonstration, alors que la lubie est intestinale, fondée toute entière sur l'unique affect dépourvu d'intellect, incapable de se justifier rationnellement.

Quand on réclame le féminicide dans la loi, on ne sait pas pourquoi on ne réclame pas tous les cides de la terre avec autant d'empressement, on ne sait donc rien à ce que l'on raconte.

“La femme est l'avenir de l'homme” voilà le vrai crédo féministe. La femme est le meilleur de l'Homme, parfait exemple d'idéologie tarée.

Et pourquoi pas le noir ?

Pourquoi pas l'inuit, avenir de l'Homme ?

Pourquoi pas le chrétien, le juif ou le musulman, le bouddhiste, l'hindouiste l'avenir de l'Homme ?

Pourquoi pas les blonds ?

Les grands ?

Les maigres ?

Le femme n'est qu'un groupe, fût-il le plus nombreux. **Aucun groupe d'êtres humains n'est l'avenir de la race humaine, c'est l'espèce humaine qui est l'avenir d'elle-même, ou alors son tombeau.**

La femme n'a rien de plus que l'homme, pas davantage que l'inverse.

Sur le plan législatif, institutionnel, les femmes, sous nos latitudes occidentales, ont conquis leur égalité et c'est tant mieux mille fois.

A ce sujet, Finkelkraut a dit la seule chose intelligente que je lui connaisse :”Alors que la mauvaise foi consiste traditionnellement à ne pas reconnaître sa défaite, le féminisme invente une nouvelle mauvaise foi consistant à ne pas reconnaître sa victoire”. C'est parfaitement vrai.

S'il demeure des injustices faites à la femme, c'est un combat, comme l'indiquent les termes, de justice qu'il reste à mener, comme quiconque est susceptible d'en relever, ce n'est pas un combat féministe qui consiste plutôt, en réalité, à ériger la femme en une sorte de demi-divinité.

Ce sera sans moi.

Les femmes n'ont rien de divin, rien, absolument rien qui soit supérieur aux hommes. Elles peuvent tout autant si elles ne se lavent pas, n'ont rien à envier à leur médiocrité crasse.

Parents mode d'emploi

Penchons-nous à présent sur l'exoparentalité, c'est à dire le projet d'élever des enfants en dehors du schéma parental homme femme.

On nous dit que pour faire un enfant, il faut un papa et une maman.

C'est faux.

Il faut un ovule, un spermatozoïde qui y pénètre, et un utérus.

Je l'ai dit, un spermatozoïde n'est pas un papa, un ovule n'est pas une maman, dont les rôles respectifs ne sont pas biologiques, mais culturels, psychologiques, psychiques.

La preuve en est que les parents d'enfants adoptés sont tout aussi parents que les autres.

Que cela peut-il avoir de mal dans le cas des homosexuels, si ça ne l'est pas avec les hétérosexuels?

Pour s'opposer à leur parentalité au nom de la justice, il faudrait que l'homosexuel(le) ou transgenre soit intrinsèquement malveillant ou incapable à l'égard de l'enfant.

Bon courage pour faire valoir une idée pareille !

Des études ont été menées qui comparent ce que deviennent les enfants issus de familles homoparentales aux familles traditionnelles. Le résultat ne montre aucune différence, ni en matière de préférence sexuelle de l'enfant devenu adulte, ni en matière d'insertion sociale.

Rien ne s'oppose à l'émergence des familles alternatives, autre que la passion de ceux qui y voient une perversion, mais n'est-ce pas une poutre qu'ils ont dans l'œil ? Eux qui se réclament souvent de Jésus.

L'ouverture du modèle familial, intégrant d'ailleurs foyers recomposés et monoparentaux hétérosexuels, correspond à une complexification de la cellule sociale, qui correspond elle-même à la trajectoire fondamentale de notre espèce.

En attendant que les enfants soient élevés indistinctement par des hommes ou femmes ou transgenres hétéro ou homosexuels sans poser de problème à quiconque, il me semble, au contraire, justement, que le projet d'éducation des familles alternatives est en moyenne plus solide que celui des hétérosexuels lambda.

Ces derniers, globalement sur Terre, se contentent de procréer sans velléité particulière de prise en charge de l'enfant, autre que l'instinct le plus primaire offrant à sa progéniture le lait nécessaire à son développement biologique, un instinct totalement insuffisant à l'éducation.

Ils se quittent par millions après avoir procréé, laissant l'enfant sans foyer stable, ils vouent leur progéniture aux smartphones et autres autres tablettes sans vergogne, à la déshérence et à l'abandon spirituel, moral, psychologique.

Or, les foyers exosexuels qui désirent un enfant sont globalement très impliqués dans des projets d'éducation qui vont au-delà de la nécessité biologique et offrent, finalement, en moyenne, j'en suis convaincu, de meilleures conditions de parentalité que le tout-venant hétérosexuel.

Il s'occupent plus et mieux, en moyenne, de leurs enfants que leurs homologues hétéro.

Vient la question du droit de l'enfant à naître.

On nous dit que tout enfant a droit à un papa et une maman. Il est difficile d'affirmer le contraire, mais cela n'en demeure pas moins une insulte à la logique.

En effet, un enfant à venir a TOUS les droits.

Il a le droit, par exemple, d'être une fille.

Est-ce une bonne raison pour empêcher la naissance des garçons ?

L'enfant qui vient au monde a le droit, oui, absolument, il a le droit d'être juif.

Allons-nous donc demander aux chrétiens, musulmans, athées de tous poils, goys du monde entier, de bien vouloir s'abstenir de procréer ?

C'est vrai, l'enfant a tous les droits, même celui d'avoir deux papas, deux mamans, pourquoi pas deux mamans dont l'une est un fait plutôt un papa, et des papas mamans en tous genres ?

On s'en branle ni plus ni moins, tout simplement. L'enjeu est partout, sauf dans les parties génitales et les préférences sexuelles des adultes qui prennent en charge les enfants sur Terre.

Quant aux mères porteuses, que font-elles ? Elles prêtent leur utérus à qui n'en dispose pas, peut-être leur ovule avec, ce qui ne change rien.

C'est une merveille de générosité.

Il n'y a aucune raison de l'empêcher, aucun péril particulier pour l'Homme dans une telle pratique.

Il s'agit évidemment, mais comme en toute chose, d'assurer la dignité pleine et entière des acteurs d'une telle entreprise. Personne ne doit forcer personne, personne ne doit exploiter personne. Faire un business de son utérus? Et pourquoi pas ?

Rien ne s'oppose à une telle offre pécuniaire saine, contrairement à celle que l'on trouve dans tout centre commercial de la Terre, trempée d'exploitation, d'asservissement et de misère.

Vie de pute

La tendance pour les êtres de lumière morale et autres féministes béats est à vouloir abolir la prostitution.

En France, une loi a été promulguée sous Hollande qui pénalise son usage.

Personne n'a demandé leur avis aux personnes concernées, réunies en syndicat des travailleurs du sexe, gravement attaqués par un tel arsenal législatif qui les expose à la clandestinité et ses périls.

Car comme pour l'avortement, la prostitution est un fait, en plus d'être le plus vieux métier du monde : soit on l'accompagne, soit on en dégrade les conditions pour tous les acteurs, praticiennes et usagers.

Jean-Luc Mélenchon déclare que personne ne veut que ses filles deviennent prostituées, j'en ai deux.

Je pose la question à Mélenchon, veut-il que ses filles deviennent caissières ? Faut-il abolir la caisse ? Si oui, d'ailleurs, au demeurant, pourquoi se plaindre des caisses automatiques ?

Ce que je souhaite pour mes filles, c'est un monde de justice. La prostitution est juste.

Les bourgeoises puritaines, telles Najat Vallaud-Belkacem, sont totalement incapables de comprendre que leur propre vertu se situe là où d'autres femmes ne perçoivent que leur chatte.

Elles sont incapables de comprendre que baiser contre du pognon est une perspective qui n'a absolument rien de dégradant pour un certain nombre de femmes dans une société donnée, femmes dont la dignité n'a absolument rien à leur envier, peut-être simplement la situent-elles en quelque partie de leur corps plus en hauteur.

Elles ne le comprennent pas, les abus terribles que les réseaux mafieux infligent aux filles qu'ils recrutent, et parfois séquestrent, sont le fruit d'une jungle qui pousse grâce à l'absence de cadre digne pour la prostitution.

Interdire la prostitution ou l'usage de la prostitution, c'est exactement du même niveau de débilité que la prohibition de l'alcool. Quand les féministes parlent d'abolitionnisme de la prostitution, rien de tel pour donner envie d'abolir le féminisme.

Une chose est certaine, sur le plan logique, dans une optique d'épistémologie éthique, rien ne permet de qualifier la prostitution de vice.

Puisque l'échange d'argent n'a rien d'un vice, puisque la relation sexuelle, non plus, alors l'échange d'argent associé à une relation sexuelle ne peut être davantage un vice que chacune de ces deux pratiques dissociées.

La prostitution n'a rien de condamnable, mais en revanche, elle est d'une grande vertu sociale, elle est œuvre de santé publique.

Elle est la mise en relation des hommes aux besoins sexuels insatisfaits, qui existent qu'on le veuille ou non, dont les conséquences ne peuvent qu'être néfastes pour tout le monde, avec des femmes sexuellement disponibles pour les accueillir.

Il faut un esprit pervers pour y voir le mal.

Que l'on donne la parole aux intéressées plutôt que se substituer à elles, elles dérangent tellement les belles âmes.

Que la bourgeoise puritaine qui remplit plus ou moins honteusement son devoir conjugal se taise et apprenne.

La place de la prostituée dans la société est tout aussi légitime et digne que celle de l'infirmière, la kinésithérapeute, la psychologue, tout l'enjeu est de la lui offrir.

Un jour, quand je faisais le taxi clandestin (Uberpop puis Heetch), j'ai engagé la conversation avec une prostituée qui avait sollicité mon véhicule, comme cela se produisait souvent.

Elle me dit en substance que la vie de prostituée n'était pas facile. J'en convenai avec elle évidemment.

Pourquoi, lui demandai-je faussement naïvement, cette vie est-elle dure ? Parce que l'on se donne sans désir, me répondit-elle.

Je lui demandai alors si la vie de caissière serait meilleure. Elle eut à réfléchir quelques instants pour déclarer qu'une telle vie serait bien pire. Une tâche tout aussi désagréable pour un revenu très inférieur.

CQFD.

Laissez les putes exercer, qui sont nobles et belles, soulager la misère des mâles et aussi des femelles. Laissez leurs clients jouir d'elles, qui sont parfaitement innocents.

L'amour

L'amour n'a rien de plus noble que les autres sécrétions du corps et de l'esprit.

L'amour n'a rien de spécifiquement humain, tout mammifère et nombreuses autres créatures en font l'objet tout autant que nous.

L'amour n'est qu'une force, la plus grande, sans doute il est vrai, celle qui scelle toute chose.

L'amour est l'énergie par laquelle tout ce qui est, *est*.

Même un électron épouse son atome par amour, le proton son neutron.

Dans le règne humain, l'amour, tout comme la haine, la colère, la frustration, la souffrance, peut faire de grands dégâts.

En effet, **derrière chaque salopard il y a des êtres aimés et aimants qui l'encouragent dans sa saloperie.**

L'amour, par ailleurs, mène volontiers à la haine, la colère, la frustration et la souffrance, il suffit qu'il soit contrarié pour cela. Or l'amour se voit volontiers privé de son dessein.

L'amour, en vérité, est un objet d'asservissement. Il est rarement inconditionnel. Il est très souvent exigeant pour son objet qui doit se conformer à sa loi.

L'amour n'a rien de plus sacré que n'importe quel autre phénomène vivant, les esprits béats de l'amour, légion, transforment le coeur en une pompe à vide, dans le meilleur des cas, à merde dans le pire.

Sans cerveau, le système cardiovasculaire n'est qu'une machine folle, livrée à elle-même.

Le Christ

Il est fascinant de faire du message du Christ, qui n'a jamais évoqué un seul instant la sexualité à travers même les témoignages canoniques, sauf pour défendre la femme adultère, il est stupéfiant que l'on ait associé sa venue à une restriction drastique de la liberté sexuelle.

En effet, ce sont bien les chrétiens qui s'imposent à eux-mêmes les plus rigoureuses lois en la matière. Eux qui font de la fornication le plus grand péché.

Dans la pratique, au XXI^e siècle, il est beaucoup moins grave de tromper son conjoint, de faire l'amour avant le mariage chez les juifs par exemple, que chez les catholiques et autres obsédés par la figure du Christ.

Et puis les rabbins et les imams peuvent se marier, pas les prêtres ou prélats catholiques, pourquoi ?

Je n'en sais rien. Je sais que c'est une redoutable erreur, cela les conduit tout droit au péché comme nous le voyons à travers le scandale à répétitions de la pédophilie dans l'église.

Le Christ, à son retour, se fera fort d'expliquer à ces gens que baiser n'a rien de mal, baiser comme on veut, quand on veut tant que tout le monde est consentant et en âge de consentir.

La pédophilie

On aura remarqué mon goût de la transgression. Il va jusqu'à me faire défenseur des pédophiles, puisqu'il n'y en a aucun, alors ce sera moi.

Leur souffrance est celle d'un cauchemar sans éveil ni issue.

Alors que le commun des mortels ressent le désir, colonne vertébrale de son existence psycho-sociale, dans les circonstances voulues avec des conséquences agréables et affectivement valorisantes, le pédophile est assailli, obsédé, possédé par un désir criminel.

Être pédophile, c'est respirer un air qui étouffe.

C'est avoir le cœur qui pompe dans le mauvais sens et délivre du mauvais sang.

Être pédophile, c'est avoir, en lieu et place, dans sa chair, d'une intimité complice, dont tout le reste du monde jouit, un monstre tueur d'innocence.

Le pédophile ne peut pas un instant prétendre au bonheur que tous, vous qui voudriez les pendre haut et court, revendiquez pour vous-mêmes comme le premier des droits.

Je ne cherche pas à faire pleurer dans les chaumières sur le sort du pédophile, je cherche à faire valoir la réalité de ce trouble, sa nature.

La moindre des choses serait de soigner, traiter, détecter, accompagner. Si les pédophiles passaient du statut de criminels à celui de patients, il n'y aurait plus que les psychopathes irrécupérables pour violer des enfants.

On préfère donner libre court à sa haine contre la pédophilie plutôt que la traiter donc la réduire. C'est le propre de la haine, elle doit conserver son objet.

En matière de justice on condamne les pédophiles comme des criminels classiques parce que l'on ne leur reconnaît pas d'altération de la conscience. Pour que la maladie invalide la possibilité de jugement, dans la loi française et sans doute partout ailleurs, il doit y avoir une complète hallucination, un épisode schizophrène, psychotique.

Si la justice était digne de son nom, en la matière, elle s'occuperait des contraintes qui pèsent sur la conscience, de la nature des charges qu'elle reçoit au moment du passage à l'acte.

Si quelqu'un me saisit la main, qui tient un marteau et frappe à mort une victime avec mon marteau et ma main, je ne serai pas coupable. Pourtant j'étais conscient de frapper la victime. Mais j'étais sous contrainte souveraine, les lois de la physique m'ont échappées.

La pulsion violente, à fortiori sexuelle, est de cet ordre.

La contrainte n'est pas physique, elle est psychique, cognitive mais elle n'en demeure pas moins puissante, raison pour laquelle s'opère le passage à l'acte malgré les barrières psychiques naturelles, malgré la crainte des conséquences.

Une justice digne de ce nom, à l'avenir, se posera de telles questions. Le plus tôt sera le mieux.

En matière de pédophilie il faut informer, débattre, combattre les idées reçues. Je le ferai même si je suis seul. Je fais toujours tout seul.

Il faut s'interroger, qu'est-ce que la pédophilie ?

C'est quand on est sujet à l'éveil du désir sexuel devant des stimuli parfaitement anormaux, puisque le langage du corps est en l'occurrence celui de la puérité. C'est précisément là où se trouve le dysfonctionnement, le danger et la nécessité pour la société d'intervenir, c'est le corps de l'enfant, dans son expression infantile,

qui joue comme un déclencheur libidinal alors qu'il a vocation à invoquer la protection, la pudeur, la sanctuarisation.

Chez un sujet normal, ce sont les insignes adultes, le caractère mûr de la masculinité ou de la féminité qui déclenche, bien évidemment, le désir sexuel.

Pour déterminer si un homme est un pédophile ou un représentant normal de son espèce, il faut déterminer si les rapports qui lui sont reprochés ont impliqué un corps d'enfant ou un corps d'adulte et si entre les deux, où exactement.

C'est là tout l'enjeu moral, éthique, il n'y en a pas d'autre, je mets au défi tous les puritains, réactionnaires et autres fanatiques de produire le moindre raisonnement justifiant la coercition quand deux corps consentants à maturité sexuelle s'étreignent.

Quel est le critère permettant de séparer les hommes normaux des hommes pédophiles, si ce n'est celui-là, celui de la situation physique, biologique, physiologique ? L'âge en soi n'est qu'un indicateur, seule la réalité de l'individu en question doit s'imposer dans le jugement.

On peut évoquer l'aspect psychologique, une gamine de quatorze, quinze ou seize ans ne sait pas ce qu'elle fait. Qui sait ici bas ce qu'il fait ? Combien de femmes regrettent ce qu'elles ont fait de leur corps de femme ?

Tous autant que nous sommes nous cherchons et nous cheminons, en fonction de ce que nous sommes à l'instant où nous cherchons et/ou trouvons. Si une fille, quel que soit son âge, d'une puberté achevée, décide de coucher avec un homme plus âgé, on ne trouvera que des cadavres pour en contester le droit, à l'un ou l'autre.

Ces morts-vivants qui donnent à la dignité un prix inversement proportionnel à ce qu'elle vaut.

Il font de la vie, la mort.

Ils fauchent aveuglément, punissent les innocents, vivent dans les enfers. La vie, c'est faire l'amour quand la Nature y conduit l'Homme. La mort, c'est empoisonner les pommes dont se nourrissent bergères et bergers.

Or l'adolescence, en matière de pédophilie, semble un concept fait pour les chiens. Il n'y a plus d'adolescence désormais. Elle est niée, on la veut enfance.

L'autre critère à examiner, c'est celui du préjudice, du tort infligé. Y-a-t-il eu une emprise quelconque? Est-ce bien délibéré de la part de la jeune fille, que d'aller avec ce pervers dégueulasse?

Dans bien des cas, les attouchements et autres contacts sexuels sans pénétration ne blessent pas l'enfant en soi. C'est la société qui éprouve le besoin hystérique de couper les couilles avant écartèlement de quiconque a touché un enfant, comme si le moindre contact avait valeur en cruauté d'un dépeçage à la fourchette.

La réalité de bien des atteintes sexuelles aux enfants, comme l'illustre ce très beau film, étonnement à succès, "Polisse", c'est que le préjudice subi l'est d'abord par

l'entourage, qui engendre une victimisation forcenée et inculque à l'enfant, de force, la nécessité de nourrir la haine et le dégoût, pour un geste, un acte qui aurait pris une nature peut-être anodine ou presque, s'il n'en avait jamais été question dans un contexte d'affliction paroxystique.

Cela dit, la pédophilie demeure évidemment un danger réel pour la société, dont la prolifération semble égale au calvaire qu'il engendre.

Plus la pédophilie est atroce, plus les pédophiles courent les rues. La raison en est que la pédophilie, maladie grave, n'est traitée par personne.

Non seulement aucun pédophile ne sera jamais soigné ni suivi parce qu'il déclare sa pédophilie mais encore, on va le condamner s'il consomme de l'image pédopornographique alors que c'est vraisemblablement la raison pour laquelle il ne s'attaque pas à un même en chair et en os en ce moment même.

Personne ne souhaite considérer le calvaire d'un pédophile. Je n'hésite pas en ce qui me concerne à désigner ces gens, au sein de nos sociétés très suspicieuses et coercitives, comme les pires damnés de la Terre, qui subissent la damnation au moins autant qu'ils l'infligent, contrairement aux damnés du Merdier économique, industriel et financier qui ravagent notre espèce entière et en sont abondamment récompensés.

Je suis donc à leurs côtés, je le serai jusqu'à la mort, sous les crachats, enseveli de vomi, ce sera sur mon visage de vivifiant embruns, les insultes de douces louanges.

X : Socialisme et Libéralisme

Ces deux mamelles de la politique antagonistes, adversaires, ennemies, structurent son architecture. Pour se situer sur l'échiquier il faut en passer par le traitement de ces problématiques, sociales, socialistes et libérales ou libéralistes.

Je n'en dirai ici que quelques mots.

Le libéralisme est plus difficile à définir que le socialisme parce que le premier a muté au cours de l'Histoire, pas le second.

En effet, le libéralisme de ses pères, à commencer à son fondateur officiellement reconnu, John Locke (1632 - 1704), n'a rien à voir avec le libéralisme de Thatcher. Alors que le socialisme demeure la même idée de partage des richesses depuis Marx et ses prédécesseurs.

Historiquement, le socialisme s'est avéré au moins aussi dangereux que le libéralisme, ce dernier, impérialiste, à l'origine de bien des guerres et des misères notamment dans les pays vassaux (dits du tiers-monde), le premier accompagné avec entêtement de totalitarisme et de violence.

Étant entendu que le socialisme s'est par ailleurs perverti en portant ce nom usurpé au sein de régimes libéraux comme Hollande, en France, en fut une magnifique illustration.

Étant entendu que c'est une logique libérale, de vae victis, qui a mis Hitler au pouvoir en humiliant et jetant dans la misère les allemands. C'est également une logique libérale qui a conduit au financement de son régime par les grandes banques.

Mais en ce XXI^e siècle, le libéralisme tend à incarner, seul, le vice.

Ce que nous enseigne notre siècle, c'est qu'avec lui, le libéralisme a atteint un paroxysme de violence, pendant que les régimes socialistes totalitaires disparaissaient.

Au XXI^e siècle il ne reste que la Corée du Nord. Bien que hyper-dictatoriale, elle ne pratique visiblement pas le carnage de ses aînées soviétiques.

Quant à la Chine, par exemple, violente, elle est tout ce que vous voulez, mais plus socialiste le moins du monde. La Russie non plus.

En ce XXI^e siècle, nous voyons que le libéralisme, qui s'accompagne du capital libre, comme il se doit dans les termes mêmes, est plus nuisible que Mao, Staline, Pol Pot réunis.

Je ne vois aucune raison structurelle pour laquelle le crime de masse serait nécessairement associé au socialisme, alors que nous voyons le carnage intrinsèquement libéral.

Il n'y a pas de lien idéologique dans la substance même, entre le socialisme et les régimes totalitaires qui l'ont accompagné, il n'y a aucune fatalité à cela. Le libéralisme, lui, part d'un accomplissement - dans le contexte de sa genèse c'est un immense progrès, pour arriver à une catastrophe. La catastrophe socialiste pourrait bien, au contraire, se muer en accomplissement.

On apprend du passé, mais le libéralisme tue le présent. Il est purulent au dernier degré, ici et maintenant.

En ce siècle nous voyons qu'il n'a plus rien à voir avec le fait d'échapper à la fatalité de son hérédité, comme c'était le cas à son origine, une idéologie d'affranchissement.

Cela n'a plus rien à voir avec l'idée que chacun a sa chance, peut développer son talent, ses compétences et se voir récompensé pour cela, de quelque naissance que l'on fût, de quelque religion.

Le libéralisme de notre siècle est taré et fanatisé en ultra libéralisme, en néolibéralisme que j'aime appeler ultranéolibéralisme. La doctrine, idéalisée, est la suivante :

- 1) Pas d'impôts, pas de taxe, donc pas de service public. Les perdants, c'est-à-dire les usagers de ce dernier, n'ont qu'à gagner la compétition sociale. Ou alors, des impôts, mais seulement pour rembourser la sacro-sainte Dette.
- 2) Pas d'entrave au Grand Merdier International que constitue l'économie mondiale et ses traités désastreux.
- 3) Enrichir le riche jusqu'au vertige, jusqu'à la nausée et mépriser le pauvre au dernier degré, l'esclave à l'usine, dans les mines, à l'autre bout de la chaîne, qui n'a pas su fournir du coca-cola aux cerveaux disponibles, qui est responsable, avec son libre arbitre, de sa misère.

Un jour, sur twitter où le libéralisme fait rage, un "interlocuteur" libéral me dit que l'esclavage n'existait pas, que c'était, en substance, une invention des gauchistes.

Je lui ai répondu que si c'était son gosse qui ramassait du cobalt à mains nues pour avoir le droit de recommencer le lendemain, sa soeur à l'usine douze heures par jour pour un bol de soupe, sa mère aux champs du petit matin au grand soir pour une poignée de riz, il chialerait à s'en couvrir de morve.

Il n'a plus rien ajouté.

Le libéralisme du XXI^e siècle consiste à faire de l'essentiel des biens de consommation une insulte à l'éthique la plus élémentaire, au concept le plus primitif de répartition des richesses et de préservation des ressources, de l'écosystème.

Le bien de consommation type pollue abondamment à grands coups de carbone, empoisonne l'écosystème à grandes brassées de pesticides, emploie des légions de misérables pour faire la fortune d'une poignée de gagnants économiques.

Il laisse sur le bas-côté même les pauvres des pays riches. Les pays les plus vertueux économiquement, tels l'Allemagne ou la Grande Bretagne, renferment une pauvreté extraordinaire dans leurs flancs profonds.

Il faut du socialisme, à gauche toute, c'est la seule direction qui puisse adoucir le crash qui nous attend.

Plus nous serons résolument libéraux comme nous le sommes, à commercer avec la Chine, à ouvrir grand nos frontières à tous les virus économiques, plus violent sera le crash, l'explosion issue de la collision sociale et environnementale. Ce sera le plus grand "struggle for life" de l'Histoire de l'humanité, dans les décennies à venir.

Ce qu'il faut assortir au socialisme, c'est les libertés publiques. A la seule condition que ces dernières soient garanties sous les meilleurs standards, la liberté d'opinion et de mouvement, le droit au blasphème quel qu'il soit, nous devons virer drastiquement, mettre un cap résolu sur le socialisme.

Aujourd'hui, en France, en matière de libertés publiques, Macron mutile ses opposants à coup de LBD, de politique répressive digne de Staline, déploie beaucoup d'énergie pour s'imposer aux réseaux sociaux, en dealant avec leurs propriétaires, avec des résultats tangibles de censure.

Qui est le danger pour la population ?

Quant au droit au blasphème, on le revendique quand une jeune écervelée s'en prend à l'Islam en représailles aux insultes dont elle a fait l'objet de la part de musulmans, mais les grands médias sont totalement nassés par les ultranéo-libéraux qui ne donnent droit de cité qu'à des éditocrates acquis à la cause du Grand Marché et de ses régimes et à de rares invités aux idées contraires, dans le seul but de les laminer.

Qui est totalitaire ?

Il faut interdire, c'est du bon sens élémentaire, que quiconque s'enrichisse au-delà d'un certain ratio raisonnable, en proportion avec le moins payé de ses employés, interdire que des actionnaires bénéficient de valeur sonnante et trébuchante

vertigineuse sans lever le cul de leurs canapés, investissant dans les pires saloperies tant qu'elles rapportent de l'argent.

Ce n'est pas le principe capitaliste en soi qui est mortifère, mais son usage libéral, débridé.

Car si les investissements étaient vertueux, l'économie le serait aussi.

Il est tant d'initiatives bénéfiques à la société qui peinent à exister. Pourquoi investir dans du coca-cola pour cerveau disponible, dans des pesticides et autres écrans tactiles abrutissants, fabriqués par des esclaves, alors que le tissu économique pourrait rendre justice à notre espèce ?

Il faut garantir à chaque être humain, ressortissant de son propre pays ou d'un autre, c'est le même être humain, une ressource suffisante pour vivre dignement, loin de la faim, de la honte, de la misère, de la détresse sociale.

Car il n'y a pas de cafards, pas de rats parmi Homo Sapiens à part bien sur monsieur Macron et ses semblables, Merkel, Trump (mais Biden n'est pas épris de justice sociale le moins du monde) ou Bolsonaro.

Chaque représentant de la race Homo Sapiens doit être traité comme tel. A-t-on déjà vu des aristocrates mendier ?

Qu'est-ce qu'il faut de plus qu'un représentant d'Homo Sapiens pour faire un aristocrate ?

Nous sommes la gloire des mammifères et nous propulsons les nôtres par milliards dans la misère, la souffrance sociale, le désespoir.

Il faut garantir que, non seulement chaque acteur de la chaîne économique soit traité comme un aristocrate, mais encore que les non acteurs économiques fassent l'objet des mêmes égards que les autres, car il sont, eux *aussi* de la race Sapiens, sacrée.

Il faut interdire le principe même d'économie au mépris de la vertu, de toutes les vertus.

Interdire que l'on puisse faire travailler des esclaves en Afrique ou en Asie, des gens qui sont officiellement dans la misère selon nos propres critères, que l'on puisse détruire le climat et l'environnement, s'accaparer le cerveau disponible pour y déverser toute merde, compost d'un écosystème au pus en guise de lait, tout ça pour un "bénéfice" taré.

Les cadres de l'industrie numérique, applications et autres supports, tiennent leur progéniture à l'écart de leurs propres créations aux effets dévastateurs sur les facultés cognitives.

Jusqu'à quand ?

Il faut une économie locale. On peut importer certaines choses, mais le moins possible, exporter le moins possible aussi, en toute logique, seulement le nécessaire aux autres nations. Je ne crois pas que le terrible épisode de covid-19 démente cette nécessité.

Non, il ne faut pas avoir peur de manquer d'iphone en France car bientôt c'est ta mère qui sera assassinée par un autre fou que toi, qui essayait de survivre.

Des terminaux numériques, nous pouvons en faire de meilleurs, ils seront plus chers mais au juste prix. Ils seront plus rares, tant mieux. C'est un addict à son smartphone qui le dit, et pour cause, 90% du "service", du contenu ingurgité est dégueulasse, savamment aliénant, fabuleusement inutile.

Mais qu'importe, bientôt les gens feront n'importe quoi pour vivre.

Plus nous saurons faire local, moins ce sera douloureux. Tic tac tic tac tic tac...

En attendant, les supermarchés sont des rayons à déchet, tous plus rebutants les uns que les autres, bourrés d'additifs, d'additifs et de plastique, des fruits et légumes sans terre, sans air et sans soleil mais gorgés de chimie toxique, qui nous parviennent en conteneurs, des pourritures qui ne servent à rien d'autre qu'à ramollir le corps et l'esprit au bénéfice exclusif du chiffre d'affaire, du poison échappant à toutes les lois les plus élémentaires de respect du consommateur.

Les centres commerciaux ne sont que des repères mafieux, détenus par quelques familles qui mettent le monde en coupe réglée, tout comme nos grands médias.

Le trafic du marché numérique est aux mains d'un homme qui, tel Attila, détruit tout sur son passage. Bezos t'a baisé.

Les marchés sont de grandes places où l'on exécute l'espèce humaine et son environnement pour le "profit" des actionnaires.

Voilà le monde dans lequel on vit.

Que le Christ nous revienne et renverse les tables de ces marchands !

Quant à la loi que j'instaurerais si j'en avais le pouvoir, pour régir la richesse et la pauvreté, pour sortir les riches de leur statut d'assisté par les pauvres qu'ils exploitent, les affranchir du luxe, c'est la suivante :

Si tu ne nettoies pas toi-même tes chiottes après ton passage, que ce soit, du reste, ta bonne qui s'en charge ou ta mère, ta soeur ou ta fille, tu n'es pas digne de diriger quoi que ce soit, tu n'as le droit que de te cacher derrière ton balai à merde.

La Dette est la plus grosse arnaque qu'ait produit le libéralisme. Ce n'est que le moyen extraordinaire de financer la richesse des riches en ponctionnant les pauvres.

En effet, les détenteurs de dette sont riches, c'est même la raison pour laquelle ils ont investi dans la dette, et ceux qui pâtissent des plans d'austérité servant à la "rembourser" sont les usagers des services publics, les plus pauvres qui en dépendent, et les revenus moyens qui travaillent dur pour s'offrir une vie décente.

La Dette, c'est la plus grosse saloperie de l'ultranéolibéralisme, avec ses serviteurs ultra cinglés et zélés comme Merkel, l'une des plus grosses pourritures que la Terre n'ait jamais portée, une femme qui a assassiné la moitié de l'Europe à elle toute seule, même le FMI avait un peu honte de ce qu'elle a fait aux grecs, et puis Trump et chez nous Macron, lequel rêve de faire de notre pays une start up nation économiquement vertueuse, socialement misérable comme l'Allemagne, qui crève de sa pauvreté profonde, comme le Royaume Unis, comme toute l'Europe soit-disant compétitive et l'Europe des mauvais élèves, tous subissent la Dette et souffrent en silence.

Chez nous, en France, nous sommes moins silencieux depuis les gilets jaunes, mais la contestation part dans tous les sens et Jupiter a toute ses chances une seconde fois dans son duel programmé avec le Pen.

Quant au covid, en attendre des miracles de redressement éthique me semble bien illusoire.

Ce qu'il faut, c'est une Révolution. Sans tête coupée autre qu'idéologique. Il faut une assemblée constituante qui sorte ce pays de sa veule et vile appartenance à un système économique destructeur de tout.

XI : très brève épistémologie éthique

J'ai un double credo : d'une part je suis convaincu qu'en matière d'idéologie, la vérité émerge et se signale par l'argument aussi sûrement qu'en science, d'autre part elle naît aux yeux de tous, ne peut naître que dans la controverse, l'opposition.

Celui qui détient une part, un fragment de vérité est celui qui l'expose le mieux et traite le plus opportunément la contradiction. L'agora est donc indispensable à la manifestation de la vérité la plus cruciale de toutes, la vérité idéologique.

Une proposition seule ne peut s'imposer comme vraie si elle n'est pas passée au révélateur de l'attaque dont elle doit faire l'objet pour s'imposer.

Ainsi, écrire dans son coin ne sert à rien, le sens ne peut se dégager d'une proposition que si ceux qui le remettent en cause ont le loisir de s'exprimer à son sujet, et l'auteur le loisir de répondre aux attaques dont sa construction fait l'objet.

Ainsi, je n'entends pas, et prétends encore moins, que ce texte puisse imposer sa loi où que ce soit, sans passer à la moulinette du débat.

C'est seulement là que mon propos s'avérera vrai, quand, exposé, j'aurai eu l'opportunité de la faire valoir, dans l'opposition. C'est alors, et seulement alors, que je serai en mesure de montrer que ma proposition est solide et que son opposition est faible, en d'autres termes que je dis la vérité.

Car dans l'absolu, il est beaucoup trop facile de rejeter un message gratuitement. On peut, d'un trait de crayon, rayer les travaux les plus fondamentaux.

On peut condamner la cosmologie de Galilée en se contentant de déclarer qu'elle est fausse. Mais si son auteur peut se défendre, interrogeant à son tour la critique dont il fait l'objet, alors il peut s'imposer par la force de la rationalité et de la logique.

Car en matière d'idéologie comme de science, la science étant idéologique et l'idéologie relevant de la science malgré sa réputation éthérée due à son usage taré, la vérité s'impose au-delà de ce que l'on souhaite en recevoir ou pas.

Qu'on le veuille ou non, deux et deux font quatre, c'est nous qui tournons autour du soleil.

Je l'ai déjà dit, le relativisme est une idéologie débile, qui ignore la toute puissance rationnelle et logique qui impose son empire au monde le plus vaste des mondes, sans quoi il n'existerait rien de ce qui existe.

Ainsi, il ne s'agit plus d'affirmer quoi que ce soit.

Toute affirmation, la plus évidente, obscure ou complexe, n'a de moindre intérêt que si elle est soutenue par une architecture solide.

Ainsi, il n'y a aucun sens à affirmer que l'homme est libre, que les citoyens sont égaux, que les droits et devoirs sont les mêmes pour tous, si l'on ne produit pas un argumentaire de fond visant à décrire, expliquer, développer le pourquoi, comment, dans quelles conditions, à quel égard.

C'est tout cela que je qualifie d'épistémologie éthique.

Car la vocation de l'idéologie quel qu'elle soit, n'est-elle pas de rendre justice ?

L'épistémologie éthique peut émaner, dans son idée, dans son concept, d'un individu, comme c'est le cas dans ces lignes, mais elle ne peut se révéler en tant qu'apport au monde et au monde des idées que collectivement, grâce aux gens qui se trompent et qui permettent de discerner ceux qui disent vrai. Grâce à la remise en cause dont chacun fait l'objet, entraînant la nécessité de progresser sur le chemin de la vérité.

L'épistémologie éthique est la voie à emprunter pour rédiger la future Constitution de toute Nation se prétendant juste.

Jusqu'alors, y compris dans la Déclaration de Droits de l'Homme et du Citoyen, les Constitutions nationales, dont la nôtre, posent des principes sans fournir l'architecture idéologique qui doit les soutenir.

Or un principe, quel qu'il soit, ne peut plus avoir de sens, en ce XXI^e siècle, si l'on n'en connaît pas la raison. Ce pour quoi ce n'est plus possible, c'est parce que chacun jouit désormais d'une tribune sur les réseaux sociaux et de plus en plus souvent dans les médias qui pratiquent le "micro-trottoir" devenu une règle d'or, et avec cette exposition individuelle, interroger la loi et les institutions.

Prenons les principes fondamentaux de notre Nation, qui lui servent de devise : liberté, égalité, fraternité.

Ils ne valent rien en soi, seul compte le raisonnement qui doit y conduire. Pourquoi, comment la liberté, l'égalité et la fraternité ?

Au sujet de la liberté, j'ai dit l'essentiel en termes ontologiques, mais demeure la liberté sociale, qui accompagne la responsabilité, elle aussi, sociale, que j'ai invoquée.

Si l'Homme n'est fondamentalement libre de rien du tout, à moins que l'on parvienne à me prouver le contraire en détruisant l'architecture rationnelle que j'avance, l'être

humain a, malgré tout, droit de liberté au sens d'accorder son comportement avec son désir, son aspiration, son rêve, son projet, avec l'idée qu'il se fait de lui-même.

Cette liberté d'être marchand de tapis ou chef d'orchestre baroque, pêcheur ou ingénieur en aéronautique, la liberté d'être engagé ou réservé, de s'exposer ou de se cacher, la liberté sexuelle, la liberté de répondre à l'identité donnée, innée ou souhaitée, est souveraine, elle est en fait un droit sacré.

Tout sacré qu'il est, ce droit est drastiquement limité, comme c'est acquis et comme l'indique la formule consacrée : "La liberté s'arrête où commence celle des autres."

C'est une sévère restriction parce que les êtres humains sont bardés de droit, justement, les uns et les autres, à commencer par celui d'échapper à l'exploitation, l'asservissement, la misère, la souffrance sociale.

Ainsi, avant de s'octroyer le moindre droit, chaque individu doit scrupuleusement en étudier les conséquences possibles et envisageables, doit veiller à rester dans son droit, à ne pas l'outrepasser.

De tous les droits, la liberté sociale est la plus strictement assortie du devoir impérieux de respecter le droit d'autrui, et de tous les droits, c'est le plus ténu, si bien qu'en faire une tête de gondole, un slogan, comme c'est souvent le cas, ne peut mener à rien de bon. Le sentiment de liberté n'est pas seulement un ferment de bonheur, c'est aussi le carburant de tous les salauds de la Terre.

Le droit de gagner de l'argent, expurgé du droit à l'exploitation, se réduit comme peau de chagrin.

C'est probablement la raison pour laquelle un célèbre prêcheur juif déclarait qu'il est plus difficile pour un riche d'aller au paradis que pour un chameau de passer par le chas d'une aiguille.

"Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité." dit la DDHC en guise d'article premier.

Ce qui est vrai c'est que les Hommes naissent captifs de leur condition, celle de leurs parents et de leur environnement, mais avec le droit de s'en extraire tout à fait.

Un droit théorique car si l'institution n'oeuvre pas à un tel affranchissement auquel les basses couches sociales aspirent nécessairement, cela ne produit statistiquement pas, ou plutôt très rarement.

Pour donner de la substance à cet article premier, il faut ériger une Constitution qui prévoie d'offrir la possibilité à quiconque en a besoin de construire une vie qui échappe à son déterminisme, par l'éducation notamment.

Je dirais : "Les Hommes naissent libres de leur vocation et de leur identité, et pour garantir l'exercice du droit à être qui l'on veut, tous les moyens institutionnels doivent être développés en ce sens, à commencer par une éducation de grande qualité pour chaque enfant, le portant jusqu'à l'âge adulte, sans distinction de catégorie sociale ni d'origine."

L'égalité "en dignité et en droit" est un concept fort pertinent, mais il faut, là encore, en expliquer le fondement, l'introduire ne suffit en rien.

Il convient de commencer par définir la dignité.
Elle est à la fois objective et subjective.

Elle est subjective dans la mesure où chacun a droit à sa propre conception de la dignité appliquée à soi-même.

Par exemple, une personne considérera que tarifier un rapport sexuel est infiniment indigne, une autre considérera que les revenus ainsi engendrés la sauve de l'indignité sociale.

Une autre personne considérera que sa dignité réside dans sa tenue vestimentaire valorisante socialement, une autre que ses guenilles lui conviennent parfaitement.

Une autre encore voudra vivre sa dignité en autarcie dans la nature et quelqu'un d'autre veut vivre en ville parmi les siens, dépendants du flux économique, pour exercer sa dignité sociale à hauteur de sa jouissance.

Mais la dignité est aussi, et surtout, absolue. Elle ne peut résider, par exemple, dans le gain d'argent par l'exploitation, voilà qui est infiniment indigne, de manière absolue.

On ne peut s'octroyer de droit sur autrui, autre que celui que les parents exercent sur leurs enfants, dans la limite de la bienveillance, autre que les prescriptions sociales et institutionnelles prévoient.

Nul ne peut appartenir à quiconque, à moins de le décréter en son âme et conscience.

La dignité ouvre le droit à un procès équitable quand on est jugé, à un bon traitement quand on est arrêté.

Tout cela, et bien d'autres choses sans doute, c'est le caractère absolu de la dignité.

La dignité, enfin, est une valeur absolue attachée à l'enfant qui naît, porteur d'un citoyen à venir en mesure d'exercer pleinement sa citoyenneté grâce à l'éducation qu'il aura reçue.

La dignité exclue absolument que des êtres humains puissent souffrir de misère sociale quand d'autres jouissent de culture et de confort car, nous l'avons vu, il n'y a

que Homo Sapiens dans les rangs humains. Personne ne laisse son frère ou sa sœur, son père ou sa mère, son enfant à la rue.

Tout être humain sortant du ventre de sa mère peut accéder à la culture et la connaissance, à l'intelligence, en y étant conduit, mais n'y accédera pas sans une démarche rigoureuse en ce sens et en sa faveur.

C'est au nom de la dignité à venir qu'il faut traiter chaque être humain en aristocrate, loin de se contenter de lui fournir du lait et de l'amour, tout à fait insuffisants dans l'optique d'obtenir un citoyen digne.

La liberté est un droit à la dignité, liberté de la bâtir, c'est-à-dire liberté de construire sa vie comme on l'entend dans le respect de l'impératif suprême du droit à la dignité d'autrui.

Quant à l'égalité, elle est théorique, en termes de droits à la dignité inaltérable, mais elle est, dans son aspect pratique, fort illusoire.

En effet, les êtres humains sont, en réalité, à peu près tout sauf égaux. Égaux, les Hommes entre eux ne le sont en rien en conséquence de la nature anthropologique de notre espèce, notre race. Les individus sont inégaux en talent, en ressources physiques et intellectuelles de toute nature, en beauté, laideur, en vice et en vertu, en force et faiblesse morale ou biologique.

Les êtres humains ne sont égaux qu'en droit à la dignité, pas en moyens de l'exercer.

Les êtres naissent formidablement inégaux entre eux jusqu'alors, dans n'importe quelle société et civilisation. Jusqu'à présent, les individus ne sont nés égaux qu'à l'intérieur d'une même cellule sociale et cela ne changera pas tant que Homo Sapiens tout entier ne sera pas devenu une aristocratie qui ne l'aisse aucun nouveau venu sur le carreau.

La fraternité est un fort joli mot, même si certains lui préfèrent une "sororité" dont on pourra peut-être convenir qu'elle est n'est pas aussi universelle. C'est un beau mot et il n'est pas vain, car si tous les êtres humains ne le savent pas, ils sont éminemment frères.

Ils le sont d'abord parce qu'il appartiennent à la même race, on a vu que Homo Sapiens n'est pas seulement une espèce, mais une race.

Ils le sont aussi, et même surtout, parce que, le nantis qui donne ses chaussures à cirer et le gamin des rues qui s'exécute auraient été de même condition s'ils avaient été élevés par la même famille, dans le même village, dans la même cellule répondant aux mêmes lois et règles, aux mêmes chances.

Parce que longtemps on a cru que le noble l'était de naissance et le vassal, le serf, le paysan, le prolétaire, l'artisan l'étaient eux aussi.

Mais en ce XXI^e siècle nous savons que le misérable aurait eu un sort bourgeois s'il avait été élevé dans un environnement bourgeois.

Les études anthropologiques du XX^e siècle en ce sens ont montré assez d'exemples d'adoption en tous genres pour prouver que l'immersion culturelle est infiniment supérieure au déterminisme du sang à proprement parler.

Nous sommes tous frères, donc, en effet, pas seulement parce que nous ressentons tous le même amour, la même haine, la même peur, le même désir, la même joie et les mêmes tourments, nous le sommes parce que, éduqués de manière identique, nous épousons des sorts identiques.

Ma "Déclaration des Droits de tous les Êtres Humains" idéale pourrait avoir pour premiers articles ceux-ci :

"Article 1 : Tous les êtres humains naissent avec les mêmes droits et devoirs qui se déclinent dans le cadre de la fonction sociale, accepté par tous, inscrit dans la Constitution.

Article 2 : Tous les êtres humains ont le droit de déterminer leur vocation, leur loisir et leur identité, tous ont droit à la même dignité sociale sans aucune distinction d'aucune nature, ce pour quoi tous doivent bénéficier des conditions du choix.

Article 3 : Nul ne peut accéder à ou demeurer dans la misère financière autrement qu'en tant que résultat d'une démarche spirituelle, en tout cas volontaire et assumée.

Article 4 : Nul ne peut grandir et mourir dans une misère intellectuelle qui consiste en l'incapacité de comprendre le monde et formuler sa propre conception de la justice. Chacun doit donc faire l'objet d'une éducation exigeante et poussée, depuis les premières années de l'existence jusqu'à la majorité au moins.

Article 5 : Tous les êtres humains sont frères aussi on ne peut exploiter, attaquer, tuer, asservir que ses propres frères et sœurs, pourquoi pourquoi on ne le peut pas."

Et maintenant, au travail citoyens !

XII : Conversation avec mes filles

Léa, presque 13 ans, Luna, 10 ans et moi, 43 ans.

Moi :

- Est-ce qu'on peut discuter cinq minutes les filles ?

Léa :

- Ok

Luna :

- Oui de quoi, genre ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Moi :

- Non rien, c'est quoi pour vous Dieu ?

Luna :

- Pourquoi tu demandes ça ?

Moi :

- Ben parce que je suis curieux de savoir.

Luna :

- Vas-y commence Léa.

Léa :

- Heu... j'ai un avis sur Dieu et le diable...

Moi :

- Oui ? Vas-y je t'écoute.

Léa :

- Dieu c'est un peu le chef, lui il...

Moi :

- Ha bon c'est un homme Dieu ?

Léa :

- (rire) Non bien sûr, ce n'est ni un homme ni une femme. C'est très compliqué, c'est une force, pour moi, qui a créé le monde et qui nous contrôle, on est un peu comme ses marionnettes, par exemple là quand je parle je suis juste une marionnette.

Luna :

- (rire) Vous êtes pareils tous les deux !

Moi :

- Qui est-ce qui t'a appris ça ?

Luna :

- C'est papa ! (rire)

Léa :

- Non j'ai un avis différent, je crois un peu à la Bible, par exemple les anges c'est bien des créatures de Dieu, ses envoyés, ses enfants, ses créations. C'est eux les messagers.

Moi :

- D'accord, comme dans la Bible alors, effectivement.

Léa :

- Et ils ont un pouvoir sur nous. Le diable, moi je crois qu'il n'est pas méchant, il envoie les gens aux enfers mais c'est son boulot c'est tout, parce que le mal c'est un peu Dieu qui le décide. Les anges sont tombés sur Terre.

Luna :

- Oui on a compris que tu as regardé Lucifer (la série télé NDLR)
(rires)

Moi :

- Lucifer cela signifie "être de lumière" en latin.

Léa :

- Oui dans la série ils l'appellent "Morning star" et ils ne l'ont pas inventé.

Moi :

- Effectivement ça vient de la Bible, dans le livre d'Isaïe, l'étoile du matin. C'est l'ange le plus brillant, le plus lumineux des anges et il est déchu parce qu'il s'est pris pour Dieu. Depuis c'est une âme damnée.

Léa :

- Je pense que tout ce qu'il veut c'est se donner plus de boulot, il créé le mal pour pouvoir envoyer les gens en enfer, et il ne veut pas vraiment ressembler à Dieu il veut juste être une divinité.

Moi :

- D'accord.

Léa :

- Je crois avoir des pouvoirs magiques parce que quand j'ai mal, si je m'écorche la peau par exemple, et que personne ne l'a vu, j'arrive à me guérir toute seule.

Moi :

- Ha oui ça marche ?

Léa :

- Non en vrai ça ne marche pas. J'aimerais trop avoir des pouvoirs magiques, j'aimerais trop que ça existe mais malheureusement, enfin je crois pas trop que ce soit le cas.

Moi :

- D'accord. A toi Luna.

Luna :

- Alors...

Léa :

- Attends attends je ne veux pas paraître parano mais pourquoi maman elle veut pas faire le test ADN, je suis sûre qu'elle m'a adoptée !

(rires)

Moi :

- D'accord... Allez vas-y Luna !

Luna :

- Je suis un peu d'accord avec ce que vous racontez mais pas complètement. Je n'ai aucun avis de savoir si le diable existe ou pas. Dieu, je pense aussi un peu que c'est

une force qui a créé le monde et qui a créé l'humanité mais ce n'est pas forcément lui qui met les maladies. Il a créé un monde et il le laisse faire.

Moi :

- Tu penses comme les juifs !

Luna :

- Ha bon ?

Moi :

- Oui, Dieu chez les juifs n'intervient que très rarement. Mais quand il intervient il ouvre l'Océan !

Luna :

- Je ne pense pas, comme toi, que Dieu dirige les esprits et tu n'as pas à me dire "il faut que tu penses ça !"

Moi :

- Mais non, bien sûr. Je me contente de dire ce que je pense.

Léa :

- Pourquoi tu fais pas des conférences ? Ca marche bien.

Moi :

- hum hum. Donc Luna, tu penses que Dieu est créateur mais pas régisseur.

Luna :

- C'est ça ! Je pense que Dieu est un peu partout, cette force est capable de tout voir.

Moi :

- Cela s'appelle l'Omniscience de Dieu.

Luna :

- Voilà c'est ça ! Je ne pense pas que Dieu ait des messagers, cela ne lui servirait à rien, mais je ne pense pas que Dieu contrôle les esprits, peut-être certains... Les anges... Je ne sais pas trop, je pense que c'est un peu comme la Bible, je suis juive musulmane et chrétienne c'est chelou. Si le diable existe il est devenu méchant comme ça, du jour au lendemain à mon avis.

Moi :

- Ha bon ! Et c'est quoi le hasard pour toi ?

Luna :

- Le hasard... C'est quelque chose qui ne s'explique pas. Par exemple le hasard de rencontrer quelqu'un alors que tu ne l'avais pas prévu, ça ne s'explique pas.

Moi :

- Le hasard c'est quand on n'a pas d'explication alors, c'est ça ?

Luna :

- Oui

Moi :

- C'est quoi le contraire du hasard pour toi ?

Luna :

- C'est ce qui s'explique ! Par exemple, si je rencontre quelqu'un que j'avais prévu de voir. Pas tout ce qui s'explique mais voilà...

Moi :

- Et toi Léa c'est quoi le hasard pour toi ?

Léa :

- Heu... Ben je pense un peu comme tonton Alain que ça n'existe pas vraiment étant donné que Dieu programme tout.

Moi :

- Pourquoi tonton Alain et pas moi ? Je pense comme lui qu'il n'y a pas de hasard, sauf que contrairement à lui, il y a certaines choses dont j'estime qu'on est en droit de les appeler hasard.

Léa :

- Le hasard c'est ce que les gens ne peuvent pas expliquer sur Dieu. Enfin il y a des choses que Dieu dit...

Moi :

- Donc tu pense qu'il y a des choses que Dieu dit et des choses que Dieu tait ?

Léa :

- Mon subconscient c'est Dieu qui me parle.

Moi :

- Ok. Quelque chose à ajouter ?

Luna :

- A toi papa !

Moi :

- Je crois à la Toute Puissance de Dieu qui fait Tout. Ha ! Tiens, la liberté, les filles, c'est quoi pour vous ?

Luna :

- Il y a plusieurs libertés, la liberté d'expression, la liberté "être libre", pour moi la liberté c'est une sorte de bénédiction un peu parce que quand tu te sens libre tu te sens mieux qu'enfermée. Par exemple quand tu es dans une secte et que tu réussis à en sortir, tu es content.

Moi :

- Et si tu te sens bien dans la secte ? C'est que tu es libre d'y être alors !

Luna :

- Non !

Léa :

- Moi je pense qu'il y a une partie de nous...

Luna :

- Je n'ai même pas pu finir...

Léa :

- Une partie de nous est libre mais il y a des fois Dieu nous laisse faire ce qu'on veut. Le père Noël, par contre, c'est Dieu qui programme dans nos têtes d'acheter des choses. Si seulement il pouvait programmer dans la tienne d'acheter un chien !

Moi :

- D'accord. (elle me réclame un chien tous les jours NDLR) Alors la liberté, Luna continue.

Luna :

- Je pense qu'effectivement on peut se sentir libre dans une secte, entouré de gens qui pensent pareil. Qui pensent que le gourou est bon. La liberté d'expression c'est pouvoir dire ce que l'on veut. Par exemple avec Hitler il n'y avait pas de liberté d'expression. Si on était contre lui on mourrait.

Moi :

- Et avec Macron, est-ce qu'il y a une liberté d'expression ?

Léa :

- Macron la seule liberté c'est de le tuer. Mais vu qu'on ne peut pas vraiment...

Moi :

- On n'est pas tellement libre de le tuer !

Léa :

- La liberté c'est quand il sera mort.

Moi :

- Il ne servirait vraiment à rien de le tuer.

Léa :

- Il savait pour le coronavirus !

Moi :

- Tu fais de la paranoïa là.

Léa :

- Le Dieu et le Diable se disputent pour le contrôler.

Moi :

- Hum...

Léa :

- Tu crois que les démons ça existe ?

Moi :

- Macron, c'en est un. Il séduit pour mieux damner. On peut être possédé par un démon.

Léa :

- Tu crois à l'exorcisme ?

Moi :

- Non je crois au jardinage. Il faut mettre Macron dans un petit jardin pour planter des choux, voilà l'exorcisme qu'il lui faut.

Fin de la retransmission.